

N°69-7,00 FF

sanfron-tiène

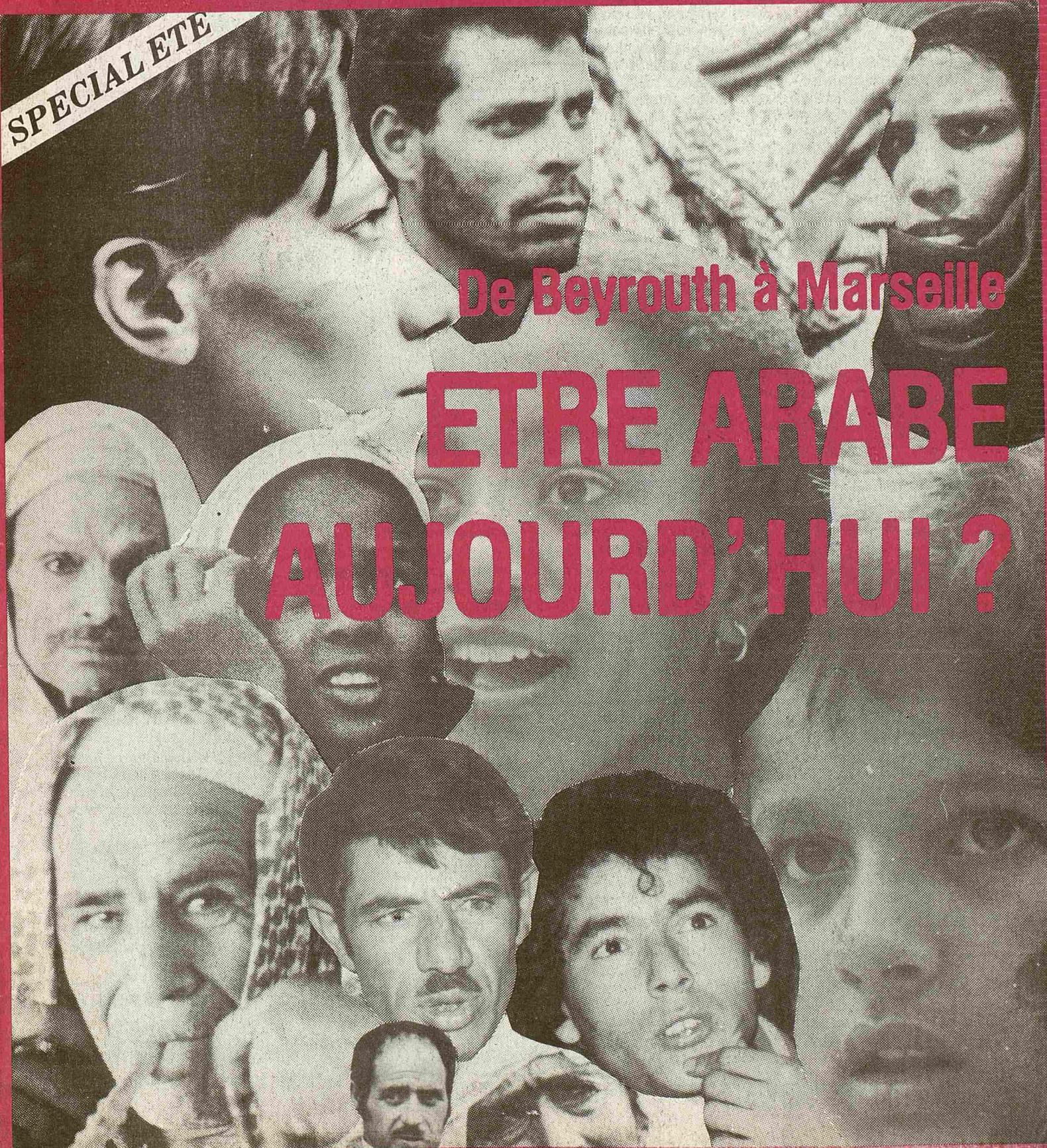
Hebdomadaire de l'Immigration et du Tiers-Monde

ALGERIE 7 D.A. • COTE D'IVOIRE 350 CFA • MAROC 5,00 DH • TUNISIE 6,00 M • SUISSE 4 F.S.

SPECIAL ETE

De Beyrouth à Marseille

ETRE ARABE
AUJOURD'HUI ?



Son combat est le mien

Messieurs,

Je vous écris pour vous exprimer la satisfaction que me procure la lecture de votre hebdomadaire. C'est une bouffée d'air pur dans une atmosphère empoisonnée par les médias qui nous mettent en condition : radios, télé, presse, tous soumis aux pouvoirs en place : politique, financier, patronal, clérical, ou tout simplement à la solde des USA et de leur satellite : l'Etat sioniste. Votre indépendance doit vous coûter cher en ennuis de toutes sortes. Mais soyez courageux, continuez.

Vos deux derniers numéros sur la guerre au Liban, ont le courage de dire la vérité. Cette vérité qui nous est cachée depuis plus de 35 ans, car nous avons toujours été dans le camp colonialiste c'est-à-dire le camp sioniste. Le nouveau pouvoir fait même taise commune, dans la réalité, avec l'Etat sioniste.

Nous devons même constater que nous avons été les géniteurs du sionisme, car sa naissance est consécutive à l'antisémitisme qui a ravagé l'Europe. C'est aussi en Europe que sont nés tous les fascismes, dont le sionisme n'est qu'un sous-produit.

La fosse aux lions

Si je me permets de vous écrire aujourd'hui, c'est pour vous demander de bien vouloir publier cette longue lettre sur un de vos prochains numéros.

Je vous donne cet article publié dans un quotidien lyonnais. Ce quotidien a offert 100 places aux lecteurs en échange du petit lion découpé le jour même dans le journal. Son hall se situe dans le 1er arrondissement de Lyon, où les forces de

Dénoncer le sionisme, c'est stigmatiser, c'est démontrer ce qu'il est devenu : un national-socialisme juif. L'Etat nazi a disparu, l'Etat sioniste disparaîtra, car il s'agit de la même idéologie qui amène la destruction de l'Homme. La parole est avant tout aux juifs anti-sionistes, car mieux que les non-juifs, ils peuvent dénoncer le sionisme et sauver ainsi le judaïsme, la judaïcité, le peuple juif d'un nouvel holocauste, pour employer le



Nous devons dénoncer le Verbe et la Pratique des hommes politiques et des hommes d'état. On reconnaît aux palestiniens un certain droit à une patrie, on dénonce les opérations militaires de l'état terroriste. Mais à l'ONU, on oppose son veto, on ridiculise cette organisation internationale. Que sont devenues toutes les

condamnations d'Israël ?

Mais les non-juifs doivent aussi dire bien haut que le nazisme et le sionisme nous font entendre les mêmes slogans : race pure, nation supérieure, peuple élu, une nation pour tous les juifs du monde (la loi du retour), l'espace vital, les frontières sûres, les faux accords de paix : Munich, Camp David, les guerres éclairées à objectifs limités (les 40 Kms au Liban !) etc...

Qu'est devenue la FINUL ? C'est ainsi que l'on prépare le troisième conflit mondial.

En France, on reçoit ostensiblement les ministres de l'Etat sioniste en pleine guerre d'anéantissement des forces de l'OLP. Le voyage à Jérusalem est bien ridiculisé, pourquoi se gêner devant tant d'incrédulité ?

des cobayes aux yeux des journalistes. On croirait assister à un spectacle où les animaux cavalaient après leur proie.

Je condamne totalement ce quotidien lyonnais et souhaite que S.F. tienne compte de cet article.

Toutefois, je tiens à signaler qu'après ces soi-disant émeutes, ce quotidien s'est permis d'annuler les places pour la retransmission du match Algérie-Chili.

Nous devons faire savoir en premier lieu que le sionisme est avant tout un racisme, les sionistes ayant fait d'une religion un nationalisme racial. La façon de gouverner de l'Etat sioniste, de conduire ses guerres est celle du national-socialisme allemand. Sa discrimination raciale entre juifs askénases-séfarades noirs ou arabisés, entre citoyens juifs et non-juifs, relève du nazisme. L'amère ironie du sort a voulu que les mêmes thèses biologiques propagées par les nazis servent de base de définition de la judaïcité au sein de l'Etat sioniste. Quel retournement de situation ! La presse israélienne met en garde les jeunes filles juives contre les rapports sexuels avec des non-juifs. Après la conservation de la race aryenne, voici la conservation de la race juive !

Je suis catholique militant, pas très à l'aise dans nos structures d'Eglise et du Vatican, naturellement, ma Foi m'a toujours fait un devoir de défendre le petit, le pauvre, le malheureux, l'exploité, l'opprimé, quel qu'il soit, car Dieu est en lui. Arrivé au troisième âge, je reste fidèle à l'idéal de ma jeunesse.

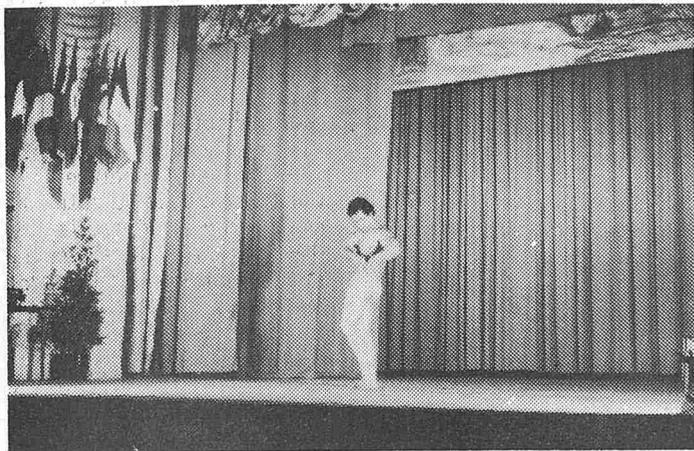
« Chassé de sa terre, réduit à l'état de parias, jouet de la diplomatie occidentale et arabe, objet de haines, le peuple palestinien ne veut pas mourir et réclame son droit à l'existence, voilà son crime ». Mais un peuple debout ne meurt pas, son combat est le mien.

Je refuse l'amalgame anti-sionisme = antisémitisme. En tant que chrétien, je suis convaincu que, pour survivre et s'accomplir, le christianisme a besoin du judaïsme et le judaïsme a besoin du christianisme. Il en est de même pour l'Islam. Mais il est urgent de débarrasser le christianisme et le judaïsme du sionisme qui les dénature.

Je vous prie de croire, à mes sentiments solidaires et respectueux.

La Fidèle Lectrice

Roger Lobertreau

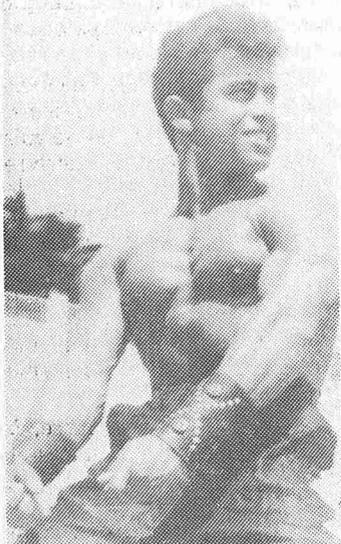


Lecteur et responsable

Comme j'ai le grand plaisir pour vous écrire ma première lettre, je tiens à vous dire que votre journal est devenu très populaire en Tunisie, et je suis devenu son lecteur et ami.

Cher monsieur, je vous envoie mes photos, et articles, pour prendre une idée sur moi. Et je tiens que vous me consacriez un bon article sur ma dernière aventure politique en avril dernier, j'étais un bon ambassadeur pour la Palestine, à Lille (France) à l'occasion d'un concours (Monsieur International 82) muscles. Je vous écris quelques détails pour mieux savoir sur cette aventure...

J'ai participé dans ce concours rien que pour dire à



l'Europe que la Palestine existe.

J'ai pu convaincre la Fédération Française pour que le drapeau Palestinien soit parmi les drapeaux européens « La Hollande, l'Italie, la France, la Suisse, la Belgique, l'Angleterre, la Finlande ».

Avant de paraître devant le public, un français venait me dire « attention Masri, il y a six mille spectateurs dans la salle ».

Tu dois être responsable de ta vie ».

Ma réponse, je sais et je m'en fous, je dépasse l'événement. A la fin du concours, un garde du corps m'a fait sortir et accompagné à l'hôtel.

Les spectateurs n'ont pas voulu applaudir. La Fédération Mondiale m'a renvoyé du concours. Les Européens (racistes) disaient : Ce Masri qui représente la Palestine, (depuis quand la Palestine) possède un drapeau.

Des Palestiniens et Marocains, et Tunisiens, m'ont fait une grande réception à Paris. Je resterai dans l'histoire de la Palestine et le Monde Arabe, le premier Arabe (Tunisien) qui a pu faire reconnaître la Palestine officiellement en Europe « et hissait le drapeau ».

Je souhaite que vous me consacrez un bon article qui restera surprise en Tunisie « Moi j'ai donné ma vie et ma poitrine pour que le drapeau soit hissé en Europe.

Raouf Masri

Le cenacle des laches

Fuyez donc ces voix au vent qui vont vers les astres,
Qui ont fait de l'Asie, de l'Afrique un désastre.
Autrefois au Maghreb, en Egypte, en Syrie,
J'ai entendu rugir les lions en furie.
Je les ai vus debout au sommet du Golan,
Au mont Sinaï qui vibraient par tant d'élan.
Oh ! Ils marchaient côte à côte, l'oeil fier, stoïque,
Vers la Palestine où bat le grand coeur d'Afrique.
Le front avait la majesté noble de paix,
Ils allaient bravement du pas serein, ardent, tragique,
Ayant dans leur regard une flamme magique.
Oh ! Je les ai vus sur le grand sable rugir,
Et bondir contre les ogres et puis mourir.
Jérusalem fut donnée à une guenon
Qui tirait sur les lions à coups de canon.
Elle sautillait de mur en mur, d'arbre en arbre,
Après avoir frappé par lâcheté macabre
Ces rois du sable où dormaient noblesse et beauté,
Sagesse et pureté, malgré leur pauvreté.
J'ai vu là-bas à l'horizon rougir les tombes,
Quand venaient tous les soirs
sur elles les colombes,
Les yeux baignés de pleurs
sur ces passants glorieux.
C'était par volées qu'elles
descendaient des cieux.

Morne gloire ! Hélas,
hélas, ce qui était fauve
Hier au son du canon se tait
dans son alcôve,
Car le singe avait fait du lion
un pantin,
Le temps d'assassiner
l'enfant Palestinien.
Puis après, il ira le chercher
dans son antre,
Il lui ouvrira devant le
mon de son gros ventre

Pour lui extirper ce qu'il y a de millions
En singeant qu'il a bien battu le vrai lion.
Il aura raison même si sa bouche est rouge,
Puisqu'il règne, hélas, et que personne ne bouge,
Puisque les griffes du lion sont dans les gants.
Oui ! Il n'est plus brigand, il n'est plus arrogant.
Ainsi, il assiste à ses petits qu'on égorge ;
Il se complait à dire : - Attention, Monsieur Georges.
Il est bon au discours, sauf à cette fierté,
D'ouvrir ses crocs pour arracher sa liberté.
Il n'a plus le droit de se lever, il est l'être
Qu'on bouffe dans un coin, parce qu'il n'est plus maître.
Oh ! J'ai cru en Egypte, en Syrie, au Maghreb
Qu'il se levait des lions, j'ai vu des « taleb »,
L'air fourbe et frémissant, prendre un chemin qui monte
Vers l'Occident qui remplit leur front de honte.
Hommes, laissez-moi pleurer parce qu'il le faut ;
Je n'écoute plus jamais ce qui est là-haut.
J'ai reçu un grand coup de canif hypocrite
Quand c'est de mon frère que mon âme est proscrite.
Quels que soient vos propos, vos discours, vos desseins ?
Les peuples massacrés vous diront : - Assassins !

Aziz Toumi

Dunkerque, nuit du 10.06 82



AUX LECTEURS !

La fatigue, les problèmes de locaux, la baisse des ventes, normale en période de vacances, les difficultés matérielles, et l'envie de faire le point. Beaucoup d'éléments plaident pour un arrêt momentané de Sans-Frontière durant cet été. Pourtant, il y a de quoi dire et couvrir pendant ces trois mois : le Liban, le prochain sommet de l'O.U.A., le débat sur la sécurité, les refoulements des sans-papiers ; autant de sujets que nous aurions aimé traiter et suivre pour vous.

Nous arrêtons donc, malgré cette envie et cette nécessité, avec deux questions en tête : faut-il reparaître, et si oui, avec quelle formule et aussi - et surtout - avec quels moyens ?

L'urgence d'un bon hebdomadaire immigré - d'un quotidien me souffle-t-on immigré ne fait pas de doute. Notre désir aussi.

Reste à affiner la formule, à l'élargir à d'autres sensibilités, d'autres plumes et à faire de Sans-Frontière cet espace libre et multiculturel qu'il est ou n'est pas entièrement encore. Reste aussi à trouver les moyens matériels pour que ce rêve se concrétise.

Nous pensons que cela est possible si chacun de vous, chacun de nos amis y contribue par ses critiques, son soutien, son abonnement.

Dès septembre, la France sera en campagne électorale pour les Municipales de Mars 1983. Des millions d'immigrés - qui seront pourtant par un biais ou un autre au coeur du débat électoral - n'y participeront pas.

*Alors, à défaut de bulletin de vote,
Votez avec Sans-Frontière. Et à bientôt ?*

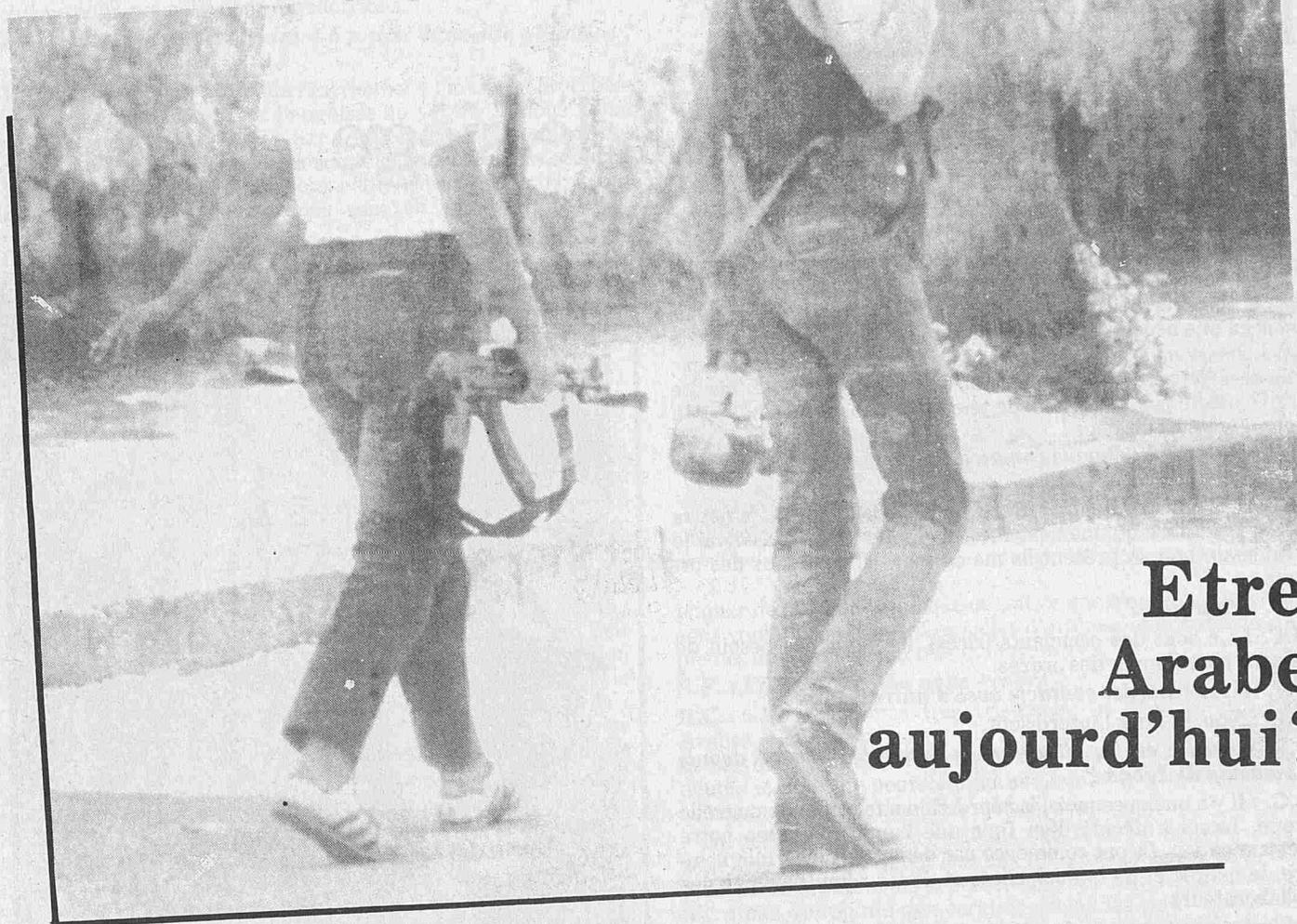
SANS-FRONTIERE

Rédaction Paris : 33 bd Saint-Martin. 75003 Paris.
Tél. 278 44 78.
Siège social : 35 rue Stephenson. 75018 Paris.
Fondateur de l'Association « Editions Sans Frontière » :
Louis Gallimardet.
Rédacteur en chef : Méjid Daboussi « Ammar ».
Directeur de publication : Khali Hammoud
C.C.P. : 420900 F Paris
Commission paritaire n° 61715
Diffusion N.M.P.P.
Pour tout courrier : 33 bd Saint-Martin 3°.
Imprimerie Voltaire-Impression. Montreuil.

Ont participé à ce numéro :

Rédaction : Farid Aïchoune, Mustapha Ammi, Brahim Ben Amal, Khadija Bachiri, Kamel Belarbi, Fatima Belhadi, Farid B, Nourredine Bousfiha, Peira Cava, Raphaël Constant, Jena-Daniel Dolfus, Adel Jazouli, Bernard Koch, Michel Laval, Fabienne Messica, François Misser, Jean-Pierre Mignard, Mario Murcia, Mohamed Nemmiche, Aline N'Goala, Macodou N'Diaye, Emile Ologoudou, Abdelmadjid Solo, Leïla Sebbar, Isabelle Taboada-Leonetti, Hamid Targui, Marc Weitzmann, Julien Weiss, Aouameur Hamid.

Réalisation : Mustapha Mohammedi, Nidham Abdi, Faouzia Zouaoui, Abdel Bouakra, Samira, Ali Majri, Naïma, Saïd Bouziri, Paco.



Etre Arabe aujourd'hui?

Un titre qui choque assurément. De Beyrouth à Marseille : être Arabe aujourd'hui ? Que veut dire ce mot ? Et qui sommes nous ?

Précisons tout d'abord qu'il s'agit là de l'aire géo-politique du monde arabe avec ces minorités, (Kurdes, Berbères et autres), lié à ce que nous sommes en France : une minorité dans le monde occidental. Il ne s'agit donc là d'aucune réduction par rapport à ces minorités. Lier Marseille à Beyrouth n'est pas du tout aussi évident pour tous.

Le siège de Beyrouth, n'ayant rien de comparable avec les différentes ratonnades qui ont eu lieu à Marseille ces dernières années. Mais il nous faut bien voir, que face aux massacres des peuples Libanais et Palestiniens, il y eut peu de réactions de la part des pays arabes. Si pour les régimes eux mêmes, la cause était déjà entendue depuis 67, il est pour le moins étonnant de constater les silences des opinions publiées elles-mêmes, sans parler des courants d'oppositions censés représenter ces aspirations, qui dévoilent ainsi leur incapacité à se présenter comme une alternative crédible à ces régimes. Seule la jeunesse et la gauche israélienne sommée par la résistance acharnée des Palestiniens, ont osé manifester leur colère. Ils étaient 100 000 à Tel-Aviv. Les quelques centaines qui ont manifesté au Caire ou à Tunis n'arrivent pas à nous faire avaler cette pilule, rendue encore plus amère après « l'indécence » manifestation populaire à Alger, lors du « Mundial ». Le silence est pesant pour tous, et il nous pèse davantage en France où une minorité grosse de plus d'un million de personnes se pose des questions, sur son origine, son devenir et sa situation...

« J'ai honte d'être Arabe » entend-t-on dire de Barbès à Belleville. Beaucoup ici, pensaient même que l'Egypte interviendrait, qu'il était impossible, que les Etats Arabes, assistent au massacre du haut de leur balcon sans broncher !

Et pourtant un mois après l'intervention israélienne au Liban, les **Palestiniens assiégés, ne sont pas à genoux !** Alors, la « cause sacrée » ? celle pour qui on « était prêt nous disait-on à tout sacrifier » à « mourir jusqu'au dernier, à fermer les puits de pétrole » et que sais-je encore ?

Même que certains Etats Arabes qui trouvaient les autres trop « mous » s'étaient regroupés en « Front de la fermeté » dont la dernière trouvaille d'un des « frontiste » a été de conseiller aux Palestiniens de se « suicider ». Du « discours enflammé » à la politique de la « fesse tendue » en passant par « l'humour noir », jamais des régimes de par le monde ne s'étaient autant ridiculisés.

Certains jeunes, n'hésitent pas nous dit-on à changer de prénoms « maudits » pour se transformer de « Mohamed » en « Momo » de « Slimane » en « Slim ». Mais ils ne sont qu'une petite minorité qui pose finalement le problème. Pourquoi, les pays, les régimes, les opinions ne réagissent-elles pas en faveur du Liban. Alors comment peuvent-elles réagir après la ratonnade de Marseille ?

Aucune action, ni de solidarité ni de réprobation comme si, « On » ne comprenait pas que la dignité est indivisible à Beyrouth et à Marseille même si les situations, sont évidemment et il faut le souligner de nouveau, à rapprocher sans les mettre sur le même plan.

Etre Arabe aujourd'hui, c'est être du côté de la justice contre le racisme et pour la démocratie. Car sans cela, il n'y a pas de victoire possible. Il n'y aura qu'échecs qui se suivront et qui pousseront des centaines de milliers à vouloir se transformer en non-arabes pour ne pas dire anti-arabe...

Méjid Ammar
Farid Aïchoune

Bassam Chakâa, un homme en état de siège...

Naplouse : Bassam Chakâa nous reçoit dans son jardin. Installé sur le perron, il est visiblement heureux de rencontrer des journalistes : parler, écrire, sont devenus pour lui une nécessité, face à l'humiliation quotidienne : soldats qui l'observent à la jumelle, entrent jusque dans son jardin ; menaces et arrestations arbitraires de sa famille. L'insulte arrive même par les canaux de télévision... Bassam Chakâa un homme en état de siège !

Sans-Frontière : Depuis combien de temps êtes vous assigné à résidence ?

Bassam Chakâa : Depuis quatre jours, mais avant ça, je n'étais à peu près libre qu'une semaine sur deux : un jour assigné le lendemain non. A présent ils me donnent chaque jour des ordres.

S.F. : Pourquoi ?

B.C. : Ce sont des occupants (rires), ils n'ont pas besoin de raisons pour donner des ordres.

S.F. : Avez-vous des contacts avec d'autres maires ?

B.C. : Non, ils nous l'interdisent.

S.F. : Quelle est la situation en territoire occupé depuis l'invasion du Liban ?

B.C. : Il y a quelques mois, la répression a franchi une nouvelle étape. Israël a décidé d'en finir une bonne fois avec notre Détermination. Ils ont commencé par démettre un certain nombre de maires et de municipalités et de les remplacer par des collaborateurs.

C'est devant notre refus de leur concept d'autonomie qu'ils ont décidé de nous briser à Beyrouth. A présent, ils préparent l'avenir des Libanais avec le nôtre. Mais notre peuple se bat et il se bat bien. Et en fait, tout ce qu'ils ont gagné, c'est notre souffrance. Jour après jour, les Palestiniens de Cisjordanie suivent les Palestiniens du Liban. Nous sommes plus unis, qu'avant et décidés plus que jamais à lutter. Ils commencent à s'en rendre compte ; et nous nous attendons à un regain de répression dans les semaines qui viennent. Ce sera encore plus lourd, plus dur...

S.F. : Que pensez-vous qu'il arrivera si Israël détruit l'OLP à Beyrouth ?

B.C. : Je ne pense pas que l'OLP sera détruit parce que ce n'est ni un groupe ni un parti. Ils veulent tuer nos leaders. OK. Mais d'où viennent-ils sinon d'ici. Qu'ils rasent Beyrouth si cela leur chante. Notre peuple continuera à se battre de toutes les façons et dans tous les cas.

S.F. : Mais si l'OLP accepte de sortir de Beyrouth ?

B.C. : Ils ne sortiront pas pour se jeter dans les bras des Israéliens ou de ceux des Américains...

S.F. : Mais politiquement, une défaite à Beyrouth mettrait la Cisjordanie en tête de la résistance ?

B.C. : Vous savez nous sommes un peuple ; une cause ; et nous nous battons toujours ensemble. Si Beyrouth tombe, je pense vraiment que nous continuerons. Mais je ne peux pas répondre directement à votre question parce que je ne crois pas comme vous, que l'OLP s'affaiblira à ce point à Beyrouth.

S.F. : Que pensez-vous du plan Egypto-Français qui vise à intégrer les Palestiniens de Cisjordanie dans les négociations ?

B.C. : Je pense que tout, observateur qui estime qu'il y a deux entités en Palestine, l'organisation (OLP) et le peuple se trom-



pe. Pour ma part, tout ce qui vient de l'Egypte à travers Camp David ne peut que nous nuire. Mais nous espérons de la France une indépendance totale vis-à-vis des USA. Nous respectons la France en fonction de cette indépendance.

S.F. : Que pensez-vous de la rencontre Avnery-Arafat ?

B.C. : Nous respectons beaucoup de groupes juifs à l'intérieur d'Israël et nous savons qu'Avnery et d'autres sont en relation avec l'OLP. Avnery est courageux parce qu'il a osé franchir un tabou en Israël. Mais la réaction est extrêmement négative puisque en définitive il est attaqué en procès.

S.F. : Peut-on dire aujourd'hui que la démarche d'Avnery et les manifestations de Tel-Aviv et de Jérusalem sont un élément nouveau ?

B.C. : Ce n'est pas nouveau. Il y a beaucoup de groupes en Israël qui nous contactent et avec qui nous avons des rapports. Mais le combat est trop embryonnaire. Un sondage récent a montré que 59 % du Likoud et 50 % des travaillistes acceptent la guerre du Liban. Les manifestations sont, je crois, plus fonctionnelles que d'un soutien aux Palestiniens.

Le gouvernement israélien a un programme établi pour la continuation de cette guerre ; et il faut bien reconnaître que la plupart des partis politiques en Israël servent ce programme et servent l'établissement d'un régime militaire en Israël. Aussi, modifier l'idéologie actuelle en Israël, signifie être en prise directe avec la population. Être représentatif est chose difficile,

mais je crois qu'Avnery et les autres doivent combattre plus intensément. Je pense que d'ici quelques années, il y aura une chance pour que nous nous rencontrions.

S.F. : La grève générale des 4-5 juillet était-elle planifiée ?

B.C. : Il y a eu une profonde réaction ici à l'invasion du Liban. Tous ici, nous vivons avec l'angoisse au ventre. Il nous fallait agir d'une façon ou d'une autre. Apporter notre soutien. Les soldats n'aiment pas nous voir agir et la riposte est violente. Ils veulent nous mettre à genoux actuellement, nous faire tomber. Ils refusent d'écouter nos voix. Si nous tentons d'ex-

« Jusqu'à quand va-t-on supporter ça ? »

Depuis un mois à présent, les territoires occupés sont sous tension. Dans les rues de Ramallah, Béthléem, Naplouse : « *Beyrouth est sur toutes les lèvres* ». A Jérusalem, un commerçant prie Dieu de l'envoyer à Beyrouth. Dans les taxis collectifs, la colère monte contre les pays Arabes : *Je ne suis plus Arabe* entend-on dire quotidiennement. « *Je suis Palestinien les autres Arabes sont des lâches* ».

La répression ici atteint les limites du supportable. Depuis l'invasion : corps mutilés découverts, arrestations en masse, Arabes tirés dans les rues comme des lapins etc... Les

13 ans ont été enlevés par les soldats.

Ici, même les plus modérés, ceux qui voyaient d'un oeil neutre l'occupation israélienne n'ont plus qu'un mot à la bouche : « *jusqu'à quand va-t-on supporter ça ?* »

Depuis on est sans nouvelle d'eux. A Beir Zeit trois jours de manifestation violentes ont conduit à la fermeture de l'université le 7 juillet. A Jeninne le Maire est destitué le 6 et celui de Ghaza est menacé de l'être.

L'autonomie se met en place « *J'ai été convoqué par l'administration explique un conseiller municipal de Jeninne où les soldats m'ont expliqué que l'OLP était morte*



soldats sont partout, pour palier à une réaction intérieure et les contrôles se multiplient. Depuis le début du mois il semble que des deux côtés administration militaire et population, on se décide à passer à l'action. Le 4 juillet une manifestation et une grève générale ont fait trois morts et six blessés. Quatre enfants âgés de 6 à

à Beyrouth et que je n'avais plus de raison d'avoir peur des terroristes et que je pouvais coopérer. C'est devant notre refus que nous avons été destitués. A notre place, ils ont installés des prisonniers de droit commun ».

correspondance
de Cisjordanie
Marc Weitzmann



Bassem Chakaâ après l'attentat dont il avait été victime en visite à Paris.

pliquer de quelque façon que ce soit ce que nous sommes ce que nous voulons, ils tirent. Les salles d'attente de la sécurité sont pleines de familles insultées et maltraitées.

S.F. : Et l'attitude des pays Arabes ?

B.C. : Nous sommes très tristes de la réaction des pays Arabes. Nous ne pensions pas que c'était possible, mais nous savons que les gouvernements arabes ne représentent pas leur peuple et qu'ils ne pourront pas se maintenir longtemps en acceptant la politique des USA et du Sionisme.

En même temps, nous savons que tous les peuples arabes sont avec nous, qu'ils ont les yeux braqués sur nous, qu'ils nous considèrent comme les représentants de leur nationalisme. Il n'y a pas de régime démocratique dans les pays arabes. Les dirigeants sont incapables de faire ne serait-ce qu'un minimum confiance à leur peuple pour défendre leur pays ou construire l'avenir. Il ne veulent pas de l'unité parce que l'unité signifie la lutte pour la liberté. Ils veulent se maintenir au pouvoir quoi qu'il en coûte. Ceci dit, il ne faut pas croire que les pays arabes soutiennent Israël. Simplement, ils ne peuvent pas se battre contre parce que cela signifierait à terme changer les choses chez eux. Nous avons besoin de la démocratie pour nous battre et c'est ce qui leur fait peur.

S.F. : Que pensez-vous d'une déclaration de Arafat sur une reconnaissance mutuelle Israël/OLP ?

B.C. : C'est le problème. Nous les Palestiniens nous n'avons jamais repoussé les juifs.

S.F. : Mais l'Etat d'Israël ?

B.C. : Le sionisme est une idéologie européenne. Nous n'avons jamais eu de problèmes avec les juifs d'Orient. Si vous me demandez mon avis, je vous dirai que je suis pour un état laïque et démocratique... Ceci dit, ce sont eux qui ont le choix. Que pouvons nous faire pour les convaincre ? Les occuper ? Il y a quelques mois des sionistes sont venus me voir pour mieux m'expliquer qu'à leur avis l'occupation nuisait aux israéliens autant qu'aux Palestiniens, qu'ils étaient pour des élections libres et l'auto-détermination. S'ils nous donnent nos droits qu'ils soient sionistes c'est leur problème.

S.F. : Vous croyez en deux états séparés Palestiniens et Israéliens ?

B.C. : Je le redis la meilleure solution est un seul état commun. S'ils ne veulent pas, je n'y peux rien. Mais ce sur quoi nous refusons de transiger c'est sur notre liberté.*

Propos de Bassam Chakaâ Maire de Naplouse
Recueillis par Marc Weitzmann

Déclarations

Dans une déclaration d'Abou Jihad : Notre lutte est celle de tous les hommes libres.

Depuis plusieurs semaines, Sans-Frontière a tenté d'avoir une interview téléphonique avec un des principaux dirigeants de L'OLP. Pour des raisons évidentes, ceci n'a pas été possible. Mais samedi 10 juillet, Abou Jihad, numéro deux de l'OLP et responsable des questions militaires, nous a fait parvenir la déclaration qui suit.

De Beyrouth la résistante et les combattante, de Beyrouth qui inscrit son épopée glorieuse et généreuse, défendant l'ensemble de la nation Arabe et tous les hommes libres du monde, de Beyrouth qui lève la tête bien haut avec les fusils de ses combattants, je vous salue et salue toutes les forces Arabes et Françaises amies qui se sont tenues et se tiennent aux côtés de notre révolution et de notre cause juste.

La bataille est longue et nous sommes décidés à nous battre et à vaincre car c'est le seul choix laissé à notre peuple et à notre révolution. En 1948, notre peuple a quitté ses foyers et ses villages sous le regard des « nations civilisées », sous la supervision des grandes puissances et l'encouragement des régimes Arabes liés directement à l'impérialisme britannique (Egypte et Jordanie principalement, NDLR). Nous avons quitté la Palestine et nous nous sommes éparpillés dans les pays du monde. Notre peuple a vécu la faim, la misère, la mort et l'exil durant de longues années. L'ennemi sioniste a poursuivi l'expulsion de notre peuple, en plusieurs étapes, comme il a poursuivi son expansion et son agression.

En 1956, contre l'Egypte, en 1967, contre l'Egypte, la Syrie et la Jordanie. L'ennemi a occupé de larges terres Arabes. Tout cela sous le regard du monde entier.

Mais le déclenchement de notre révolution armée a rendu à notre peuple sa dignité, son identité nationale, sa personnalité et son unité. Au fil des ans, notre peuple n'a pas arrêté son engagement total dans la voie révolutionnaire. Une longue marche de sang et de larmes, de combats et d'affrontements, de complots et de projets de liquidation ; mais tout cela n'a pas atteint la vigueur de notre peuple. La révolution continue, elle acquiert de plus en plus de soutien international et le



Abou Jihad entre G. Habache et Y. Arafat.

monde entier a reconnu nos droits légitimes.

Les révoltes successives de notre peuple à l'intérieur des territoires occupés ont rétabli la fusion de notre peuple à l'intérieur comme à l'extérieur de notre patrie occupée, et ont affirmé au monde le ralliement du peuple entier autour de l'OLP comme l'unique représentant légitime du peuple Palestinien.

Face à l'avancée des luttes populaires, Begin et ses acolytes ont eu recours à la violence, à la répression et à la destruction.

Tout le monde se rappelle que les dernières batailles de rue en Cisjordanie et à Gaza, où les cailloux des adolescents affrontaient tanks et mitrailleuses, et où des dizaines de morts et de blessés des fils de notre peuple succombèrent sous les balles de l'occupant.

Les tentatives de l'ennemi se succédèrent pour réprimer la volonté de notre peuple à l'intérieur, mais en vain.

L'invasion du Liban est une tentative désespérée de l'ennemi pour détruire la révolution et son peuple. Mais la résistance héroïque et le courage avec lequel notre peuple libano-

Palestinien affronte la machine de guerre sioniste est une loi pour la nation Arabe et tous les hommes libres.

Le combat continue et notre décision est franche. Ni capitulation, ni Soumission, ni recul sur les acquis de notre peuple et notre révolution, et surtout pas de reniement du sang de nos martyrs, qui a abreuvé la terre du Liban et de Palestine.

Nous avons besoin de votre soutien continu et efficace et de votre lutte à nos côtés. Les batailles que nous menons à Beyrouth et notre résistance face aux pressions et aux complots divers raviveront la flamme révolutionnaire Arabe et Islamique toute entière.

Ces batailles sont celles de tous les hommes libres et les honnêtes gens dans le monde, contre le sionisme raciste et nazi, et contre l'impérialisme américain, l'injustice, l'arrogance et l'hégémonie.

Une fois encore, nous vous saluons espérant de vous rencontrer sur la terre de Palestine libérée de tout colonialisme, hégémonie et de tout racisme nazi. Sur notre chère terre la Palestine, pour laquelle nous luttons et continuons à le faire, et nous vous disons : Révolution jusqu'à la victoire.

Lettre de prison à Yasser Arafat

Le peuple Palestinien ne peut mourir

De leurs cellules de la prison de Kénitra au Maroc, les frères Sion Assidon Abraham Serfaty, respectivement condamnés à quinze ans de prison et à la prison à vie ont fait parvenir la lettre suivante à Yasser Arafat. Nous publions ci-après le texte intégral de ce message.

A notre frère, nos frères, nous vous saluons chaleureusement. A l'heure où les soldats de la barbarie sioniste occupent le Sud-Liban, appuyés activement par l'Occident impérialiste, profitant du silence et de la complicité de la réaction Arabe,

A l'heure où ils accomplissent le génocide collectif des peuples Arabes Palestiniens et Libanais,

Nous élevons la voix, en écrivant ces quelques lignes, espérant qu'elle vous parviennent, alors que vous êtes assiégé, pour dénoncer cette opération criminelle exécutée par Begin et ses bandits.

De nouveau, la nature du sionisme fasciste - cette machine qui sème la mort et la destruction s'est démasquée. La chair déchiquetée et le sang versé des dizaines de milliers d'Arabes Palestiniens et Libanais hommes et femmes, vieux et enfants, morts sous les bombes, le prouvent.

De nouveau, la nature du sionisme raciste qui cherche à liquider définitivement le peuple Palestinien est démontrée à la face du monde entier en prenant l'exemple des pratiques nazies qui ont voulu la « solution finale du problème juif » par le génocide collectif.

C'est ainsi que les masses juives qui ont émigré en Palestine, trompées par le sionisme, se sont transformées en bras du nouveau nazisme.

De Deir Yassin en 1948 jusqu'à l'heure actuelle au Liban, en passant par Kafr Kassem, par la Palestine occupée, par Guernica dans le pays Basque, par Ouradour-sur-Glane en France lors de l'occupation nazie, et en passant par Santiago du Chili en 1973 et par le Vietnam, c'est la même logique, la même voie et la même barbarie impérialiste fasciste.

Au moment où l'impérialisme et le sionisme tentent d'éteindre la flamme qu'a fait surgir la révolution Palestinienne, nous affirmons, à travers vous, notre soutien total aux combattants Palestiniens et Libanais, porteurs de l'espoir de lendemains rayonnants pour les peuples Arabes et porteurs de l'unique espoir d'une paix véritable et juste pour les hommes de cette région du monde.

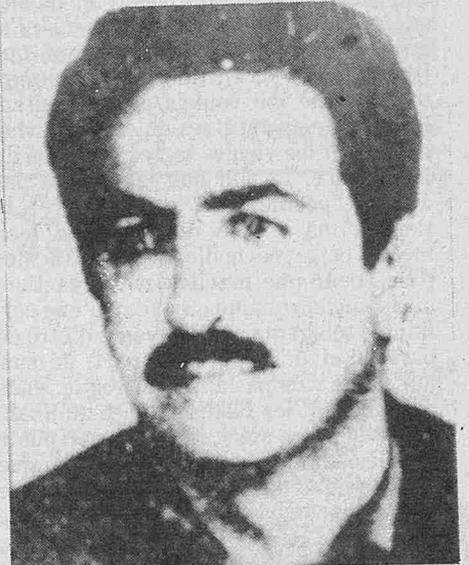
Au moment où semble s'éloigner le noble but de la révolution Palestinienne tel un joyau brillant dans les ténèbres de la nuit barbare, la grandeur de ce but brille de tout son éclat : *Palestine démocratique.*

Les derniers crimes sionistes n'ont-ils pas démontré que le sionisme et la nation Arabe ne peuvent coexister parce que c'est un conflit historique et de civilisation entre la nation Arabe - et à sa tête la Palestine - et l'entité sioniste - comme base avancée de l'impérialisme par son agression contre les peuples Arabes et comme instrument servant à liquider principalement le peuple Palestinien, ce conflit va nécessairement aboutir, quelqu'en soit la durée et les difficultés à la destruction du sionisme.

Et alors s'ouvrira une nouvelle étape de l'histoire du Moyen Orient, région qui fut un des berceau de la civilisation humaine depuis l'antiquité. Quelque soit



Sion Assidon



Abraham Serfati

le temps et les difficultés pour y parvenir, la coexistence des musulmans, des juifs des chrétiens dans une Palestine démocratique, rassemblant le peuple Palestinien unifié, se réalisera sur les ruines de l'entité sioniste.

La révolution Palestinienne, sous la direction de L'OLP., l'unique représentant du peuple Palestinien est aujourd'hui, assiégée à Beyrouth par la barbarie sioniste et les fascistes phalangistes, avec la complicité et la passivité de la réaction Arabe

La Révolution Palestinienne, constitue un phare pour la conscience Palestinienne, Arabe et de l'humanité toute entière, que l'impérialisme, surtout américain, et sionisme entendent éteindre.

Nous sommes absolument certains que la Révolution Palestinienne sortira grandie de cette dure bataille menée en ce moment critique. La victoire finale sera en faveur de la Révolution Palestinienne et des peuples Arabes.

Frère Abou Ammar, nous, révolutionnaires arabes, nous te demandons en tant que commandant général des forces armées Palestiniennes, de nous considérer comme soldats de la Révolution Palestinienne, luttant pour la libération de la Palestine.

Le peuple Palestinien s'est levé et il ne peut mourir. Révolution jusqu'à la victoire.

Moi, juif Palestinien !

Je suis juif. Ma mère est morte à Auschwitz dans la nuit nazie, et dans la lumière de la dignité. Je suis juif, prêt à mourir si l'on insulte quelqu'un d'un *sale juif*. Je suis juif. J'ai mis longtemps à devenir ce juif que j'étais depuis les entrailles de ma défunte mère. Je me voulais plutôt occitan. En effet, mes ancêtres du côté paternel habitaient les vieilles terres cathares du Languedoc. Le juif que je suis n'a pas évacué l'occitan que je veux être. Je tiens à ma double racine quand bien même cette revendication de racines passe pour une manifestation réactionnaire, anachronique aux yeux d'une certaine intelligentsia qui se vante d'être de partout et donc de nulle part. Je suis juif, je ne vais pas à la synagogue, mais me touchent les fastes simples du Shabbath religieux, spirituel. J'aime en poète la poésie juive, qu'elle soit de langue yiddish ou de langue hébraïque. J'aime le climat des quartiers juifs avec ses mille couleurs, ses mille détails drôles, émouvants, burlesques parfois, insolites. Je suis juif : la longue marche douloureuse des juifs pourchassés, insultés, bastonnés, méprisés, injuriés, emprisonnés, assassinés résonne dans ma tête, mes poumons, mon sang. La vision des camps de la mort hante assez souvent mes nuits plus ou moins blanches. Je suis juif, je n'ai jamais confondu la communauté juive avec quelques juifs sans foi ni loi sinon celles de l'argent, du lucre, du pouvoir. Je songe plutôt au modeste tailleur, à l'humble cordonnier de New-York, au temps des grands exodes. Je porte mon peuple comme une blessure vivace. Je ne dors que d'un oeil et sait bien que l'holocauste peut se renouveler. Le ventre d'où est sortie la bête immonde est toujours fécond dirai-je pour reprendre les mots du poète Bert Brecht. J'ai pleuré aux malheurs de la diaspora et, d'une certaine façon, je ne le cache pas, j'ai frémé au voeu « *L'an prochain à Jérusalem* ». Je n'ai jamais trouvé ignoble la pensée que les juifs aient une patrie.

Malheureusement, l'Etat d'Israël a témoigné de ce que pouvaient devenir les fils d'Abraham. En ces jours douloureux, d'un noir d'encre, il en témoigne à nouveau avec une férocité, un cynisme sans doute jamais atteint.

Et c'est pourquoi, juif, je suis aussi palestinien. Je suis juif palestinien. La longue marche de ce peuple, sans cesse trahi par ceux-là même qui se vantent à grosse voix d'en défendre les intérêts vitaux, de ce peuple humilié, nié, martyrisé dans sa chair et son âme, sans fin

rejeté comme pestiféré, est mienne. Je suis un de ces fedayin qui luttent pour la patrie, la dignité, pour leur humanité. Je suis un de ces enfants des camps de réfugiés fauchés par les bombes à fragmentations. Je suis une de ces femmes bousculées par les vaillants guerriers de Tsahal. Je suis avec les pauvres aux mains nues contre les bouchers de l'Etat. Tout Etat est criminel par la logique des choses, et l'Etat hébreu ne fait pas exception. J'ai honte pour ceux qui n'ont de cesse d'accabler le totalitarisme soviétique, la barbarie de telle junte militaire en Amérique latine, et qui pardonnent tout à Tsahal et à ses chefs politiques. La liquidation des Palestiniens, outre qu'elle ne résoud rien, tout en entachant définitivement l'étoile de David d'un flot rouge de sang indélébile, prouve qu'Israël a souillé, déchiré les textes sacrés. Est-ce la Bible ou *Mein Kampf* qu'il faut vendre à Tel-Aviv ?

Je suis Juif Palestinien. Je sais que l'affreux terrorisme, dans lequel tom-

bent des hommes et des femmes auxquels on refuse toute solution pacifique et juste, sert les plans des maîtres d'Israël. Le terrorisme m'épouvante, mais je sais aussi que la grande masse des palestiniens qui luttent les armes à la main souffre aussi de ce terrorisme qui, de toute façon, salit tout le monde. Je suis palestinien, malgré ce terrorisme, contre ceux qui discourent à l'ONU et ailleurs et s'en lavent les mains, contre les faux amis de ce peuple, contre une intelligentsia occidentale qui ne cherche qu'à s'en tirer au meilleur compte, contre des classes ouvrières qui ont oublié le sens du mot « liberté », du mot « justice ».

Je suis juif, afin qu'il ne soit pas dit que les juifs se résument aux horribles charniers de Saïda, au meurtre de milliers de civils. Je suis juif, pour qu'un jour, le juif que je suis puisse partager pain et vin avec le palestinien que je suis aussi, près des merveilleux oliviers.

Abraham Lodz

Comme un goût de Sharon

L'épée de Damocles est tombée. Les israéliens ont envahi le Sud Liban. Ils conjuguent génocide et expérimentation d'armes neuves pour les grands frères américains. Ils gomment ce qui dans leur carte géographique représente des ratures.

Mais voilà : trois éléments, quelque peu imprévus :

- Les Palestiniens et Libanais résistent.

- L'opération s'éternise.

- L'opinion s'alarme et le consensus interne commence à s'effriter.

Et puis surtout, le « *Le monde Arabe* » constate « son silence »... **en silence**. Le dernier bord de la grande Solidarité se dissipe comme un écran de fumée. C'est que les discours et les résolutions ne sont pas de mise. Les mots dits ou écrits n'arrêtent pas les armes. Alors, pardon du peu.

Silence de l'hypocrisie ; celui des gouvernants. Silence des coeurs desséchés et de l'enthousiasme tari ; celui des peuples saturés de démagogie. Ironie de l'Histoire, se sont les israéliens qui s'insurgent contre les atrocités de leurs princes guerriers, à Tel-Aviv. Encore un schéma qui prend un coup.

Alors les Palestiniens découvrent le ghetto. Celui de leur solitude d'abord.

Et les groupes ou personnalités d'opposition ? Encore une fois seuls les noms juifs s'expriment. Plutôt en vainqueurs cléments. Voilà le mot-clé : la clémence. L'opinion européenne s'inquiète après le plaisir de la victoire et du beau spectacle. Les vrais vainqueurs de la coupe du Monde, ce sont les Israéliens.

Il ne manquerait plus qu'un bon happy end. Du genre les Palestiniens sortant de leur souricière, sous l'oeil bienveillant des américains... qui leurs distribueraient du chocolat.

Ça fait mal au ventre, quelque part et la voix pleure devant une Histoire qui se prostitue.

Après, on tournera la page et l'Europe repue se projettera d'autres films, du Salvador ou d'ailleurs...

Les peuples dits arabes contempleront leur nudité, avec la pudeur de tradition.

Pour les puristes, il restera la consolation de la tendre mère (Dieu pour certains) : l'Histoire qui n'en finit pas de travailler les consciences.

Brahim Ben Amal

Il ne suffit pas...

Il ne suffit pas que les Libanais et les Palestiniens soient les victimes de la horde Israélienne, depuis le 6 juin dernier !

Il ne suffit pas que l'invasion, baptisée « Paix en Galilée », organisée par le paranoïaque Begin, ait occasionné quinze mille tués et blessés, plus de six cent mille personnes sans abris, sur le sol du Liban !

Il ne suffit pas que les habitants de ce pays vivent dans la terreur et la hantise des bombes, des tirs de chars et des balles meurtrières ; qu'ils soient la cible des chasseurs lorsqu'ils tentent de se réfugier loin de la guerre !

Il ne suffit pas, bien évidemment, que les Palestiniens luttent courageusement et jusqu'à leur dernier souffle pour, simplement, survivre à cet immense et sanglant attentat perpétré contre eux et leurs frères, les progressistes libanais !

Il faut encore, pour ajouter à l'horreur et à l'ignominie, calomnier, salir tout un peuple mutilé qui a le seul tort de revendiquer le droit à la vie et, cela, sur sa terre dont l'a chassé l'agresseur !

Par la bouche menteuse de Begin et de Sharon, dignes successeurs des nazis les plus notoires, de Shamir, l'émissaire obtus d'Israël, se déverse un flot d'accusations fausses, inventées pour les besoins de la mauvaise cause sioniste. Toutes les déclarations de ces Messieurs, publiées, diffusées, sont empreintes de hargne et de haine à l'encontre des Palestiniens, dépourvues d'objectivité et d'honnêteté ! Il n'est qu'à lire ou entendre les mots, qui reviennent comme un leitmotiv incessant, dans ces discours belliqueux, pour s'en rendre compte : Les Fedayins sont traités « d'assassins » qu'il faut « éliminer » ; de « terroristes » qu'il faut « nettoyer » ou « asphyxier »... Les bourreaux des camps de concentration nazis ne proclamaient rien d'autre !

Leur propagande tonitruante et mensongère insuffle la haine, la rage, le racisme (Ne se prétendent-ils pas « le peuple élu » tout comme les hitlériens s'affirmaient être de la race des seigneurs ?) tout autant que les fascistes qui distillent le mépris et le dégoût des autres !

Que des progressistes juifs viennent, devant l'ambassade d'Israël, pour marquer leur désapprobation de la politique destructive et barbare de Begin et, immédiatement, surgissent des « contre-manifestants » pour baver leur haine et leurs insultes !

Quant à nous, les bons français, on se tait ! Ou bien, l'on murmure un non à peine perceptible tout en s'empressant de recevoir, au Quai d'Orsay puis à l'Élysée, le ministre des affaires étrangères Shamir ! On le laisse organiser des conférences de presse, se faire inviter par la Radio et la Télévision pour qu'il puisse sortir son venin puant... On va même jusqu'à répriman-

der un ministre d'Etat qui propose d'inviter Yasser Arafat à Paris...

D'ailleurs, nous avons bien d'autres préoccupations, autrement plus importantes que le massacre des Palestiniens et des Libanais : La coupe du Monde de football !

Françoise Hervé

Les Israéliens face à la guerre

Difficile de mesurer l'opposition manifestée en Israël contre la guerre. Des manifestations réunissant quelques milliers de personnes de façon quasi-quotidienne (l'une d'elle a réuni 100 000 personnes), le piquet de grève de 4 officiers de réserve, la lettre d'un soldat à Begin, l'activité de Matty Peled et des autres et enfin : la rencontre historique d'Ury Avnery et d'Arafat.

Au moment où la situation au Liban nous fait craindre le pire, tandis que l'armée israélienne continue ses pilonnages des positions palestiniennes, on assiste en Israël à « du jamais vu ». Une sorte de blocage des consciences. Car jamais le consensus national n'avait craqué en temps de guerre. Jamais entre le soutien inconditionnel à l'armée et la conscience individuelle du citoyen israélien, un tel décalage ne s'était senti. Il est trop tôt aujourd'hui pour évaluer réellement l'importance de cette déchirure, minoritaire sans doute (93 % des israéliens soutiennent Begin) mais d'une violence sans précédent. Tandis que le gouvernement ne reçoit au parlement qu'une petite majorité (60 voix contre 47), une certaine presse qualifie le malaise de « bien limité ». Or, nous savons tous que ce n'est ni la révolution, ni la guerre civile en Israël. La question n'est-elle pas plutôt quelle est le sens de cette évolution ? Quelques événements, quelques phrases pour nous éclairer sur le premier conflit interne réel que connaît cet état, sur la politique étrangère.

Lettre d'un officier israélien à Begin : « Cette guerre n'est plus celle d'Israël mais d'un parti. Celle, atroce d'un peuple qui, pour assurer sa survie, a décidé d'en broyer un autre qui, combat pour sa liberté ».

Un réserviste au cours d'une manifestation contre la guerre à Tel-

Aviv : « Les soldats exigent que vous manifestiez votre opposition à sa cette guerre ». Il se fait traiter de « vendu » par des passants.

4 soldats au cours d'une conférence de presse. « Nous avons été trahis, entraînés dans une « sale guerre ».

Devant la présidence du conseil de Jérusalem : piquet permanent de soldats opposés à la guerre. Benjamin Cohen, animateur de « Paix maintenant » : « Aujourd'hui, la division (pour ou contre la guerre) traverse tous les partis »

Ury Avnery, ancien député israélien, 55 ans, « j'ai trouvé Arafat, tel un juif retranché dans Varsovie ». C'est le premier interview accordée à un journaliste israélien par Arafat qui répond positivement à la coexistence d'un Etat Palestinien et d'un Etat israélien. Suite à cette rencontre, des députés du Likoud cherchent, une procédure pour accuser Avnery de collusion avec l'ennemi.

Enfin, un soldat « le terrible examen de conscience qui a suivi la guerre de Kippour pourrait être rien, en comparaison de ce qui risque de se produire maintenant ».

Il aura donc fallu cette guerre, sanglante, pour que les soldats apportent la nouvelle au pays : Mais oui, les Palestiniens existent ! la logique absurde qui mène du reniement au massacre, vient de créer en Israël son premier choc ; L'armée, symbole de l'israélien debout (à l'origine, l'idée du juif debout) a rencontré un autre peuple debout. Sa vocation défensive, alimentant la paranoïa israélienne vient de s'écrouler. Que reste-t-il ? Une nation coupée en deux entre un passé mythique et l'histoire récente qui lie son destin à celui des Palestiniens.

Fabienne Messica

Ces immigrés qui sont « Français »

Ménilmontant. Samedi matin. La propriétaire des « spécialités antillaises » assiste avec joie au défilé des Antillais dans son vaste magasin.

Depuis des années, elle accumule des bénéfices en vendant les produits venus de « là-bas » à des prix prohibitifs. Merci pour elle. Le « filon antillais » se porte bien.

Une église adventiste du Boulevard de l'Hôpital. Des dizaines d'Antillais sortent de l'office du samedi matin et composent 90 % des fidèles à la grande joie du pasteur qui leur enseigne entre autres la résignation. Merci pour lui. Dieu attire autant que Bob Marley.

21 mai 1982. La Mutualité résonne au son de la flûte d'Eugène Mona. Ils sont des centaines à vibrer au son du tambour sans savoir que les bénéficiaires iront à l'Ordre Rosicrucien, grand pourvoyeur à Paris de spectacles antillais. Merci pour lui. On « évangélise » comme on peut.

12 juin 82. Alforville. Dîner à 100 Frs par personne à la salle des fêtes sous la présidence de M. Franceschi, ministre, député et maire socialiste. Merci pour lui. Les antillais voteront bien en mars 83.

Voici quelques clichés (arbitraires !) montrant l'attention sans nulle pareille dont est entourée le demi-million d'antillais et de guyanais vivant en France-Vendre du pays, vendre de la musique, « acheter » des voix, utiliser la misère morale et (ou) matérielle pour promettre un avenir meilleur, l'ingéniosité de la société d'accueil française pour subjuguer, exploiter, encadrer ces « français » venus de 7000 Km n'a pas de limite. D'ailleurs ne sont-ils pas venus pour ça ? Découvrir la « mère-Patrie » et son cortège d'avantage et de promotion dont le moindre n'est pas de trouver un emploi alors que 60 % des populations actives de là-bas sont au chômage.

Un demi-million ici. 800 000 là-bas. Un tiers des peuples martiniquais, guadeloupéen et guyanais. Et ce déplacement prodigieux de population s'est réalisé en moins de vingt ans !



Au début des années 60, face à la montée du sentiment national (surtout au sein de la jeunesse) dans les « DOM » d'Amérique et pour assurer le succès de la politique de « désindustrialisation », le pouvoir français commença le « dépeuplement » des colonies. « Dépeupler » en diminuant la natalité (qui tomba de moitié en dix ans) et en incitant les jeunes à rejoindre la France. Tous les moyens furent mis en oeuvre : propagande à la radio, promesses d'emploi, de promotion sociale, billet d'avion gratuit. Tout ceci orchestré par le « Bureau des Migrations des DOM » (BUMIDOM). Le succès fut total. Quatre mille départs en 1962, près de vingt cinq mille en 74 et aujourd'hui, bon an, mal an, quinze mille antillais et guyanais débarquent chaque année en France. D'ailleurs le BUMIDOM a été dépassé : près de 40 % de l'émigration est « sauvage ». Preuve, vous dit-on, dans les allées du pouvoir, qu'on ne force pas les gens à partir. Si peu !

Mais tout n'est pas aussi simple. L'émigré Antillais des années 60 n'est plus celui d'aujourd'hui. L'état d'esprit a changé. Avant l'Antillais était content de partir et arrivait persuadé d'y trouver le paradis sur terre. Le temps

passant, il a appris que le racisme existe, que la société française n'est pas accueillante, que la promotion promise consiste à occuper les emplois déqualifiés et mal payés. Bref, d'avance il est un révolté et ne compte pas s'intégrer dans la société française. D'ailleurs au cas où cela ne serait pas, la vie quotidienne lui fait avoir rapidement le sentiment d'avoir été trompé. Et on ne l'y reprendrait plus.

Le mythe de la mère patrie bienfaitrice et nourricière, enfoncé dans le crâne depuis l'école primaire, s'écroule. Quant à sa nationalité française, l'Antillais voit mal en quoi cela le distingue des autres immigrés. Il ne faut pas autant croire que le pas est franchi. Il suffit pour cela de constater que la grande majorité des Antillais refuse d'être mis sur le même plan que les autres immigrés de France. Entre ces derniers et la société Française, l'Antillais balance au gré des moments de révolte, de frustrations, de refus. Néanmoins, un fait est unanimement admis, il n'est pas considéré comme Français. Il lui reste à être lui-même. Tâche difficile. De plus, il maudira « ceux » qui l'ont fait partir de chez lui

mais peut difficilement aller retrouver le chômage au pays, d'autant plus que les perspectives d'une solution politique sur place sont confuses.

Alors en attendant le retour sans savoir ni quand, ni comment, il se résigne à vivre ici, en s'adaptant, mais en refusant de s'intégrer.

Premier réflexe, retrouver ceux qui comme lui ont été « couillonés ». Les points de rencontre sont nombreux.

Au niveau du travail déjà. Ayant la nationalité française, les Antillais ont donc accès à la fonction publique. Ils en sont donc les OS, y occupant les emplois dévalués et sous-payés. 25 000 aux PTT, 20 000 à l'Assistance Publique de Paris, plusieurs milliers à la SNCF, à la RATP, au douanes, dans les hôpitaux de la région parisienne et plus récemment dans la police. Cette concentration voulue par le pouvoir a engendré de sérieux problèmes dans les administrations. Surtout quand la communauté Antillaise se sent assez forte numériquement pour réclamer la fin de discrimination ou pour répondre au racisme. Et ceci n'est pas rare. Bon nombre d'hôpitaux ont plus de 30 % du personnel qui est Antillais. Aux PTT, de

Les O.S de la fonction publique

nombreuses brigades de tri ont plus de 80 % d'Antillais. « Plus on descend dans la hiérarchie, plus on les rencontre ». Leur méthode de lutte, le plus souvent inorganisée, va de l'explosion de violence se transformant en bataille rangée contre les français à la résistance passive. Les administrations ont tenté de réagir, n'hésitant pas à mettre sur le dos des Antillais les carences de certains services. Aux PTT, la direction a tenté une opération de dissémination des Antillais dans toute la France.

L'opération fut découverte et dénoncée. De peur d'une grève générale des postiers Antillais, elle n'a pas eu lieu. Mais le projet est toujours là. Ailleurs, on a tout simplement décidé de ne plus embaucher d'Antillais. En témoignent des circulaires municipales à Paris et à Rouen où il est précisé de ne pas prendre des gens de couleur « même de nationalité française ».

Dans le secteur privé, la situation est moins facile à cerner. Les concentrations y sont plus difficiles et donc les moyens de pression moins grands. Il existe certaines poches comme à Renault (700 Antillais). Certains travaux sont souvent occupés par les Antillaises comme celui de femme de maison où les conditions de travail sont humiliantes selon les témoignages recueillis.

Au niveau du logement, la concentration existe aussi. Pour des raisons sociales (mis à part une faible élite, les salaires tournent autour de 4 000 Frs), par la volonté (de moins en moins présente) des administrations et collectivités locales, par leur propre volonté, on retrouve les Antillais dans les banlieues ouvrières et dans certains quartiers. Un élément frappant. Il existe un organisme social des PTT qui permet aux postiers d'obtenir un logement. Systématiquement, il oriente les Antillais dans les mêmes villes et les

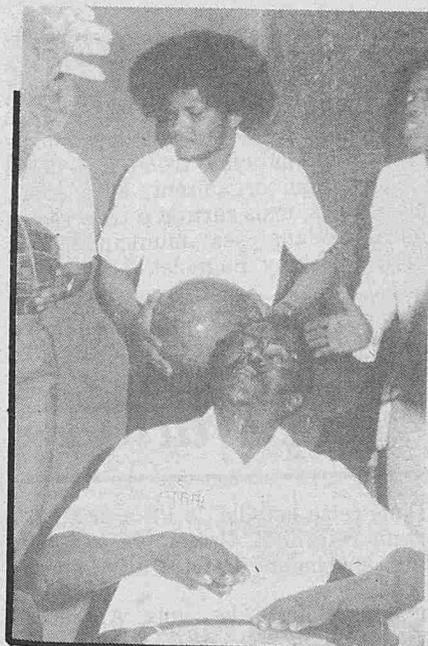
mêmes quartiers. Cette discrimination ne gêne pas, à vrai dire, les Antillais puisqu'elle vise à les rapprocher. En revanche, la politique récente de certaines collectivités locales refusant à des Antillais des logements là où ils sont « déjà trop nombreux », a soulevé une réprobation unanime. Suite aux publications dans la presse de lettres des municipalités de Nanterre et de Seine-Saint-Denis, même les communistes Martiniquais ne se sont pas fait faute de taper sur les doigts de leurs camarades français. Sans quoi, il leur en aurait coûté leur crédibilité auprès de leurs compatriotes.

Mais la volonté de se regrouper va au-delà.

L'émigration Antillaise connaît un important phénomène associatif. Il existerait à Paris et dans la région parisienne près de trois cents associations Antillaises ou Guyanaises. Associations diverses dans leur objet : sport, bal, sortie, folklore, débats...

Associations qui tout étant Antillaises ne doivent pas cacher la récupération dont elles sont l'objet et dont plus généralement est « victime » l'émigration Antillaise.

Ceci n'est pas nouveau. Prévoyant d'avance ce phénomène associatif, le pouvoir gaulliste avait été le premier à



créer des associations, à les regrouper sous le nom d'Amicales des Travailleurs Antillo-Guyanais. Ces AMITAG avaient comme objectif de canaliser le « mal » du pays que ressentait la communauté naissante et d'en présenter une image positive et rassurante. Dans ce but elle bénéficia de subventions gouvernementales, contrepartie de sa dépendance politique et de son image de vitrine du pouvoir. La droite française, et en particulier gaulliste, a toujours voulu créer ce type d'association dans les municipalités qu'elle dirigeait. Car dans certaines villes de la région parisienne, l'importance numérique de la communauté Antillaise peut faire pencher la balance d'un côté ou d'un autre. Même J. Chirac à Paris pour sa campagne municipale de 77 et présidentielle n'a pas hésité à créer un comité de soutien Antillais et d'organiser plusieurs manifestations pour les Antillais dont une au PLM où coula à flot et gratuitement rhum et musique.



De cette attitude la droite n'en a plus le monopole. Très rapidement, le PCF a tenu à occuper « le terrain Antillais ». Directement par l'intermédiaire de ces « Commissions DOM-TOM » dont le responsable national trône à Colonel Fabien et qui organisent, elles aussi, bals et fêtes, mais surtout à travers des amicales dans ses municipalités : Sevran, Bobigny, Bagnolet...

La «récupération»

Dans cette bataille, le PS a pris un certain retard. A Créteil, M. Cathala avait âprement discuté au Général

gaulliste Billotte les voix Antillaises pour les municipales de 77. Mais depuis le 10 mai 81, on est passé de l'artisanat à l'industrie et du coup à coup à une



politique plus globale. Si les gaullistes et les giscardiens avaient mis en place le BUMIDOM et L'AMITAG pour contrôler l'émigration Antillaise, les socialistes « innovent » en mettant en place l'ANT et le GNOM

Les socialistes ont compris ce que toutes les forces politiques françaises avait déjà compris à savoir qu'il fallait agir à visage camouflé. Car les Antillais dans leur extrême majorité fuient toutes les organisations françaises. Ils

estiment avoir été « couillonés » par les français en acceptant d'émigrer et sont donc méfiants à l'égard de tout ce qui provient des organisations françaises.

Deuxièmement, les socialistes ont adopté les mêmes moeurs politiques à l'égard de l'émigration Antillaise que les autres, autrement dit « on racolle pour voter ».

Par la création de cette ANT on se demandait bien qu'allait-on faire du BUMIDOM, unanimement haï par les Antillais et qualifié de « négriers modernes » par les anticolonialistes. Le gouvernement l'a dissout mais sous prétexte que « l'émigration devait continuer », il a créé un organisme qui a le même programme et les mêmes objectifs mis à part quelques bricoles (permettre aux artisans Antillais de rentrer chez eux). De plus en cadeau de naissance, l'ANT va délivrer des billets permettant de retourner au pays « en vacances » à des tarifs moindres que ceux d'Air France. Il est à souhaiter que les conditions d'obtention de ces billets ne soient pas aussi scandaleuses que dans le cas du BUMIDOM.

Pour cette opération, H. Emmanuelli, le secrétaire d'Etat au DOM et TOM, a



est né par un hasard curieux en juillet 81, qu'il a été créé par des militants socialistes, que sa première manifestation s'est tenue sur la présidence d'H. Emmanuelli, que sa deuxième aussi, comment une jeune organisation a réussi en moins de quatre mois à acquérir un local neuf et flamboyant...

D'ailleurs, en dépit des proclamations, le GNOM ne cache pas qu'il a de très « bonnes relations avec le Secrétariat d'Etat à l'Outre Mer » que son action « est complémentaire à celle du gouvernement et de l'ANT » et que sans « les aides financières provenant des pouvoirs publics, le groupement n'aurait pas vu le jour ». Quant aux liens avec le PS

ils sont si étroits que la crise qui couve chez les socialistes Antillais au sujet de l'avenir de leur pays a déjà connu une manifestation au GNOM. En avril, la présente, G. Pau-Langevin, a exclu du bureau et si en public personne ne veut reconnaître le caractère politique de ce limogeage, il en va autrement en privé. Elle aurait été « trop gauche, trop indépendante et trop honnête » selon certaines mauvaises langues de l'extrême gauche Antillaise. Mais passons !

« Apolitiquement », l'objectif du GNOM est ambitieux. L'idée est de « fédérer les associations et organisations de l'Outre Mer » pour que le GNOM devienne leur « porte-parole ».

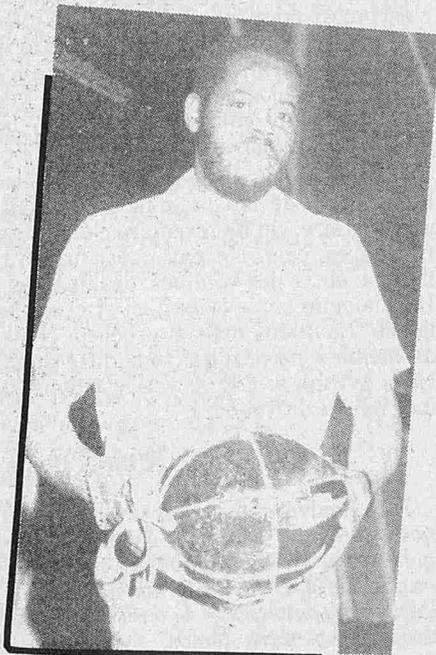
L'offensive du PS

Officiellement, les dirigeants du GNOM prétendent regrouper déjà une cinquantaine d'associations. Pour en attirer d'autres, de grands efforts sont déployés et de multiples avantages sont offerts. Pour un militant indépendantiste Antillais, les chances de réussite du GNOM dans ce travail de regroupement sont « grandes en dépit de leurs divisions internes et de l'ambition des dirigeants grâce aux soutiens dont il bénéficie et à l'argent qu'il reçoit et recevra »... « Mais il s'agira d'une fausse réussite car les Antillais ne se contenteront pas de ce carcan étroit, qu'on veut leur imposer ».

La plupart des organisations anticolonialistes Antillaises sont prêtes à riposter à « l'appendice socialiste au même titre que nous l'avons fait avec l'AMITAG et le BUMIDOM ».

Mais au-delà de cette guérilla, ce sont des conceptions fondamentalement différentes qui s'affrontent dans l'émigration. D'un côté que ce soit le GNOM, l'AMITAG et les partis politiques français, on considère les Antillais comme des français « originaux ». Ni plus, ni moins. Ce qui implique que le but est « d'insérer » ceux-ci dans le tissu social français. D'un autre côté, celle prônée par les organisations Antillaises, Martiniquaises, Guadeloupéennes implantées en France qui estiment que l'émigration est aussi, sinon surtout, des fractions de peuple et donc qu'elles ont à « participer au combat de libération nationale et sociale ». Enfin, troisième conception à mi-chemin des précédentes reprend le schéma de l'émigration Antillaise de Londres : à défaut d'aller au « pays », faisons le pays venir à nous, autrement dit comme le proclamait, il y a quelques années le journal de la Ligue d'Union Antillaise « créons les Petites Martiniques et des Petites Guadeloupes à Barbès ou à Sarcelles ».

Trois conceptions différentes qui s'affrontent quotidiennement. Et entre autre au niveau syndical. Les syndicats et en premier lieu la CGT, ont pris en compte le phénomène Antillais au début des années 70 dans la fonction publique : organismes spécifiques, actions spécifiques... Par exemple au PTT, il y a eu plusieurs grèves des postiers Antillais sur leur propre programme de revendication. Certains acquis ont ainsi été obtenus, entre autre les « congés bonifiés » aux PTT et le paiement partiel de billet d'avion de l'A.P. Mais pour un Antillais militant syndical, cette prise



en compte par les directions syndicales est due « avant tout à une pression de la base Antillaise et à une volonté de canalisation ». Ce que les Antillais y aurait gagné en capacité d'organisation. il l'aurait perdu en autonomie de décision.

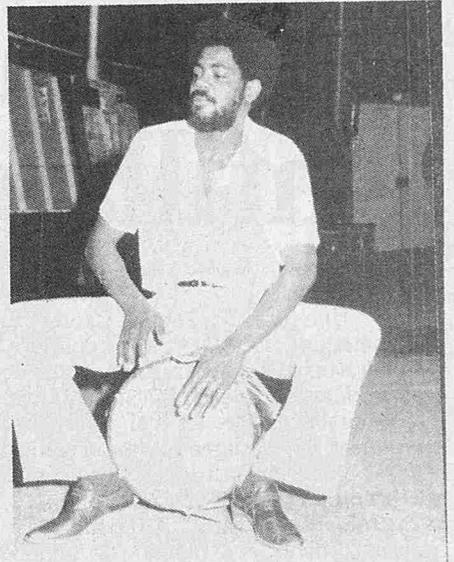
Les luttes des travailleurs émigrés Antillais « patissent des divisions syndicales françaises ». Par exemple, il est absurde alors que le programme « AGR » de la CFDT et « DOM & TOM » de la CGT se ressemblent comme deux gouttes d'eau, il n'est plus possible depuis 77 que militants Antillais cédétistes et cégétistes agissent ensemble à cause des divergences nationales. De plus, depuis 81, les revendications sont mises sur le boisseau. Un communiste martiniquais des PTT déplore que « La CGT ait oublié de réclamer les primes d'éloignement au gouvernement de la gauche alors qu'elles étaient acquises théoriquement sous Giscard ». Deuxièmement, le mouvement syndical Antillais connaît les conséquences du départ des communistes Martiniquais et Guadeloupéens du PCF qui commencent de plus en plus à penser qu'il serait grand temps que les travailleurs Antillais

Une force autonome

s'organisent de manière autonome. Et là il y a accord avec l'extrême gauche, le courant nationaliste et le courant négriste.

Mais entre l'accord théorique et la réalisation, il y a tout un monde. Construire une « organisation indépendante des partis et syndicat français, anticolonialiste et de masse de l'émigration Antillaise et Guyanaise » ne semble pas facile. De par les expériences déjà. Une organisation regroupant la plupart des anticolonialistes, ceci a déjà existé : en 62 avec le Front Antillo-Guyanais dissout par De Gaulle, à la fin des années 60 avec l'Association Générale des Travailleurs Antillais et Guyanais, au début des années 70 quand fusionnèrent le REM et le REG pour fonder le Regroupement de l'Emigration Antillaise, en 73-77 avec la Ligue d'Union Antillaise. Toutes ont échoué après un succès plus ou moins grand, l'AGTAG étant de loin le plus frappant exemple. Et les causes de l'échec existent encore.

En premier lieu la question « Antillaniste » : Faut-il faire une organisation antillaise ou une organisation pour chacun des trois pays ? Au regard de la lutte pour les revendications de l'émigration, l'unicité serait plus efficace. Mais vu que dans le projet, il est question aussi de se battre pour la libération des pays, les différences



nationales entre la Martinique, Guadeloupe et Guyane posent des problèmes certains. Ainsi, les nationalistes guadeloupéens de l'Union des Travailleurs Emigrés Guadeloupéens rejettent « l'illusion Antillaniste » alors que les trotskystes du Groupe Révolution Socialiste estiment inutile de diviser l'émigration.

Autre question, la ligne politique de cette organisation. Anticolonialiste, certainement ! Mais seulement ? l'UTEG estime qu'il faut une « réelle unité politique et idéologique » alors que d'autre parle de « large unité de tous les anticolonialistes ». De plus, les divisions qui existent dans les pays d'origine apparaissent dans l'émigration. Par exemple, il est difficilement concevable de s'attendre à une unité organisationnelle entre les militants de la Région Emigration du PCG et ceux de l'UTEG dont les liens avec l'UPLG, sont patents.

D'ailleurs, l'UTEG estime à elle seule être l'organisation dont a besoin l'émigration Guadeloupéenne pour se battre.

Alors, on semble s'acheminer vers un pragmatisme ; élaboration d'une plate forme revendicative de l'émigration Antillaise que les organisations négocieraient et défendraient chacune de leur côté. Les communistes Martiniquais semble opter pour cette voie. Mais le temps passe...

Dimanche matin. Aéroport d'Orly. Deux avions arrivent des Antilles déversant près de mille passagers dont une grande partie sont des émigrés. Ils ont déjà commencé à penser au retour. Deux avions partent. Des Antillais rentrent chez eux en « vacances ». Air France se porte bien. Le monopole permet des bénéfices. D'ailleurs ce sont sur ces lignes que la compagnie française en fait de plus grands. Merci pour elle. Tant pis pour les Antillais ! Jusqu'à quand ?

R. Constant

Lettre a un ami Antillais

Un soir d'automne. Maria. Un journal. Une table de montage. Une équipe de fous, d'étrangers, de métèques. C'était Sans-Frontière. Depuis trois ans ont passé. Trois ans de galère. Mais la galère c'est aussi la vie. C'est surtout la vie. Et moi, Antillaise, étudiante, « immigrée de première classe » quoi. Mais tu sais les problèmes des Antillais en France. Politiques, économiques, sociaux. Tu connais le racisme, l'hiver, et le manque de lumière dans nos prunelles. Tu sais nos sourires plus crispés, un peu moins large.

Pourtant c'est ici que nous vivons depuis 10 ans, 20 ans et même 30 ans. Les nègres singuliers des années 30, 40 ont été décalqués à des centaines, des milliers d'exemplaires. Et vivre est un pays. Nous naissons désormais ici,

grandissons ici. Nous nous aimons ici. Il y a ceux de la seconde génération. Mais je crois pas qu'ils soient ni de la 2ème ni de la 3ème. Ils sont tout simplement ailleurs. Un monde qu'ils inventent tous les jours. Avec les jeunes Algériens, Marocains, Sénégalais, ceux qui sont d'ailleurs mais tellement d'ici.

A cause de cela, ne trouves tu pas un peu dépassé sinon, exclusif ces mots d'ordre de tous les partis qui vivent le corps morcelé, les pieds ici, la tête ailleurs. « Retourner vivre, travailler au pays », alors qu'ils ne disent pas un mot sur l'immigration, sur nous ici. Non pas ce qui veulent rester ici. Mais pendant que j'y suis je veux vivre. La meilleure manière de préparer le retour est de vivre bien ici, partout. Exigence du bonheur ici et là-bas.

Tiens, maintenant on a besoin de toutes nos mains pour compter le nombre d'associations antillaises qui fleurissent chaque jour. Ici nous sommes, ici nous existons. Nous existons aussi.

Nous avons nos radios libres, nos journaux, nos coins de rencontre. Nos circuits quoi. Je n'appellerai pas cela une victoire, car il n'y a pas combat en matière de culture. Du moins il n'y a pas de combat seulement. Car la culture est mélange, synthèse. Elle est existence libre et amoureuse. (L'amour suppose deux).

Pourtant gardons nous des adieux hatifs. C'est vrai qu'on emporte la terre de son pays à la semelle de ses souliers. Mais la terre arrachée, la terre « déracinée » peut très bien sécher. La terre isolée devient boue. Et nous savons que fleurs et fruits ont du mal à pousser beaux sur la boue séchée. Bien sûr c'est en nous que coulent toutes sources d'eaux claires, mais l'image de la source tarie me fait peur. Car :

« Chimin mwin cé chimin tchè mwin chimin tchè mwin cé chimin péy mwin »

Il a raison. Joby. Mais quand je parle de pays, je ne parle pas d'un territoire que l'on posséderait à soi tout seul. Un pays c'est « l'ensemble de nous », c'est « tout nous ».

Tu m'as sans doute reproché d'être à Sans-Frontière, chez les autres et pas chez nous. Mais je te dirai que Sans-Frontière c'est aussi nous. Si j'y suis c'est aussi pour me battre pour l'idée que je me fais d'un pays. Sans-Frontière à contre-courant de l'établi. Sans-Frontière à contre-courant de la vie tranquille. A contre-courant de la différence exclusive et excluante.

Et tout cela parce qu'un jour des hommes ont décidé qu'un pays signifiait un territoire. Qu'un territoire c'était des frontières. Non. Un pays c'est un trait d'union entre des hommes, des femmes. Un dialogue entre ceux d'ici et ceux de là-bas. Lointains mais si proches. Nous de même zone et d'horizons différents. Nous synthèse. Car le vrai est dans le multiple, le différent.

Aline N'Goala

P.S. Pourtant ne jouons pas trop dans notre tête avec les mots. Ne démissionnons jamais de nos pays, de notre immigration. Car l'immigration n'est pas l'exil. Et pour rire je te dirai que nous avons tout notre temps, tout demain pour l'exil.

R. Constant

Les « dom » auront une assemblée

Après plus d'un an d'hésitation et de réflexion, F. Mitterrand a tranché. Le Conseil des Ministres du 7 juillet a retenu « le principe de la création d'une assemblée » dans les Départements d'Outre-Mer. Décision aux premiers abord bénigne, normale et empreinte de bon sens. Bénigne puisque selon le communiqué du Conseil « ces dispositions préservent entièrement le statut départemental... auquel le gouvernement est particulièrement attaché... et garantiront la permanence de leur action dans le cadre de la nation française ». Normal car il ne s'agit que du respect par le Président de la République de son programme de candidat qui au point 58 prévoyait l'institution de cette assemblée unique. De bon sens car dans ces « DOM » où le territoire départemental se confond avec celui de la région, on voyait mal l'utilité de deux conseils, régional et général.

Mais les conséquences politiques de cette décision sont grandes. La droite et en particulier M. Debré, le député RPR de la Réunion, qui depuis plusieurs mois menait bataille pour que cette décision ne soit pas prise, a clairement annoncé la couleur : « Le gouvernement veut la guerre du statut avec les électrices et les électeurs des DOM. Il l'aura et en portera la responsabilité ». Pour les partis de droite, une telle décision est non

seulement une violation des aspirations « à rester français des populations d'Outre-Mer », mais l'antichambre de l'indépendance car il s'agit ni plus ni moins que d'...instituer un « Parlement » dans chaque DOM.

En revanche du côté de la plupart des forces progressistes, socialistes et autonomistes essentiellement, c'est un grand « ouf » de soulagement. C'est dans l'angoisse qu'elles attendaient depuis longtemps cette décision.

Surtout chez les progressistes martiniquais d'A. Césaire et les communistes réunionnais et guadeloupéens qui n'ont pas ménagé leur soutien au pouvoir socialiste depuis mai 81. Ces forces peuvent enfin clamer que ce soutien a été positif et aura rapporté quelque chose.

Il reste aussi que le problème institutionnel est loin d'être totalement réglé. Le pouvoir estime que « l'objectif prioritaire est le développement économique et culturel pour faire disparaître les séquelles du colonialisme » comme nous l'a déclaré le député socialiste de la Réunion, W. Bertile, l'assemblée unique n'étant qu'un « moyen ». Mais il n'empêche que jusqu'à ce jour, on reste silencieux sur les compétences de cette assemblée. Et pourtant, l'essentiel est à ce niveau.

O.U.A: La fin du rêve Africain ?



Daniel Arap moi actuel président en exercice de l'O.U.A

Quand s'ouvrira en août à Tripoli le sommet de l'O.U.A, l'Organisation de l'Unité Africaine aura à résoudre la crise la plus grave de son histoire.

Crise de confiance d'abord : malgré la belle unité de façade qui pendant longtemps a maintenu le mirage d'un continent accroché aux rêves unitaires comme à une bouée de sauvetage, les lézards qui menaçaient l'édifice risquent d'ouvrir dans le continent une période d'incertitudes politiques préludes à toutes les aventures rappelant fâcheusement le cas Latino-Américain.

Le vieux mythe de l'Unité africaine, rêve des grands précurseurs tels N'Krumah et Nasser a été rudement malmené par des conflits larvés qui déchirent un peu partout l'Afrique. Après les grandes célébrations messianiques et les discours mobilisateurs, voici venu le temps des querelles mesquines des règlements de compte orchestrés par les commis politiques et les petits soldats qui cultivent depuis quelques temps un étrange nationalisme.

Crise morale : un secrétaire Général Désavoué par la moitié des pays membres et surtout par son propre pays, cela ne s'était jamais vu depuis Nzo Ekanaki, ancien secrétaire Général de l'O.U.A. écarté pour avoir mené des tractations douteuses avec la firme Sud-Africaine Lonhro.

Crise politique : l'affaire tchadienne a été un symptôme révélateur des incohérences de l'Organisation Africaine. Quand après le dernier sommet africain l'O.U.A décida d'envoyer des troupes au Tchad avec l'aide de la France certes, ancienne puissance coloniale,

cet événement fût salué en Afrique comme le dernier sursaut d'énergie d'une organisation au bord du discrédit.

L'inaction des troupes de l'O.U.A dont on peut se demander ce qu'elles étaient venues faire au juste au Tchad, le forcing victorieux d'Hissen Habré, l'entêtement de Goukouni aidant sont venus balayer les dernières certitudes et les espoirs placés en une organisation creuset de tous les rêves d'un continent souffrant. Le choix aussi de Tripoli comme siège du prochain sommet ne facilitera pas les réconciliations nécessaires. Le bouillant Colonel



Mouamar El Khadafi
prochain président du sommet de l'O.U.A

Khadafi, s'il semble donner depuis quelque temps des gages de réalisme et de bonne volonté ne fera pas oublier ses récentes aventures africaines qui sont autant de boulets attachés à ses pieds. A son tour le leader Lybien malgré les devoirs d'hôte qui lui commandent de jouer au rassembleur, ne manquera pas de stigmatiser l'incapacité dont a fait preuve l'organisation africaine au Tchad.

Le conflit du Sahara, avec toutes les controverses passionnées qu'il suscite et tous les rebondissements spectaculaires qu'il a connu, ne manquera pas d'ouvrir un débat juridique sur le conflit de compétences entre le président en exercice et le secrétaire général. Il est intéressant de noter que dans le conflit du Sahara les clivages idéologiques traditionnels ont disparu pour faire place à des coalitions hétéroclites d'états dont les intérêts se recoupent le plus souvent.

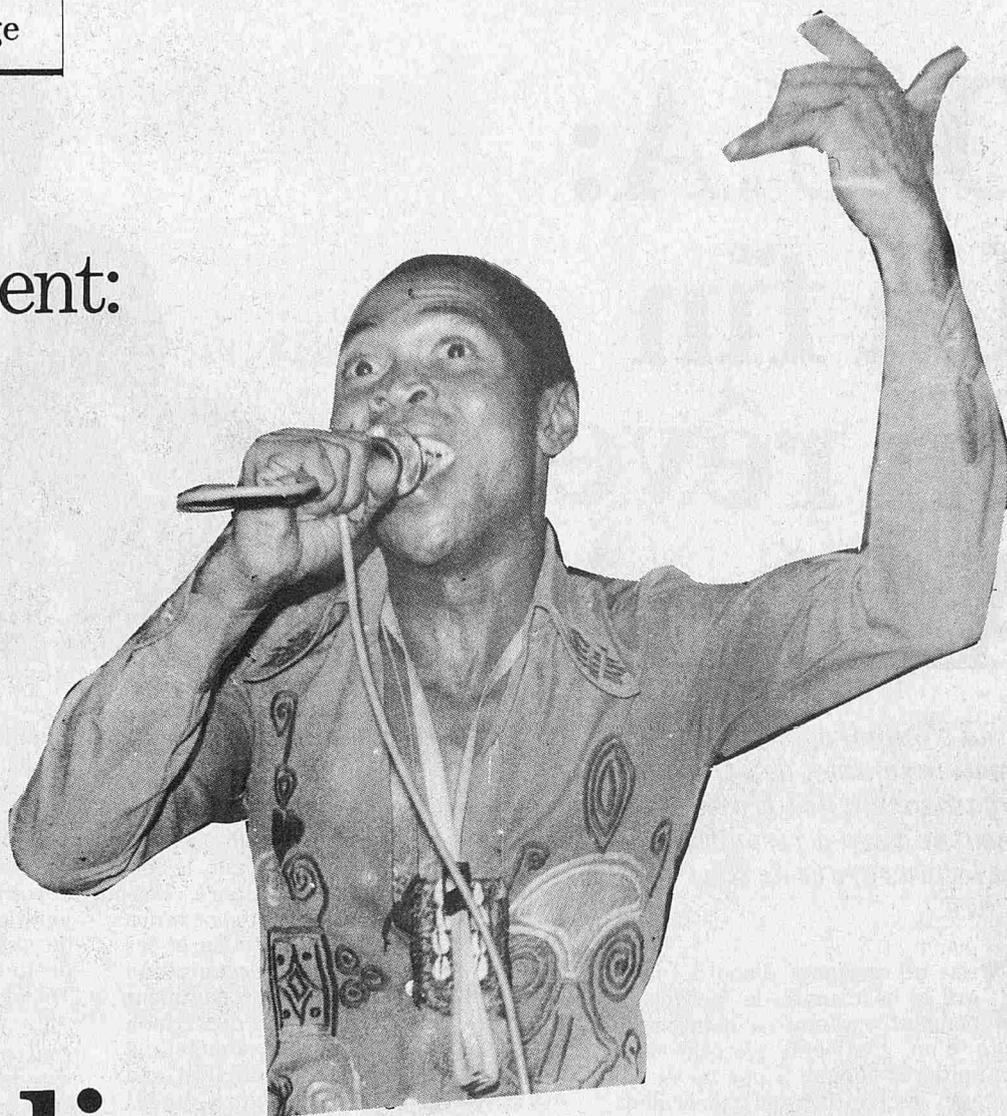
On ne manquera certainement pas de rediscuter à Tripoli de la Solidarité Arabo-Africaine, car la récente décision intempestive de Mobutu de rétablir les relations diplomatiques avec Israël malgré les engagements pris par tous les états africains a suscité un tollé de protestations dans le monde arabe surtout au moment où la résistance Palestinienne traverse des heures si difficiles.

Malgré ce vent de pessimisme qui souffle en ce moment dans l'organisation de l'unité africaine, la scène politique africaine donne souvent lieu à des actions aussi imprévisibles que spectaculaires, et l'on pourrait bien à Tripoli célébrer les grandes retrouvailles quitte à remettre aux calendes grecques la solution des problèmes qui assaillent de tous côtés l'Afrique.

Macodou N'Diaye

Fela Président:

Une visite dans «sa» république



Son LP (I.T.T.) et son désir renouvelé de se porter candidat aux élections présidentielles de 1983 dans le pays le plus peuplé du continent, ont d'évidence irrité les Bigmen de la classe business et politique. Un procès lui fut intenté pour deux motifs fallacieux : l'un badin d'apparence (détention de chanvre indien) précieux car il est le dernier dont les autorités se servent pour chercher à se débarasser d'un adversaire politique, l'autre carrément diffamatoire (attaque à main armée et vol).

Voici que Fela, relâché sous caution peu après son arrestation le 7 décembre retourne les accusations : « *Ceux qui se rendent coupables de vol à main armée sont ceux qui nous gouvernent. J'en ai eu la preuve quand je me trouvais en prison. Ils veulent souiller mon nom. Ils veulent me tuer* » déclarait-il récemment à un mensuel africain de langue anglaise.

Parano ? Hélas non. Ses adversaires de l'armée et de la police, savent qu'ils n'ont pas affaire à un simple trubion, ils ont pour dénonciateur un musicien connu de tous ses pairs en Afrique anglophone et francophone, diffamé certes mais qui leur est encore plus dangereux. Un artiste qui subjugué et couvre d'insultes des amphes d'étudiants durant ses conférences. Un type qui fascine l'intelligentsia française au point qu'une thèse est en préparation sur Fela-Philosophe. Un bouquin va sortir en France sur l'homme, le penseur, le musicien, le leader, rédigé par un ancien collaborateur de Jeune-Afrique.

Peu d'hommes suscitent tant de sentiments contradictoires. Dans les milieux du jazz, certains le vomissent, d'autres au contraire ne tarissent pas d'éloges envers le roi de l'Afrobeat et baignent toujours leurs ouïes du « palm-wine-sound ». Peut-être, philosophe du

saxo et organiste de la révolte, Fela a-t-il su saisir le génie improvisateur des Coltrane pour le soumettre à ses véritables maîtres les Orishas, ces esprits qui actionnent tout l'être du drummer.

On n'en finirait pas de faire le tour des autres facettes du personnage, clown, mime, mystique, porteur d'un radicalisme animiste qui combat d'abord les signes de la domination occidentale : la bouteille de coke et le détergent, railleur impitoyable de ses frères noirs-américains parfois plus adeptes de la consommation que l'écologiste pâle, plutôt bien en cour à Kalakuta République, une micro-société, dont il est le roi incontesté.

Autant de facettes, autant de peurs chez ceux qu'il combat, autant d'espoirs chez le visiteur du Shrine, le temple de la révolte.

Foin de décorticage, contentons-nous d'une simple visite à Kalakuta République.

Minuit, un mardi comme les autres. La queue s'allonge devant les guichets du « Shrine », la boîte de Fela. Un coup d'œil aux posters bariolés qui flanquent l'entrée. Trois nairas (30 FF) à banquer avant la fouille. Eh oui, chez Fela comme ailleurs, on se méfie de la criminalité record de Lagos. Raison pour laquelle, les spectacles ont lieu d'une heure du matin à l'aube pour éviter aux fidèles les agressions et les barrages des flics.

Quest-ce que ce souk ? sous le hangar couvert de tôles en fibre de verre où s'affichent partout les effigies du panafricanisme, N'Krumah, Lumumba, et la mère de Fela. Un barbu enjoué m'attire vers son étal de bouquins, Acheampong, son nom est ghanéen. Il a laissé tomber son boulot d'ingénieur en électronique pour voyager aux USA et en Europe et après une période « *Black Panther* », il est venu à Fela qui encourage son commerce dans cette enceinte des ouvrages de Geoffrey Padmore, de Du Bois et des autres Fannon et N'Krumah. A cette activité, comme tant d'autres, il cumule l'inévitable petit commerce d'herbe qui lui permet de survivre et de graviter autour de Fela à l'instar d'autres aspirants biographes qui préparent également l'ouvrage de leur vie sur leur maître et roi.

Le maître chauffe son sax dans une petite salle attenante à la scène. Fela hyperconcentré souffle son instrument. Surpris, il jette un coup d'œil dans notre direction. « Cool man, don't worry » murmure-t-il protecteur en me pressant doucement la paume de ses doigts chauds. Nous tombons d'accord pour nous revoir le surlendemain.

L'orchestre a déjà démarré. Les queens, onduleux déjà entre les filets blancs des cages disposées au cœur du public. Une main ferme m'agrippe le bras : une grande et forte femme qui me prie de partager son gin. « Je suis une femme libre, une femme africaine libre et une amie de longue date de Fela. Sois le bienvenu, man, ici au Shrine nous sommes tous frères ».

Pendant une heure ou deux, je l'écoute me vanter les hauts faits du héros : l'incendie par la police, il y a trois ans de la maison de Fela à Yaba, la mort de la mère du chanteur, suite à une fracture des jambes intervenue lorsque la célèbre militante nationaliste tenta de fuir la maison en flammes par la fenêtre, les frasques du révolutionnaire caché pendant un an par le pays tout entier, bref les grands passages de la légende...

Comme beaucoup d'autres « intellos », cette femme, un médecin a effectué la culbute et s'identifie pleinement à Fela qui lui aussi s'exprimait il y a quelques années avec l'accent d'Eton ou d'Oxford qu'emploient toujours les avocats emperuqués des cours de Lagos.

Aujourd'hui, Fela ne chante plus qu'en *pidgin*, la langue de tous, de ce peuple subjugué par le musicien homme-orchestre qui se démène sur scène, du

sax à l'orgue, déchaîne le public, l'exhorte, le tient en haleine, vient vers le bassiste, lui fait recommencer trois fois la même descente d'accord avant de relancer le sabbat.

Ce soir-là, ils ne sont pas nombreux. Trois ou quatre cent, tout au plus, presque une famille hormis les quelques minets de la « High » qui s'enmarient les neurones et les cinq dealers du fond, tous partagent une douce fièvre, celle du début de semaine qui atteindra le paroxysme lors du sacrifice du samedi sur l'autel dont les statuettes grimaçantes renvoient l'effroi avec la lumière des spots.

« Ce sont des fidèles plus que des fans ou des consommateurs qui affluent ici pour propager la joie de vivre, la réconciliation de l'esprit avec le corps, le « *blackism* » explique Acheampong avec la condescendance de l'initié.

« *Ma force, c'est que j'ai identifié le mal blanc. Et le jour où nous avons découvert ce en quoi il consistait, nous avons été presque soulagés. Si tu veux, les occidentaux sont un peu comme les gosses irresponsables à qui l'on aurait confié le pouvoir de confectionner de la dynamite mais incapables d'assumer ce pouvoir. Ils ont bénéficié d'un héritage, celui de la science mais ils ne savent plus le gérer parce qu'ils ont oublié que les forces cosmiques ne doivent pas être défiées. La science doit venir et la science doit s'en aller. Il est temps qu'arrive le moment de la conscience*

Ainsi parle Fela accroupi sur sa natte dans l'intérieur de sa demeure royale. Evidemment, voilà qui ne sera pas du goût de ceux qui brûlent de penser pour l'Afrique.

Des heures et des heures nous avons attendu avant d'ouïr ces propos, le

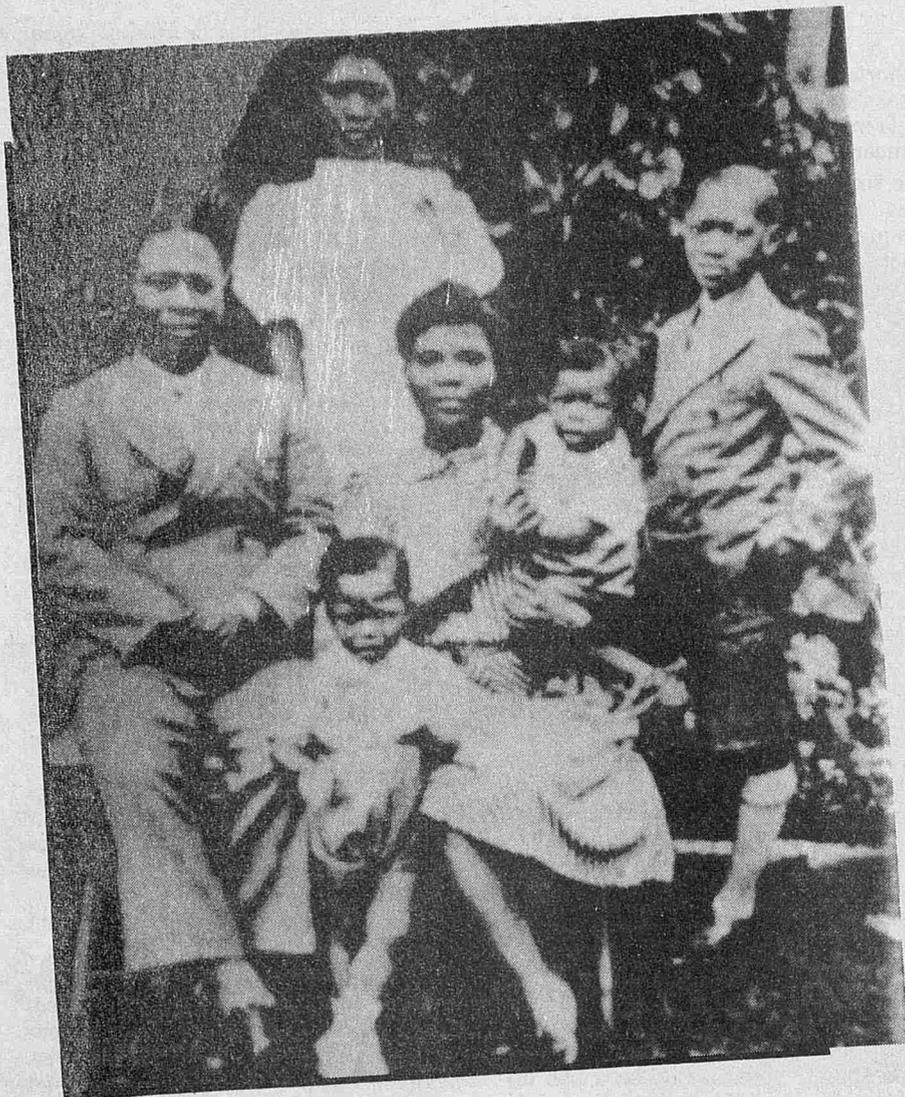
réveil du maître dans la salle de séjour où trois paires de reines lovées sur leur fauteuil ou affalées sur un sofa commentent un mauvais policier japonais projeté au magnétoscope. Sur le pas de la porte, les coups sourds d'un pilon. Une autre reine qui chantonne à tue-tête le refrain d'un tube de Fela.

Séwa, Kidè, Adiku et les autres, bien jeunes d'apparence dont les make-up ont fait se pâmer toutes les salles de concert d'Europe, n'en finissent pas de se pomponner. Le plus étonnant pour le *visiteur est l'absence apparente de jalousie* entre les quinze sistes. Théâtre ou réalité. Silence soudain. Les danseuses redeviennent courtisanes. Une fille entre et dispose comme un sceptre le saxo rutilant de Fela devant un siège vacant.

Sa majesté arrive en slip, sous les vivats des femmes et m'explique : « *Ces filles ont été élevées dans la plus pure tradition yorouba. Haïssent la jalousie. Faites en sorte que l'homme soit heureux et vous serez heureuse. N'oubliez jamais qu'il est le maître* ». Voilà ce qu'on leur apprend mon vieux. Et elles n'ont que faire de ces folles qui se disent féministes et prétendent intervenir dans les querelles de ménage en Afrique. Comme si les femmes africaines avaient besoin des européennes pour régler leurs problèmes domestiques ! Ah ah ah ! », s'esclaffe-t-il avant de préciser son point de vue.

« *Ce qu'il y a de grave là-dedans c'est que vos bonnes femmes se comportent exactement en missionnaires. Or, nous n'avons pas besoin de missionnaires, pas besoin d'être enseignés. Ce sont les missionnaires qui nous ont habitué à la servilité, à la mendicité. C'est pour cela que je suis là, moi, Fela Anikulapo Kuti, black Président !* ».





« Tu ne me crois pas ? Black Président, je te dis, mais c'est que je ne peux plus sortir en ville ».

« Il y a trois ans, j'ai voulu assister à un match de foot au National Stadium. Tous les militaires, y compris Obasanjo (le dernier général président avant Shéhu Shagari l'actuel président élu en 1979), étaient dans la tribune. Au bout de trente secondes, le stade a su que j'étais là. J'ai levé le poing. La foule m'a imité. Tout de suite, j'ai été porté en triomphe. J'en suis sorti les vêtements en lambeaux, le corps contusionné. Rends-toi compte de mon pouvoir. Si je voulais je pourrais prêcher la violence contre l'Establishment. Je serai suivi. Mais je ne veux pas de sang, pas plus ici qu'en Afrique du Sud parce qu'ici comme là-bas, ce sera une guerre de nègres contre d'autres nègres.

Je ne veux pas de sang. Mais nous voulons que ces bâtards (les gouvernants nigériens) s'en aillent, ce Shagari qui ose dire que le Nigéria fait partie du tiers-monde et de l'O.U.A. Il s'abaisse devant l'occident et il nous abaisse tous avec lui.

« Ils savent que j'ai raison. Ils le savent très bien. C'est pourquoi, ils ont cherché à m'éliminer physiquement.

C'est moi qu'ils cherchaient à débusquer en 1977 en enfonçant des tessons de bouteille dans les vagins de mes femmes, ou en faisant pénétrer par rotation des verres brisés dans leurs cuisses. Maintenant, ils cherchent à m'isoler en instaurant le black-out dans la presse du pays ou en me diffamant comme ils l'on fait pendant ma tournée en Italie avec l'aide de la CIA. C'est pour tout cela que je vais chanter en Europe. Je ne peux pas faire autrement. Ce sont les blancs qui disposent du monopole de l'information. A travers leur presse, à travers leur radio, je parle à mes frères.

La Thébaïde

Las, l'effet boomerang tarde à se produire au niveau du grand public africain. Le réalisateur et comédien ivoirien Sidiki Bakaba, alors présent chez Fela est le premier à le déplorer : « Il est très difficile de décroiser les communautés francophones et anglophones d'Afrique. C'est un reliquat de la colonisation. Ici, il se passe des choses extraordinaires, il faut qu'on le sache chez moi en Côte d'Ivoire, il faut que mes compatriotes cessent de s'en prendre aux « Nagos », les immigrants yoroubas si nombreux chez nous. Ici au Nigéria, l'attitude est différente : on me

laisse toute facilité pour travailler parce qu'ils sont nombreux même parmi les officiels à penser qu'un Africain est partout chez lui sur le continent ».

Tout cela n'est qu'une question de temps. Et s'il est vrai que pour le moment, Fela vit une espèce d'exil intérieur pour le moment : la presse nigérienne le boycotte ou le diffame, les journalistes étrangers sont parfois inquiets, il n'empêche que Kalakuta est en train de devenir un vrai home pour les blacks et pour tous ceux qui refusent l'absurdité de la destruction de l'homme et de son environnement par l'homme. Ici sont venus Eldrige Clever et Stokeley Carmichael. Jerry Rawlings, l'actuel président du Ghana, si tragiquement seul aux commandes de son pays bradé entretenait une correspondance régulière avec Fela quand Limann le maintenait en résidence surveillée, Bob Marley aurait annoncé sa visite quelque temps avant sa mort, m'a-t-on assuré dans l'entourage de Fela. Ici il se passe quelque chose qui ne peut manquer de bouleverser le visiteur : ici, le plus humble interlocuteur a le droit à la parole et une opinion sur la marche de l'Afrique et du monde. Et les femmes, oui les femmes sont loin de demeurer en reste.

Certes, on peut s'interroger sur la qualité de l'adhésion de consommateurs effrénés de ganjah mais cette réserve ne concerne qu'une minorité de l'entourage du chanteur. Bien sûr, nombreux sont les amis sincères de la république qui redoutent que Fela, pourvu d'un sens aigu du « Happening », capable de le transcender lui et sa musique, ne se laisse emporter par la grisurie de l'événement et court le risque de dépasser son propos jusqu'à l'égarer. Mais n'est-ce pas là la marque du visionnaire ?

Ce sens du happening, je devais le découvrir ce jeudi-soir, lors d'un concert tenu sous une pluie battante. Était-il exagéré de penser qu'Oshun, la déesse des eaux du panthéon yoruba était là présente parmi nous, qu'elle influençait le sabbat via le tambourinement de la pluie sur les tôles du shrine ?

Une chose est sûre, quoi qu'on pense, quoi qu'on sente : on n'insistera jamais assez sur le caractère sacré et la ferveur du culte rendu chaque samedi aux ancêtres sous un dais de bois protégeant les statuette divinatoires aspergées de sang et de vin de palme. Comédie de sacrifice que l'immolation de deux moutons sur cet autel que leur consommation rituelle par Fela, sa famille et ses musiciens pour s'attirer les bonnes grâces des esprits avant le concert d'Amsterdam ? Rien n'est moins sûr. Chacun sait à Lagos que Fela tire son magnétisme, la puissance de sa musique des féticheurs jusqu'à cette assurance qui fait si peur à ses ennemis. Un Etat ne cherche pas à assassiner un charlatan.

François Misser



Quand la ratonnade se « démocratise »

Il faut remonter pratiquement au début du siècle lorsque « *Le rital* », nouvel immigré, était la cible de toutes les intolérances, pour retrouver la trace d'actions similaires à la ratonnade monstre organisée par les « *taximen* » marseillais les 24 et 26 juin dernier.

Ces jours là, la haine arrosée de « *pastaga* » avait l'accent chantonnant du Midi. Pêle-mêle, des épiceries, des restaurateurs tranquilles, des touristes comme des promeneurs tardifs de ces premières nuits du Ramadan ont été agressés pour la seule raison qu'ils étaient arabes. Même les voitures garées au Parking n'y ont pas échappé : elles ont été renversées et brûlées ; peut-être qu'elles avaient la carrosserie basanée.

Jusqu'ici, le racisme était « discret » ; tant qu'on se faisait - seulement si j'ose dire - refuser un logement, ou un café et tant que les attentats racistes étaient le fait de groupes d'extrême droite, somme toute minoritaires dans la population, on pouvait se dire que les racistes étaient finalement peu nombreux et isolés. Tant que la « *bavure* » n'était que policière, on pouvait penser limiter le mal, le circonvenir, et espérer que des réformes gouvernementales en matière de recrutement et de formation des policiers guérirait la police - malade du racisme.

Avec les événements de Marseille, on a à faire tout autre chose, il s'agit d'un racisme « populaire » qui s'est diffusé dans toute la population et d'un racisme « agressif », qui s'assume et s'affiche.

La ratonnade se démocratise en quelque sorte, et devient à la portée de tous.

C'est là, la première signification des événements de Marseille. La deuxième signification de ces événements concerne le proche avenir. Ce n'est plus un mystère qu'au fur et à mesure que les municipales de 83 approchent, le thème de l'insécurité sera de plus en plus sollicité par la droite. Ce filon découvert et exploité depuis quelques années ayant montré sa rentabilité électorale, on sait aussi que certains responsables gouvernementaux pensent que la gauche sera jugée entre autres sur son action dans ce domaine.

La tentation est alors grande de mettre en sourdine certaines ambitions en matière d'immigration, et d'adopter un prétendu langage « ferme » et des pratiques dénoncées sous l'ancien septennat.

A Marseille, ville au passé « raciste » chargé, et où le Maire est justement Ministre d'Etat à l'Intérieur, il semble justement que c'est la tendance : la lecture du « *Provençal* » le quotidien local dirigé par le Maire est à cet égard, édifiante. Ainsi cet article du 30 avril 1982, relatant une réunion sur la sécurité animée par M. San Marco, député PS et Bras droit du Maire - On y lit en substance : « *En ce qui concerne la sécurité dans notre ville, depuis que G. Defferre est Ministre de l'Intérieur et de la Décentralisation, des mesures prises notamment avec les autorités Algériennes, commencent à être efficaces* ».

Ainsi plus récemment, ces séries de papiers - toujours sur la sécurité qui évoquent à chaque fois l'immigration. Triste bouillie mais qui permet au moins de savoir qu'en quelques jours, M. Defferre a utilisé plus de 60 fois l'article 26 de la loi du 29 octobre 1981, pour décider des expulsions administratives.

Cette disposition qui devait être, selon le texte et aux dires mêmes du Ministre, exceptionnelle est ainsi banalisée.

Tout aussi grave est le risque de refoulement de certains réfugiés d'Afrique noire, suite aux nouvelles instructions de la Place Beauveau.

Ces quelques exemples éclairent les événements récents de Marseille. L'été Marseillais risque de ressembler à celui de Lyon de l'année dernière, et certains éléments de droite feront tout pour que cela se réalise.

Face à la gauche hésitante, il est temps que les immigrés et antiracistes entament cette bataille.

Kamel Belarbi

MARSEILLE

La folle expédition raciste des taxis marseillais

Hep taxis !

Courses pour le racisme

C'est donc par un vol de sacoche d'un chauffeur de taxi que tout a commencé. Les taxis marseillais qui avaient déjà eu, en décembre dernier, l'occasion de montrer leur savoir-faire raciste, ont récidivé, mais en grand cette fois-ci.

Ils ont rejoué la guerre d'Algérie dans le cadre d'une ville de métropole, encerclant et ratissant une cité, organisant des petites opérations de commando contre plusieurs cafés, et des représailles tout azimuts. Alors que « l'ennemi » a eu plus de quinze blessés et a enregistré d'importants dégâts matériels - plusieurs voitures renversées ou brûlées - nos vaillants combattants sont revenus indemnes à leurs stations de taxi ! Faut vous dire qu'ils avaient averti les immigrés : « nous allons vous faire une opération à la Bégin » avait déclaré un chauffeur de taxi avant le début des « hostilités »

On savait que les « taximen » marseillais étaient en colère contre « les arabes » mais jamais on n'aurait imaginé que la haine et la bêtise aillent si loin.



A la cité Bellevue, une semaine après « les affrontements » - comme dit si innocemment le correspondant du Matin - les traces de la ratonnade sont visibles chez les habitants qui ne sont pas près d'oublier ces « incidents », dit le même journaliste : Les Dupont-la Joie ont attaqué le premier jour du Ramadan presque au moment de la rupture du jeûne.

Un peu plus que d'autres, cette cité semble avoir été oubliée des dieux et des services « sociaux » : ni maison de quar-

tier ni MJC, ni éducateur ni militant. L'Agence de l'ANPE a été récemment fermée « mais cela ne changera rien, commente un jeune, ils ne nous proposaient que des stages de préfo ». Personne ne s'en occupe sauf la police qui a implanté il y a 4 ans un petit commissariat. C'est que la cité traîne une sale réputation, depuis la fermeture, il y a quelques années, du supermarché Sodim suite à des affrontements entre vigiles et jeunes du quartier. Aujourd'hui, le local à moitié détruit sert d'aire de jeu pour les enfants de la cité. Triste terrain d'aventurier où les pierres, les bouts de ferraille, et les cartons se transforment en autant de jouets magiques. A l'intérieur de « Bellevue », le spectacle désormais classique des cités populaires : le linge étendu aux balcons qui révèle le grand nombre d'enfants, les inscriptions sur les murs avec l'éternelle « mort aux vaches », des papiers un peu partout, les traces des petits feux allumés par les gosses, et puis le bruit... celui des transistors mis à fond, des cris des enfants et enfin celui des pétards qui ne cesseront pas d'exploser tout au long de ma visite. « Le jeu à la mode ces jours-ci est de les faire péter à l'intérieur des boîtes à lettres » se lamente une vieille dame.

Mais à Bellevue, il n'y a pas que les bâtiments qu'on a livré à l'abandon les gens aussi ont été délaissés : il en résulte chez les parents immigrés une sorte de désarroi difficile à rendre, tant on sent qu'ils ne comprennent qu'à moitié ce qui leur arrive et pas du tout ce qu'il adviendra de ces enfants qu'ils ont mis au monde, mais qui ont grandi presque ailleurs.

Piégés par l'immigration, et abandonnés par les amicales et les consulats, traditionnels et incapables tuteurs, ils ne voient pas d'issue sauf celle de se protéger et éventuellement de faire justice soi-même.

« Mon but, dit un des habitants les plus actifs du quartier, un vieux kabyle qui a déjà trente ans d'immigration dans les jambes, est de faire de Bellevue une cité nette : on va supprimer les voleurs ; pour cela il faut qu'on se réunisse et qu'on nomme cinq responsables ». Cinq, ni plus ni moins ! Quelques jours après le fameux mercredi, il a tenté en vain d'organiser cette réunion et s'est trouvé

tout seul pour parler à la télé ; et c'est pourquoi il s'énerve contre les habitants qui se sont rassemblés autour de nous qui « restent à leurs fenêtres pendant que je me démène ».

Il ne se décourage pas pour autant : « Je vais demander audience au préfet, dit-il, car je veux un local avec de la musique pour les jeunes. Après, si on arrête un voleur, on le punira nous-mêmes ».

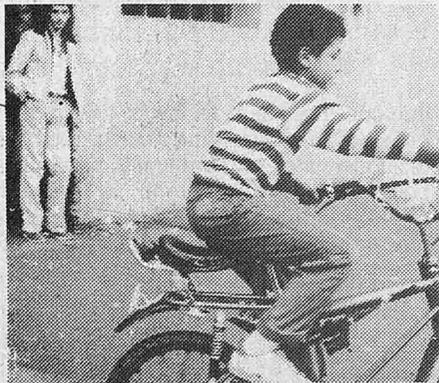
Un habitant propose carrément de s'en prendre à la famille du coupable « car elle n'a pas su élever ses enfants », un deuxième pense qu'il faut monter la garde et interdire l'accès de la cité à tout étranger, une femme dit qu'elle veut participer aux réunions avec les hommes car elle est veuve, une autre propose de boycotter les taxis et de ne



prendre que les bus « même s'il faut attendre ; il n'y a que les cons comme nous les arabes, pour donner un pourboire aux taxis ». Un jeune tente de se mêler à la discussion, mais se fait vite éjecter ; il a tout de même le temps de me dire de l'air de celui qui sait de quoi il parle : « ces jeunes sont des petits merdeux. On a la pagaille à cause de 130 Francs. Ils devraient aller voler dans un autre quartier ». A Bassens ou la Cayolle peut-être ?

Le débat frise parfois l'engueulade et on se sépare - sans qu'une date de réunion soit fixée - sous le regard optimiste d'un retraité français qui habite la tour : « maintenant que vous avez un capitaine dit-il en regardant son collègue kabyle - ça ira mieux. Vous avez la direction ! ».

A la pâtisserie « *Le National* », et à l'épicerie, deux des magasins et cafés attaqués, on s'est empressé d'effacer, commerce oblige, les traces de l'agression et on attend les convocations des enquêteurs ; l'épicerie du 76 rue Nationale se contentant de coller, des deux côtés de la vitrine, deux autocollants publicitaires pour cacher le trou causé par la balle.



Et Marseille retrouve son calme en attendant la prochaine explosion. Le préfet de police Bernard Patault, s'est indigné, après la deuxième vague de représailles, « *qu'une poignée de provocateurs se livrent à des actes de violences à fort relent raciste, et a promis une « enquête très sérieuse ».*

M. Boscq, au nom de plusieurs syndicats de taxis - à l'exception de la CF-DT - a condamné « *publiquement les actions dont se sont rendus coupables certains, notamment celles relevant de menée d'ordre raciste ».*

« *La Marseillaise* », quotidien communiste, rectifie le tir des premiers jours en publiant des extraits d'un rapport confidentiel du Directeur Départemental, des Polices Urbaines, et relève au passage la mauvaise volonté de certains policiers présents à la cité. « *Au point, qu'un patron, M. Ferrandi, fut contraint d'aller occuper lui-même le pupitre de commande radio pour essayer de remettre un peu d'ordre ».*

« *Le Méridional* » continue sa campagne sur l'insécurité en annonçant la création d'une « *section professionnelle* » de chauffeurs de taxis suite aux « *récents incidents entre les taximen marseillais et une partie de la communauté maghrébine !* ».

But de ce nouveau syndicat qui n'est, évidemment pas raciste : obtenir l'expulsion « *sans délai de ceux qui refusent la loi française et la transgressent* » et qui « *nuisent autant aux français qu'aux étrangers honnêtes* » car il y en a reconnaissent ces braves gens. Nous ne voulons que la loi et la loi pour tous, déclarent ces ratonneurs qui, trois jours durant l'ont violée en long et en large, alors que le jeune voleur était déjà sous les verrous.

Envoyé spécial
Kamel Belarbi
Marseille

Chronologie des ratonnades

Mercredi 23 juin vers 20 heures : Pascal Cioffi, 25 ans, dépose une cliente à la Cité Bellevue, et se fait voler sa sacoche, par un jeune français d'origine maghrébine. Butin : 130 à 400 Francs selon les sources ! Cioffi lance un appel radio à ses collègues.

20 heures/21 heures : 50 à 100 chauffeurs de taxi, bloquent la cité et ratissent à la recherche du voleur.

21h30 : Le cortège « *justicier* » se dirige vers l'hôtel de police où Cioffi dépose plainte, puis à la mairie.

22h45 : Les « *taxi-men* » reviennent à la cité Bellevue armés, signale le rapport du Directeur Départemental des polices Urbaines (DDPG) « *de barres de fer, manches de pioches, et manivelles... très excités et disant avoir reçu l'ordre de tout casser sur leur passage* ». La police est présente et plusieurs commissaires essaient de parlementer. Un bar est attaqué et quatre consommateurs immigrés blessés. Des pare-brises dont celui d'un véhicule de police volent en éclat.

Jeudi 24 juin. 0 heures huit minutes : les premiers coups de feu sont tirés à l'extérieur et à l'intérieur de la cité. Le rapport du DDPU signale qu'en plus « *Les manifestants ont essuyé dix coups aux coups de feu d'armes automatiques* »

0h11 : Les représailles commencent. A la Porte d'Aix, trois voitures sont renversées et une est brûlée. 3 coups de feu sont tirés.

0h50 : La dispersion des taxis est effective à Bellevue, les responsables syndicaux ayant obtenu la promesse d'un rendez-vous avec Gaston Defferre pour le lendemain matin. Une partie des manifestants se replie sur le centre-ville, et arrive au quartier arabe, klaxons bloqués.

1h37 minutes : Un maghrébin est agressé sur la Canebière à la hauteur du cours Belsunce par des chauffeurs de taxi. Un autre est attaqué rue des Feuillants.

1h40 minutes : La pâtisserie tunisienne « *Le National* », 20 rue nationale est attaquée. Les vitres sont brisées et un client blessé au visage. Un employé du restaurant est pourchassé par deux taxis dont un le bloque en montant sur le trottoir. Blessé, il est hospitalisé

2 heures : Place des Fainéants, plusieurs coups de feu sont tirés d'un taxi sur un groupe d'immigrés ; la police retrouve plusieurs « *balles de plomb* ».

2h10 : Nouveaux coups de feu contre une alimentation au 78 rue nationale ; la police retrouve des impacts de balles et une douille.

Vendredi 25 juin : En fin d'après-midi, un taxi qui transporte un touriste reçoit, au niveau du viaduc de Plombières, un pavé sur sa lunette arrière. Le client blessé, est soigné.

Un quart d'heure plus tard : Un autre taxi est attaqué selon le même scénario, mais on ne déplore pas de blessés. Soixante chauffeurs se regroupent et se rendent en cortège à la mairie, à la préfecture et à l'hôtel de police. Ils bloquent un carrefour de la Canebière et se dispersent.

Samedi 26 juin, 3 heures du matin : Trois maghrébins sont attaqués sur la pelouse de la porte d'Aix par quatre



chauffeurs armés de barres de fer, l'un est blessé à la tête et le deuxième au thorax. Le troisième s'enfuit.

Gare St-Charles, deux ingénieurs algériens, en vacances en France sont attaqués : leurs sacs, contenant argent et papiers, sont volés par les chauffeurs. Plus tard, un bar est attaqué cours Lieutaud. Plusieurs clients sont frappés.

Soirée du samedi : 37 chauffeurs se rassemblent à la porte d'Aix. La circulation est bloquée durant une heure.

K.B.

SANS FRONTIERE SPECIAL ETE

Réaction

Un travail de longue haleine

La campagne raciste menée à Marseille contre les immigrés, maghrébins en particulier, par une certaine presse locale et par quelques organisations politiques vient de porter ses fruits. A la suite d'un vol d'une sacoche contenant la recette d'un chauffeur de taxi par « un jeune d'origine maghrébine », plusieurs dizaines de chauffeurs de taxi aidés de commandos anonymes se sont livrés à des actes de vandalisme et à des ratonnades dans les nuits du 23 au 24 et du 25 au 26 juin à la Cité Bellevue où avait eu lieu le vol et dans le quartier de la Porte d'Aix.

A la suite de ces incidents et pour dénoncer ce climat qui risque d'annoncer des actes aussi graves que les assassinats racistes de l'été 1973, plusieurs associations de solidarité avec les Immigrés dont l'ASTI Marseille Nord, l'Association des Juristes pour la Reconnaissance des Droits Fondamentaux des Immigrés, la CIMADE et le MRAP auxquelles se sont joints le PC-ML et la LCR, ont tenu une conférence de presse le 7 juillet.

Il était absolument nécessaire que de telles associations prennent catégoriquement position et parviennent à se faire entendre. En effet hormis les Amicales, le nombre d'Associations d'Etrangers militantes est encore infime sur Marseille.



Notre rôle était donc, après avoir dénoncé de tels agissements, réclamer qu'une information soit ouverte contre X, exprimé notre inquiétude quant au développement du racisme et souhaité vivement que tout soit mis en oeuvre pour l'empêcher, de rappeler que les Immigrés avaient acquis des droits aux prix de luttes parfois longues.

Or, ces droits sont remis en question

par un journal comme le Méridional qui notamment ouvre largement ses colonnes à la xénophobie et au racisme de ses lecteurs, par des groupes fascistes tel le groupe G.F. qui couvrent la ville de graffitis du genre : « Il faut tuer les



Arabes », « Nègres, Juifs, Arabes dehors ! » etc... Ils sont aidés en cela, à un tout autre niveau, par la Mairie qui refuse le regroupement familial dans plusieurs arrondissements et a suspendu sine die le visa des certificats d'hébergement nécessaires aux étrangers désireux de venir en « visite privée chez des parents ou des amis » ou encore par une politique locale du logement qui dénie tout droit aux immigrés (français ou étrangers).

Il est clair que depuis le 10 Mai 1981, les dispositions prises par le gouvernement en faveur des immigrés et celles prises par la municipalité de Marseille (gros efforts entrepris dans le domaine socio-culturel, dans une partie des quartiers Nord), de même que le souci de la police de se rapprocher de la population et de mieux connaître la population étrangère, ont, en quelque sorte, traumatisé la presse et les organisations politiques de droite qui encouragent une substitution au pouvoir politique et à la police qu'elles jugent trop laxiste en matière de sécurité ; l'insécurité étant, selon elles, en grande partie le fait des immigrés.

Cependant, la municipalité de gauche ne peut pas pour autant se laver les mains du climat actuel. L'enjeu des prochaines municipales auxquelles le dixième de la population marseillaise que constituent les étrangers, ne prendra pas part, est certainement pour

quelque chose dans le durcissement dont nous parlions plus haut. En attendant le droit de vote, les immigrés marseillais pourront-ils enfin obtenir la création d'une Commission extra-municipale migrants déjà promise par Gaston Def-

erre en 1977 ? Rien ne semble moins sûr !

Etre vigilants plus que jamais c'est le minimum que puissent faire les Associations anti-racistes. Mais l'essentiel, et c'est un travail de longue haleine, est de contre-informer, d'informer, de sensibiliser la population française aux droits acquis par les immigrés. Faire admettre par tous que notre société est multiculturelle et multiraciale et qu'il n'en sera plus autrement. Exercer des



pressions sur les pouvoirs publics et politiques pour que désormais et définitivement les efforts soient portés sur la qualité de la vie de tous français et immigrés. Que soit enfin considéré l'homme migrant et plus seulement le travailleur migrant !

Jean-Daniel Dollfus
Cimade - Marseille

Sécurité

Un super-plan pour les jeunes

Pour les rodéos, appelez le 306 32 93

Une polémique entre deux Ministres, et pas des moindres, un flot d'articles et de reportages dans divers médias, des conseils inter-ministériels, une commission de maires, tout le monde a bâché depuis neuf mois sur « le fléau ».

Dans les esprits, une préoccupation majeure : plus de « rodéos » « Jimmy » et ses jeunes amis ne se seraient jamais doutés qu'ils feraient l'objet de tant d'égards.

A leur attention, le gouvernement a préparé un super plan auquel ont travaillé six ministères ou secrétariats d'état : Solidarité Nationale, l'Intérieur, la Justice, le Temps Libre, et la Jeunesse et les Sports. Tout le monde a été mis à contribution : de Mr. Hernu qui va « prêter » du matériel et des appelés, à Mr. Trigano PDG du club méditerranée, qui voit ainsi ses activités se diversifier ; après le temps des G.O. et des GM (gentils organisateurs et gentils membres), voici venu le temps du GE et du GPD (gentils éducateurs et gentils pré-délinquants).

Mais soyons sérieux - C'est Mme Edwige Avice qui a présenté ce lundi 12 juillet, à la demande du Premier Ministre, ce dispositif intitulé : « Actions en faveur des jeunes en difficulté » durant l'été 82.

Il s'agit, a dit le Ministre de la Jeunesse et des Sports de « mobiliser au maximum, à l'occasion de la période estivale, les moyens humains et financiers dont disposent les administrations concernées par la protection de la jeunesse et le secteur associatif afin de mieux prendre en compte les besoins des adolescents et des jeunes adultes demeurant dans les quartiers particulièrement difficiles à vivre et qui le sont d'autant plus pendant l'été du fait d'un fonctionnement au ralenti des équipements spécialisés de protection de l'enfance ».

Pour ce faire, on va donc essayer cet été de faire fonctionner le maximum de centres sociaux, d'assurer un service minimum dans les services spécialisés de protection de l'enfance, et mettre en place des structures capables de répondre d'urgence à des demandes émanant de groupes de jeunes.

Le dispositif mis en place concerne onze départements : Paris grande

couronne parisienne, Nord, Rhône Bouches du Rhône. Courant juin, chacun de ces départements a vu l'installation « d'une délégation locale à la prévention » qui regroupe le Commissaire de la République le Président du Conseil Général, le Procureur de la République, le directeur de la DDASS et d'autres fonctionnaires.

Chaque délégation doit réperer « les îlots sensibles où des jeunes n'ont pu bénéficier d'activités durant l'été », assurer le fonctionnement cet été de divers services et équipements et enfin limiter la montée d'éventuelles tensions en proposant rapidement des solutions socio-éducatives.

Ces délégations assurent une permanence tout l'été, et une coordination nationale a été mise en place. On peut la joindre au numéro suivant : 306.32.93.

On ne peut détailler ici toutes les ac-

tivités mises en place ; et il est bien sûr trop tôt d'en évaluer les résultats. Mais on peut d'ores et déjà s'inquiéter à propos de deux choses que soulèvent par ailleurs nos amis Abdel Jazouli et M. Mignard et Laval (voir ci-contre) quelle place a été faite aux propositions des groupes de jeunes qui sont peut-être embryonnaires mais pas inexistantes, et pourquoi ce secret dont a été entourée l'élaboration de ces dispositions.

A quarante-huit heures de la conférence de presse de Mme Avice il nous était impossible, à Sans-Frontière, de savoir le contenu de ce dispositif malgré une trentaine de coups de fil à divers services et ministères. La note de téléphone risque d'être salée à Sans-Frontière, quant à celle de cet été, rendez-vous en septembre !

Kamal Belarbi

Eté froid et avenir chaud

L'été chaud de l'année dernière dans les banlieues lyonnaises a servi de révélateurs à trois principaux phénomènes :

- L'ampleur donnée aux « rodéo » par les mass-média, a prouvé une fois de plus que la gangrène du sensationnel et du « scoop » ronge toujours la pratique professionnelle de nombreux journalistes.

- Les réactions de la population française des quartiers concernés et d'ailleurs, ont été à la fois, à la mesure de l'ignorance dans laquelle sont les français des problèmes des jeunes maghrébins, et à l'image d'une société en crise profonde. Etonnement et incompréhension, tentatives de manipulation et de récupération gauchisantes, et constitution des « beaufs » en groupe de légitime défense, ont été et sont toujours les principales réactions du corps social en France face aux événements de Lyon.

- L'Etat à la direction duquel socialistes et communistes sont arrivés quelques mois auparavant ont réagi en trois temps : en premier lieu on a eu droit à des amalgames entre jeunes maghrébins - casseurs - provocateurs, agissant en sous-main pour le compte de

je ne sais quel groupuscule d'extrême droite ou de gauche avec à la clef négation des problèmes des banlieues et renforcement des contrôles policiers. Deuxième temps et après que des voix lucides et loin de l'hystérie de mauvaises consciences certes, il y a des problèmes particuliers à ces jeunes et à leurs banlieues les pouvoirs publics vont y réfléchir en conséquence en attendant on maintient le dispositif en place et enfin après moult réunions municipales et inter-ministérielles on aboutit à ce qui est mis en pratique à savoir une politique d'encadrement et d'animation des banlieues lyonnaises décidées par le haut et sans concertation véritable avec les intéressés.

Dans tout cela, les grands absents sont les jeunes maghrébins eux-mêmes, de leur parole et de leur perception des choses, aucun compte n'est tenu, personne ne leur a demandé leur avis sur la politique mise en oeuvre. Tout s'est décidé entre les structures du travail social et à la prévention, les municipalités et les Ministères. Pourtant, autant dans les banlieues lyonnaises, soit à Rieux, Grigny, Branles, Vaux-en-Velin, des groupes autonomes de jeunes de la nouvelle génération essaient de s'organiser, de réfléchir et

d'agir par rapport aux problèmes du travail de la violence, de l'action culturelle, etc...

Couvrant Lyon et sa banlieue le groupe réseau « *Zaama d'Banlieue* » a été le maître d'oeuvre fin Mai d'un festival des jeunes de la nouvelle génération auquel ont participé plus d'une vingtaine de groupes culturels (théâtre et musique) et près de deux mille personnes dont une majorité de jeunes. Plusieurs forums et carrefours et de débats ont eu lieu à propos des problèmes des contrôles policiers et de la justice, des conditions de vie des filles maghrébines, de la formation professionnelle et du travail etc... A ce festival, on n'a vu aucun responsable politique local ou national venir écouter les propositions des groupes de jeunes de la région lyonnaise à ces deux journées pleinement réussies.

Aucun journaliste n'est venu, et pour cause... le lendemain le progrès de Lyon et le *Matin* titrait sur trois colonnes à propos d'une bagarre entre des jeunes à Grigny en se demandant avec une belle hypocrisie si l'été chaud n'allait pas recommencer ?

Qui provoque dans cette affaire là ? Qui essaie de faire peur ? Qui joue avec le feu et l'avenir des autres à force de semer le vent on finit par récolter la tempête mais les semeurs restent planqués et ce sont les jeunes qui se ramassent les retours de bâtons.

Le nouveau pouvoir, reste fidèle à la tradition étatique et jacobine et croit toujours que les problèmes sociaux et culturels que vivent les jeunes vont être résolus par une intervention massive et avec l'aide d'une armada de travailleurs sociaux et d'animateurs sociaux. Certes, on cogne moins sur les jeunes mais on les matraque autrement, on les encadre, on les « anime » comme s'ils étaient une matière docile et maléable. Cette politique peut-être payante, il n'y aura peut-être pas d'été chaud cette année mais après l'été il y a l'hiver et les problèmes des jeunes ne sont pas résolus. C'est dans ce sens que je soutiens de la place que je tiens, l'action politique, sociale et culturelle autonome des jeunes de la nouvelle génération et leur refus de cette politique démagogique et véxatoire.

Ce n'est qu'à travers leurs luttes, leurs actions diversifiées et leurs affirmations en tant qu'acteurs qu'ils arriveront à imposer une réelle prise en compte de leur réflexion et de leurs propositions et une véritable négociation d'ensemble avec les auteurs acteurs sociaux et politiques concernés et avec le pouvoir d'Etat dont l'horizon ne dépasse pas tellement actuellement la pointe de ses chaussures.

Adil Jazouli
Chercheur au Centre d'Analyse et
d'Intervention Sociologiques

Rien de nouveau

Une constante de la Société Française semble bien dorénavant remettre sans cesse à l'ordre du jour la question jamais réglée, et pour cause, de la jeunesse délinquante.

La récente polémique opposant le Ministre de l'Intérieur à ses collègues de la Justice et de la Solidarité Nationale, en est la plus récente manifestation. Gageons qu'elle ne sera pas la dernière.

Cette polémique recelle cependant des aspects nouveaux et intéressants. Les meilleurs délinquants, ou potentiellement délinquants, doivent-ils échapper au droit commun.

Posé comme cela le débat n'a guère de sens. Cela dit, le droit des mineurs était jusqu'alors assez strict, seule une juridiction spécialisée Juge des Enfants au Tribunal pour Enfants était à même de prendre seule les décisions relatives à la protection des mineurs, conformes aux intérêts de la Société.

La proposition du Ministre Defferre apparaît, contrairement aux principes, comme la volonté de faire échapper au circuit habituel de la Justice, comme de la DAS, les mineurs délinquants ou proches de l'être.

C'est évidemment inquiétant. D'abord parce que les critères de sélection

desdits mineurs ne sont pas précisés, parce que sans décision judiciaire il n'y a pas de réelle possibilité de recours, parce qu'enfin le projet Defferre Trigano renoue avec une tradition pénale jusqu'alors oubliée, celle du centre de travail forcé.

L'innovation est telle que, pressentant un refus ou des sabotages, les inspirateurs de ce projet précisèrent pouvoir trouver des indicateurs, ne relevant pas forcément de l'autorité de la DAS ou de l'éducation surveillée.

A ce projet, qui n'a néanmoins pas vu le jour du fait essentiellement de l'opposition de Robert Badinter, s'ajoute le quadrillage des banlieues de certaines métropoles, dans la crainte de nouvelles scènes de rodéos, d'émeutes, ou de pillages.

Voilà le décor posé. Il n'est pas neuf, et comme le spectacle qu'il annonce n'est guère nouveau non plus, il ne séduira pas plus aujourd'hui ceux qu'il n'a pas découragé hier de vivre en marge de la Loi d'une Société qui n'est pas faite pour eux.

La deuxième, voire la troisième génération, ou les jeunes immigrés métropolitains, bref on ne sait pas, ou plus, comment les appeler, sont les cibles de cette polémique.

Rien ne sera cependant réglé sur le fond, tant que ces nouvelles générations n'auront pas conquis un réel droit de cité dans la Société Française.

Cette conquête, soyons clairs, ne dépendra que d'elles. Lutter contre les galères individuelles, névrosantes et suicidaires, rompre avec le cycle Vol, Casse, Prison, il n'y a pas d'autre issue.

Inutile d'attendre, pour le moment, que la portée de ce type de délinquance soit restituée au niveau des instances ou des institutions présidant la politique pénale.

C'est uniquement du jour où des générations psychologiquement éclatées, mais cependant affectivement identiques, deviendront une véritable force sociale, non plus atomisée mais rassemblée, que les choses évolueront.

Cela ne sera possible que lorsque sera liée dans une même révolte la transformation de leurs conditions spécifiques à celles de nos formes de vie en Société.

Jean-Pierre Mignard
Michel Laval
Avocats au Barreau de Paris





Entretien: Ne pas confondre identité et nationalité

Dix huit ans - Pour des milliers de jeunes enfants d'immigrés Algériens qui sont actuellement français, un débat les agite - Français, Algérien ou les deux et comment. De source Algérienne, on confirme que Les négociations sont en cours. Patrick Weill, chef de cabinet au Secrétariat d'état chargés des immigrés fait le point sur la situation...

Patrick Weill : Tout commence avec une loi. La loi française qui prévoit que tout enfant, né en France, de parents nés en France, est automatiquement français. Résultat : les enfants algériens nés après 1963 sont français, puisqu'auparavant, l'Algérie était française. Mais la plupart se sentent algériens.

Certains sont cependant très satisfaits d'avoir la nationalité française. D'autres vivent très mal cette situation et demandent la libération des liens d'allégeance. Nous sommes confrontés à un certain nombre de demandes...

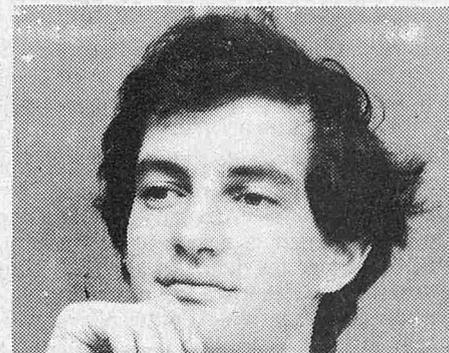
Sans-Frontière : Combien ?

P. W. : Je ne peux pas donner de chiffres précis. Ils sont quelques milliers. Ce chiffre est beaucoup plus important que l'année dernière puisqu'une partie de ces jeunes a atteint la majorité.

C'est une situation extrêmement complexe. Pourquoi demandent-ils leur libération ? D'abord parce qu'ils ne se sentent pas français. Ensuite parce que les français les considèrent comme des étrangers. Leur raisonnement est donc le suivant : puisqu'on nous considère comme des algériens, autant l'être complètement ! Ce n'est pas tant la question de la nationalité qui est en cause que celle du rejet.

S.F. : A 18 ans, le garçon choisit par rapport à une situation historique qu'il ne donne pas. Il se sent sous-pression...

P.W. : Mais il a la double nationalité ! Etre français ne l'empêche absolument pas de rester algérien et d'être considéré comme tel en Algérie.



Patrick Weill. Chef de cabinet de Mr. Autain

S.F. : Mais ce n'est pas légal !

P. W. : La double nationalité n'est jamais « légale », c'est à dire inscrite dans la loi. Que se passe-t-il ? Par exemple, la France décide que tout enfant né de mère française est français. Un autre pays que tout enfant né de père de ce pays a la nationalité de cet état. L'en-

fant né de mère française et de père du pays en question, sera français en France et de la nationalité de l'autre pays quand il s'y trouvera. A partir de là, devant l'émergence de ces cas, les deux pays concernés signeront des accords, notamment sur le service militaire.

S.F. : Ces accords n'existent pas avec l'Algérie ?

P.W. : Pas encore. Mais nous sommes en négociations. Cela dit, ils existent...



de facto. Un jeune franco-algérien a le droit de garder ses deux nationalités. C'est un avantage ! Quand, on a deux passeports, pourquoi chercher à en perdre un à tout prix. Sentimentalement, il peut se sentir algérien et se dire qu'il rentrera chez lui. Mais je ne vois pas en quoi, il est dramatique d'avoir le choix. Beaucoup de gens aimeraient être dans cette situation.

Il faut bien qu'ils sachent qu'une carte d'identité française ne constitue en rien un reniement de leur identité algérienne. Il n'y a pas de rapport direct entre identité et nationalité.

S.F. : « Ils pensent que la double nationalité les contraint à deux services militaires ».

P.W. : Nous sommes actuellement en pourparlers avec l'Algérie sur ce sujet et nous espérons bien que cela aboutira rapidement à un accord.

S.F. : Des points de divergences ?

P.W. : Pas sur le problème du service militaire mais il existe un fond de divergence sur la notion de nationalité. Si on sépare les deux, on arrivera à un accord. La France a de nombreux accords de ce type avec d'autres pays.

S.F. : En fait ces jeunes veulent retrouver la nationalité algérienne qu'ils n'ont jamais perdue ?

P.W. : Exactement et pourquoi, je vous le demande ? C'est peut-être, comme vous le suggérez un fruit de la guerre d'Algérie. Mais 20 ans après, avec le nouveau gouvernement, ne serait-il pas temps d'envisager l'avenir avec moins de tension et plus d'optimisme ? De ne

pas considérer la possession d'une carte d'identité française comme une insulte à sa personne au moment même où nous multiplions les efforts pour améliorer les rapports franco-algériens ?

Et puis, il n'y a pas de lien entre les problèmes d'insertion, de relations entre immigrés et français, et la nationalité. Nous l'avons bien compris : Derrière cette revendication, les jeunes veulent affirmer leur identité et montrer qu'il ne se laisseraient pas faire. Mais cela n'a aucun rapport ! De toute façon, ils ont le droit, toute leur vie à la nationalité algérienne.

Certains leur disent : pour ne pas faire le service militaire en France, il faut vous libérer de la nationalité française. C'est faux ! S'ils font leur service en Algérie, ils ne seront pas obligés de le faire en France. L'accord avec l'Algérie n'est pas encore signé, mais d'ores et déjà, il existe une décision interne des autorités françaises afin que dans ce cas, ils ne soient pas convoqués.

S'il s'agit d'un choix réfléchi, nous les libérerons de cette allégeance. Nous étudions ce problème. Mais c'est un avantage qu'ils perdront.

S.F. : Mais cette décision, s'ils la prennent jeunes et regrettent ?

P.W. : Justement cette libération de la nationalité Française, nous envisageons de l'autoriser qu'à partir d'un certain âge, 22 à 23 ans.

De plus toutes personnes ayant effectué son service militaire en Algérie pourra, si elle le désire perdre la nationalité française.

S.F. : En outre, il existe des cas particuliers comme par exemple une famille où seul le dernier enfant est né après 63, donc français.

P.W. : Dans ces cas précis et exceptionnels nous les libérons de la nationalité française, s'il le demandent...

Interview réalisée par Fabienne Messica et Madjid Ammar

Guide pratique: d'expulsion Que faire en cas d'expulsion?

Que faut-il faire juridiquement contre les expulsions ? (contre les refus de cartes et les mises en demeure de quitter le territoire français).

Dans le Loiret, le comité solidarité immigrés, a d'abord introduit cas par cas des recours gracieux auprès du Préfet - sans succès - Aujourd'hui il aide les immigrés menacés à introduire les recours suivants :

1) Recours hiérarchique auprès du Ministre du travail contre les refus des cartes de travail notifiées par la Direction Départementale du Travail.

2) Recours auprès du tribunal administratif attaquant la décision prise par le Préfet de refuser la carte de séjour et de mettre en demeure de quitter le territoire, décision qui annule l'autorisation provisoire de séjour. Les motifs d'attaquer cette décision sont de deux ordres :

- La circulaire du 11 août demandait de veiller particulièrement à la motivation des refus or cette motivation est insuffisante, évoquant seulement l'avis négatif de la commission où s'appuyant systématiquement sur trois arguments stéréotypés et connectés dont un secrétariat biffe ceux qui ne conviennent pas.

- Le décalage entre ce que la circulaire du 11 août et les instructions complémentaires permettaient d'at-

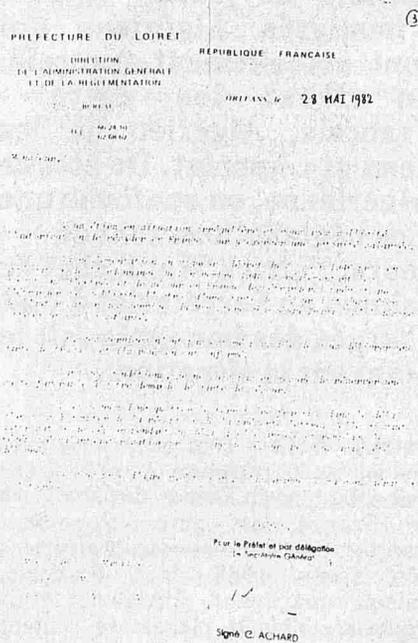
tendre et l'application excessivement dure qui en a été faite.

3) Requête de sursis à exécution auprès du tribunal administratif, étant donné les graves conséquences qu'entraîneraient l'application immédiate du refoulement.

D.M.

Un collectif de sept Avocats du Loiret soutiennent tous ceux qui entreprennent ces démarches.

Plus de 80 dossiers sont actuellement instruits.



Le nouveau F.A.S est arrivé !

Sans-Frontière a demandé à M. J. Perraudau, ancien conseiller technique de M. Autain, et actuel directeur du F.A.S. de préciser les nouvelles orientations de cet important service public.

Sans-Frontière : *Deux orientations sou-tendent la réforme du F.A.S. (Fond d'Action Sociale), démocratisation et déconcentration. Comment chacune de ces orientations va-t-elle être concrètement menée ?*

Jean Perraudau : Le F.A.S qui est l'outil le plus important à la disposition du secrétariat d'Etat chargé des immigrés (puisque son budget dépasse les 800.000.000 Francs) se devait d'être

dire, c'est qu'il est fondamental que les immigrés participent aux décisions qui les concernent. Ceci ne se fera pas uniquement par la démocratisation, mais aussi par les « Contrats d'agglomération » passés par le Secrétariat d'Etat. Car à chaque fois qu'il y a un contrat d'agglomération, il y a une mise sur pied de structures de réflexions et d'actions qui réunissent quatre partenaires : les immigrés, les offices municipaux, les administrations de l'Etat, et les associations qui interviennent en direction des immigrés. On entend ainsi développer les offices municipaux des migrants, à l'image de celui qui fonctionne à Créteil. Il n'est pas question pour nous d'obtenir un mode unique de participation des immigrés. Toute tentative qui va dans le bon sens doit être encouragée.



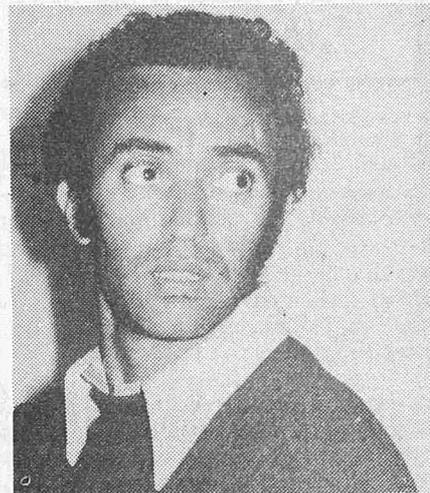
réformé afin d'être plus efficace. C'est dans cette optique que le conseil des Ministres du 28 juin a adopté la réforme préparée par le Secrétariat d'Etat.

S.F. : *Comment comptez-vous opérer pour le mode de désignation des immigrés au Conseil d'Administration du F.A.S ?*

J.P. : La réforme du F.A.S. supposait une décision au conseil des ministres ce qui a eu lieu. Je ne peux pas vous donner le détail du mode de désignations, mais ce que je peux vous

Mais il est évident que tout changement doit passer par une phase volontariste, où on décrète un certain nombre de choses pouvant faciliter la structuration de la part des immigrés d'un mode d'expression ou de participation auquel nous nous adapterons.

Pour nous, il est exclu de vouloir donner un label de représentativité à telle ou telle association. Car il faut avoir présent à l'esprit la complexité du monde de l'immigration, le nombre de nationalités, mais aussi de tendances



politiques. Ceci est important parcequ'on est limité par le nombre de chaises, par le fait aussi que l'on veut que soient représentés les employeurs, que l'on a fait un partage entre les immigrés présents en tant que syndicalistes, et des personnalités immigrés qui seront désignées par le Ministre, pour une période limitée, de façon à permettre un renouvellement.

S.F. : *Avez-vous été saisi de propositions à propos de ce mode de désignations, par des associations ou des syndicats ?*

J.P. : Nous avons mis au point pour ce projet de réforme, une méthode de concertation essentiellement basée sur les actuels représentants des partenaires sociaux au conseil d'administration du F.A.S. : Les employeurs et les confédérations syndicales. Ces derniers nous ont fait des propositions dont nous avons tenu compte dans l'élaboration du Décret. Cela ne veut pas dire que nous avons intégralement appliqué ces remarques qui n'étaient pas toutes cohérentes entre-elles.

S.F. : *Quelles sont les nouvelles orientations au niveau budgétaire ?*

J.P. : Comme vous le savez les recettes du F.A.S. proviennent d'une part de l'Etat, d'autre part des Allocations familiales. Reste que l'engagement de l'Etat ne doit pas être regardé uniquement par rapport au F.A.S, mais globalement par rapport à l'action menée en direction de la population immigrée. En 1982, il y a eu un engagement très important de l'Etat, non pas directement au F.A.S mais pour la création d'une ligne « Contrat d'agglomération » (40 millions de nouveaux Francs avaient été débloqués pour ces « contrats d'agglomération »)

Alors que la contribution au F.A.S. n'était que de 9,3 millions. Mais ce qu'il faut souligner c'est qu'il y a un lien profond entre le F.A.S et « le contrat d'agglomération ». C'est probablement un schéma analogue que l'on verra en 1983, tout en sachant que l'année sera difficile compte tenu de la situation économique actuelle.

Propos recueillis par
Fatima Belhadi

A quoi servent les sociologues

Un sociologue répond aux accusations de certains milieux sur l'aspect « voyeur » de son métier...

Depuis quelques temps j'observe une méfiance et une hostilité grandissante de la part des jeunes immigrés envers les enquêteurs, sociologues, et autres « sociaux de mes deux » (lu dans Libération du 11 octobre 81). Si cette distance prise envers leur rôle « d'objet de recherches » est le signe tout à fait positif de l'avènement de leur prise de parole, ou du moins de leur désir de la prendre en tant qu'acteurs sociaux fatigués d'entendre les autres parler à leur place, il serait dommage que leur irritation les prive de cet outil de connaissance d'eux-mêmes supplémentaire que peut apporter le travail des « spécialistes ».

Il est vrai que le travail du sociologue implique la chosification de son objet ; et lorsque cet objet est un groupe humain appartenant à une classe sociale dominée (les immigrés, les femmes, les chômeurs ou le 3ème âge...) on est tenté de faire l'amalgame entre la position de dominé et celle d'objet d'étude. De là à penser que les chercheurs « utilisent » les immigrés, les manipulent, ou renforcent leur position de dominés il n'y a qu'un pas. Tout cela peut être discuté, mais ce qui est pour moi une certitude (sans ça je ne ferais pas ce métier) est que les enquêtes peuvent et doivent être

utilisées par les intéressés eux-mêmes, fussent-ils des groupes dominés.

Les enquêtes effectuées auprès d'autres classes sociales, des chefs d'entreprise par exemple, montrent que ceux-ci ne s'offusquent nullement d'être considérés comme des « objets » d'étude (il arrive souvent qu'ils demandent et financent eux-mêmes les enquêtes) mais qu'ils se demandent au contraire comment ils allaient pouvoir tirer profit des résultats. Quant aux immigrés, n'éprouvant pas, pour ma part la culpabilisation post-coloniale de certains chercheurs français qui parlent des immigrés avec les précautions que l'on doit aux enfants ou aux malades j'estime qu'ils sont capables de recevoir notre travail et de l'utiliser. A condition bien sûr qu'ils le reçoivent réellement et qu'il ne reste pas cantonné aux revues spécialisées destinées à un petit public d'initiés, seul capable d'ailleurs de comprendre le langage codé qu'on y exige.

La véritable question est en fait, non pas « ont-ils le droit de nous considérer comme des « objets » d'étude ?, « puisque ces objets peuvent se récupérer à tout moment comme sujets en utilisant les résultats, mais plutôt « à quoi cela peut-il bien nous servir », ou « les

spécialistes du social sont-ils d'une quelconque utilité ? ».

J'en vois, moi, plus d'une. La première répond à la question que pose invariablement les jeunes que j'interviewe : « à quoi ça sert, qu'allez-vous en faire, de ma parole ? ».

Il s'agit en premier lieu de situer le discours individuel dans l'histoire collective du groupe social.

Tout au long d'une recherche, les questionnaires recueillis et les entretiens enregistrés font entendre un discours morcellé, tellement diversifié qu'on entend plus rien qu'un bruit de fond duquel surnagent quelques histoires de vies qui nous ont frappé, parce qu'elles étaient plus dramatiques ou plus sympathiques que les autres. Notre rôle est de prendre nos distances envers cet effet de dramatisation involontaire qui porte les journalistes par exemple, à généraliser à travers un cas particulièrement frappant. A lire les articles parus dans Libération par exemple, sur les jeunes immigrés lyonnais (articles excellents par ailleurs ce qui les rend d'autant plus dangereux) on aurait pu croire que la plupart des jeunes maghrébins sont des loubards et des proxénètes, et la plupart des filles maghrébines (une sur deux disent-ils) à Lyon sont des putes. Ce qui intéresse les sociologues ce n'est pas le sensationnel mais le représentatif, ce n'est pas la démonstration mais l'explication.

Pour nous prémunir contre l'attrait de l'exceptionnel et de la généralisation et pour rendre compte de la diversité nous comptons avec certaines techniques, plus ou moins scientifiques, mais surtout avec plus de temps dont ne disposent les journalistes et ceux dont ce n'est pas la profession. Cela devrait nous permettre de remplir notre rôle qui est, comme je l'ai dit, de renvoyer leur discours aux acteurs, une fois décodé et situé dans les rapports sociaux collectifs. Ils devraient pouvoir ainsi, mieux se situer eux-mêmes, et leur expérience individuelle, dans un processus social que l'on n'a plus l'impression de vivre



seul. Certains avatars de l'expérience quotidienne - le racisme, le chômage, les conflits familiaux avec les parents etc... - prennent un autre sens lorsqu'on sait, non seulement qu'ils sont partagés par d'autres, mais qu'ils s'inscrivent dans une certaine logique sociale. La connaissance de cette logique permet également une meilleure définition des véritables enjeux de sa propre action.

Pour résumer, il s'agit pour nous de favoriser la réappropriation de leur parole par ceux qui nous l'ont confiée.

Une autre « utilité » que je vois aux sociologues est celle de servir de médiateurs, de porte-parole provisoires à ceux dont la position de dominés ne leur permet pas d'être entendus. Notre formation universitaire et notre capacité d'écriture socialement reconnues font de notre discours, que nous le voulions ou non, une parole autorisée à laquelle on ouvre journaux et tribunes plus facilement qu'aux immigrés eux-mêmes. Pour que leur parole soit transmise et entendue il faut qu'elle ait été « traduite » par une personne autorisée - chercheur, mais aussi journaliste ou tout autre spécialiste - Parfois, elle peut être simplement prise en charge par lui : c'est ainsi que des interviews peuvent être textuellement reproduites dans le cadre d'un texte fait et signé par un

autre alors qu'elles n'auraient jamais été publiées si l'immigré lui-même les avait envoyées à l'éditeur... De même vomit-on parfois des immigrés, à la télévision, mais que l'on fait vite taire, après les avoir montrés, pour faire



parler à leur place ceux qui manient mieux le langage.

Les enfants d'immigrés, scolarisés en France, maîtrisent de plus en plus les formes d'expression que la France est capable d'entendre, parce qu'elles sont culturellement admises.

Compagnies de théâtre, chanteurs, journaux, écrivains... voient leur public s'élargir au-delà des limites de leur communauté. Mais ces jeunes, que leurs dons ou leur formation scolaire font accéder à la parole écoutée sont encore une minorité. Pendant un temps encore, elle restera médiatisée et c'est à nous qui avons la possibilité (un peu) de nous exprimer, de la rendre plus audible.

Enfin, bien que l'on ne puisse pas parler en termes « d'utilité », ce qui se passe entre le sociologue et son « objet » dans leur relation personnelle n'est pas indifférent et mérite aussi que l'on en parle. Au cours de l'entretien, des liens se créent qui ressemblent à l'amitié ; des choses sont dites que certains, peut-être regretteront le lendemain avec l'impression « d'avoir été eu ». L'interview elle-même constitue une occasion et un incitant à l'auto-questionnement par lequel l'interviewé récupère, individuellement, son discours.

Isabelle Taboada Léonetti
C.N.R.S.

Bagnoles

Fin du conflit Talbot: vive les vacances?

Le médiateur a encore frappé ! Après Citroën et sur un scénario identique, Jean Jacques Dupeyrou est une nouvelle fois tombé du ciel pour sauver une situation pourrissante.

Coucou le revoilà. Jean-Jacques Dupeyrou, le chevalier Baillard de l'automobile, est de retour. Avec un nouveau rapport. Et, bien sûr, le même miracle s'accomplit, dès la parution des paroles magiques, tout le monde se met d'accord et le travail reprend.

Pourtant, cette fois, on ne marche pas vraiment. Peut-être parce que le rapport Talbot ressemble un peu trop à son frère, audace en moins. Plus de référence directe à l'immigration ni « au droits que la Société est prête à accorder aux immigrés ». C'est le statut des OS qui est mis en cause : le médiateur « suggère l'institution d'une commission d'étude pour le développement de la formation des OS » composée de « spécialistes reconnus » et qui travaillerait en étroite collaboration avec Talbot mais élargirait ses analyses à « toute autre expérience française ou étrangère utilisable ». Suit une référence assez étrange au système japonais, le tout assaisonné de considérations ethniques sur « le modèle qu'une société dit présenter aux générations montantes ». Le reste est une reprise du précédent rapport sur Citroën

agrémenté « du strict respect des dispositions nouvelles sur les blocages des prix et des revenus » : création de deux commissions qui étudieront, l'une les droits, liberté et dignité des travailleurs, l'autre les conditions de travail. Quant aux augmentations, seules sont prises en compte celles décidées avant le 11 juin dernier, date du blocage. Pour palier à cela, une prime de 400 F est promise en novembre « à l'ensemble du personnel » ; un acompte semestriel (un demi mois de salaire) est versé avec la paye de juin.

La CSL est donc vaincue, selon une technique éprouvée à Citroën, mais qui finit par devenir une recette : laisser la maîtrise se cabrer et bloquer totalement la situation, entraînant la direction avec elle, de façon à ce que le rapport une fois paru, cette même direction n'ait plus d'autres choix que de s'y soumettre. Miser sur la paralysie d'une CSL archaïque, qui n'a d'autre carte à jouer que le maximalisme fascinant. Sur ce point effectivement, la victoire est éclatante, et pour la CSL, la déroutante.

Reste que deux éléments ne sont pas pris en compte, et non des moindres : les immigrés, d'une part. Aucune « commission d'études pour la reconnaissance

des droits des immigrés » n'a été mise sur pied à l'issue des conflits Citroën ou Talbot, et c'est dommage, car c'est bien de ça, en dernier ressort, qu'il s'agit. Le médiateur l'avait bien senti, d'ailleurs, lors du précédent conflit, mais l'intuition n'a débouché sur aucune proposition concrète. On peut alors craindre, tant que cet élément pourtant fondamental ne sera pas pris en compte, une reprise des conflits pour la rentrée, conflits que l'opinion française n'appréhendera pas mieux.

Cet aveuglement n'est pas innocent. L'opinion n'est, paraît-il, « pas prête ». Mais à quoi est-elle prête, l'opinion ? C'est toute la question ; quelle va être la réaction de la CSL ?

De sa base ? De tous ces français qui, peu ou prou, adhèrent à l'idéologie de ce syndicat affilié, ainsi que l'a montré une commission d'étude, au SAC ? Le PDG de Citroën le disait il y a quinze jours, une semaine avant la ratonade spontanée de Marseille, « je crains une montée du racisme, devant les violences des grévistes ».

(sic).

Alors, bonnes vacances ?...

M.W.

«Le Mondial des cultures» ?

Serait-on à l'aube d'une nouvelle ère ? La musique noire et toute la culture qu'elle entraîne a-t-elle enfin droit de cité ? Va-t-elle enfin entrer dans nos moeurs ? Par extension, les cultures minoritaires du pays sont-elles, purement et simplement, sur le point de sortir de leur ghetto dans lequel on les a si souvent cantonné ? Et à partir de là, va-t-on assister à la naissance d'une nouvelle culture dite de « métissage » ? En clair, quelque chose est-il en train de changer réellement dans ce secteur ? Il est encore trop tôt pour répondre à ces différentes interrogations tant le phénomène est encore limité à « l'underground », noyé dans le flou. Il est vrai que depuis le début de cette année, on peut déceler quelques signes plus ou moins révélateurs ; mais ne nous leurrions pas, pour l'heure, ces quelques signes paraissent encore trop timides ou trop éphémère pour qu'ils aient une quelconque portée sur une éventuelle concrétisation. Nous sommes loin, il faut bien le dire, du but que ces cultures devraient atteindre.

De plus, nul ne peut ignorer les « agressions » dont son injustement victimes les cultures de l'immigration en France. « Agressées » par l'indifférence des professionnels du show-biz (producteurs directeurs artistiques) et par l'inconscience de certains entrepreneurs de spectacles, ceux-là même qui croient aller au sec ours de ces victimes en se livrant à de stupides batailles, à des luttes de pouvoir sans aucun intérêt. Ces cultures, de ces bagarres rangées, n'ont rien à y gagner. Bien au contraire ! Il est même fort à craindre qu'elles ne s'en tirent pas avec les honneurs.

Commençons plutôt par regrouper toutes les énergies actuellement éparpillées pour mener ces cultures minoritaires, plus particulièrement celles d'Afrique et des Antilles, jusqu'à ce qu'elles soient - une bonne fois pour toute - reconnues tant par ceux qui manipulent le show-biz que par ceux qui le consomment. Pour cela, la véritable bataille qui doit inéluctablement s'engager, c'est face à la complète inertie des grands

moyens d'informations que sont les radios, périphériques ou d'Etat, la télé, la presse écrite dite « populaire » (France-Soir, le Figaro, le Parisien...). Là, il y a sûrement quelque chose à faire. Ces moyens là - vraiment très moyens imaginez vous, n'ont même pas eu l'audace de prendre le train en marche. Un comble ! Pour eux, minoritaire = mineur. De tous les médias, seuls, Libération, le Matin, le Monde et il faut bien le reconnaître, de façon modeste le Quotidien de Paris ont été à la pointe de ce mouvement incomparable. Phénomène de mode pour les uns ? Phénomène de récupération pour les autres ? Parti pris d'exotisme pour d'autres ? Toujours est-il que le phénomène est là et résiste tant bien que mal ! Que dire de la campagne du mensuel Actuel ? Profonde prise de conscience ou simple raison économique ? On ne saurait évidemment oublier l'énorme travail de fourmi et l'impact considérable qu'ont eu à cet égard les radios libres. Rendons-leur hommage ! A ces in-

contestables « percées » comment réagissent T.F.1, A2, F.R.3, Europe N° 1, R.T.L ? Par une indifférence totale à ces mouvements socio-culturels. Ils font une sourde oreille implacable. Culture noire, culture arabe, culture latino-américaine ? Vous répète-t-on à satiété, mais pourquoi voulez-vous qu'on en parle « exprès » ? Ces cultures ont-elles les Marvin Gaye, des James Brown, des Stevie Wonder, des Bob Marley à nous « vendre » pour que nous attirions notre clientèle ? Voilà comment les responsables de l'audio-visuel conjuguent la culture au mode « fric » !

Mais il semble ignorer - ou feigne d'ignorer - que les Stevie Wonder, les Marvin Gaye et les autres, aux U.S.A. comme chez nos voisins ont été largement aidés par le « Lobby » média, que là-bas on ne les a pas attendus, on est carrément allé les chercher. Ici, dans notre lucarne hexagonale, on ne peut accueillir à la fois Guy Conquette ou Bebey ou Idir ou le Quarteto Cedron et faire des impressionnantes courbettes à Sylvie Vartan, Rika Zaraï ou François Valéry. Question de valeur oblige. On ne peut à la fois servir la culture, si populaire soit-elle et servir la soupe de navets. Question de goût.

Résultat de l'opération : le français doit, par la force des choses s'asseoir tous les soirs devant son « inculture », faisant fi de tout ce qui se passe autour. Là, c'est bien le cas de le dire, « Ecran ». Le reggae, la musique africaine, la musique des îles, la salsa, tous ces machins-là, lui, pas connaître.

Mais à côté de cela, il existe heureusement un certain nombre d'entre eux qui peuvent volontier se passer de leur télé et de leur radio. Parmi eux, quelques uns peuvent se vanter sans peine d'avoir connu des chaudes nuits « d'Actuel » au Rex, celles du Palace ou celles « d'Opéra-Night », d'avoir fait du jogging entre l'Africa Fête de l'Hippodrome de Pantin et le Tropica Rythm de La Courneuve. De tout cela, nos médias, ceux qui possèdent le monopole ne veulent entendre parler. Ce n'est que leur « cup of tea ».

Les rencontres méditerranéenne en Grèce au mois de Juin, la conférence mondiale de la Culture à Mexico au mois de juillet, initiatives, certes louables, mais par leur caractère ponctuel et épisodique, ne permettent pas de penser que le processus du dialogue Nord-Sud soit véritablement enclenché.

Il serait grand temps qu'à tous les niveaux des responsabilités du pouvoir, de l'éducation, des mass-médias de mettre en oeuvre tous les moyens pour la « fusion » des cultures qui bouillonnent en France et qui ne demandent qu'à émerger...

Dans cette perspective, la France pourra enfin s'honorer d'avoir marqué son but avec efficacité...

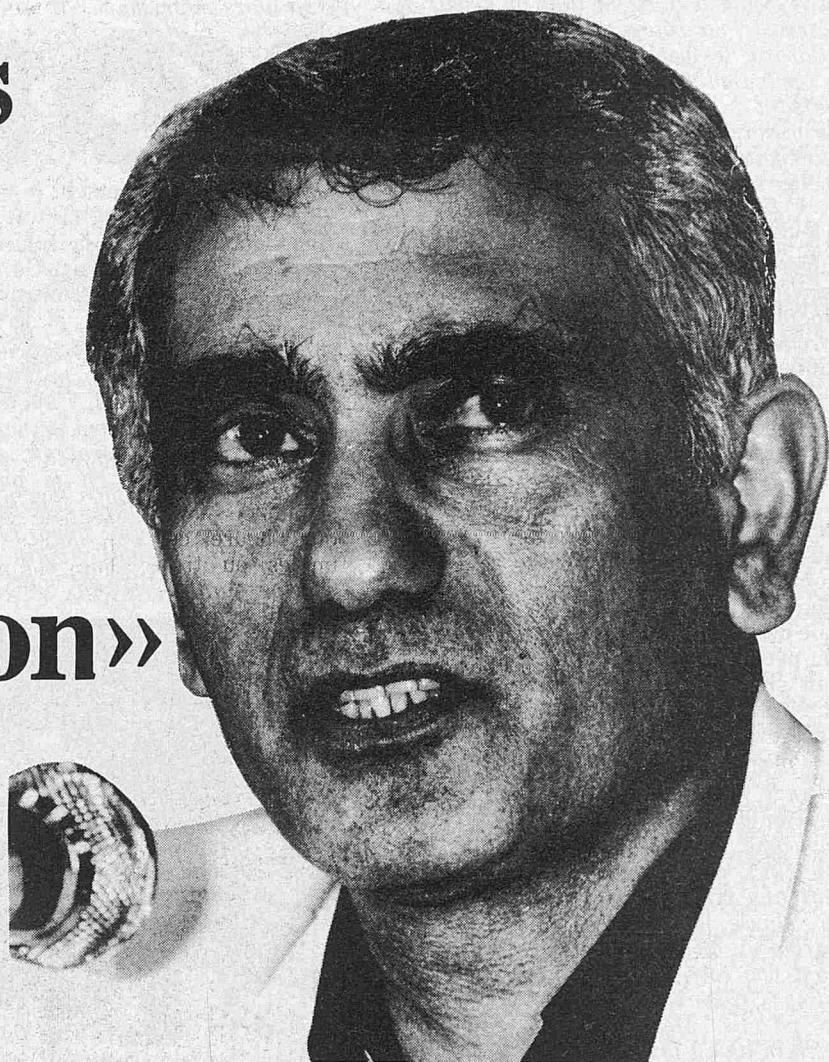
Bernard Koch.



Yilmaz Güney

«Mes films sont la marque d'une contestation»

Le trente cinquième festival de Cannes a été particulièrement marqué par les cinéastes du tiers-monde. «YOL» de Yilmaz Güney a obtenu la palme d'or (ex-aequo avec «Missing» de Costa-Gavras). Yilmaz Güney prend la parole



Yilmaz Güney, naquit en 1937 dans un petit village Kurde, fils de paysan sans terre, il décide à 16 ans d'aller s'installer en ville. C'est le hasard qui le fait travailler comme employé dans une société de cinéma. Il va pendant quatre ans projeter des films dans le Sud-Est de la Turquie. Films qu'il connaît très vite par coeur et qui l'initient profondément au langage cinématographique et à la façon dont il est reçu par le public populaire. Yilmaz Güney n'entre véritablement dans la carrière cinématographique qu'en tant qu'acteur et là aussi presque par hasard.

parallèlement au développement de son activité d'écrivain, il devient une star du cinéma turc. Parallèlement, ses démenées avec les autorités prennent de l'ampleur... En 1961, il est condamné à deux ans de prison pour avoir publié un poème qualifié de « propagande communiste ». Il écrit son premier roman durant cet emprisonnement. Sa notoriété d'acteur s'accroît : en 1965,

Yilmaz Güney tourne dans 27 films (10 % de la production totale turque durant cette année là). En 1971, il est à nouveau condamné pour avoir hébergé des étudiants recherchés par la police. Son film « l'espoir » (*Umut*) est projeté au Festival de Cannes en 1972 : Une campagne internationale se développe pour obtenir sa libération. Il vient de terminer le tournage de « *Arkadas* » (1974) quand, à la suite d'une machination policière, il se voit à nouveau condamné à une peine de 18 ans de réclusion. D'autres procès pour propagande subversive sont intentés contre lui. Quand il s'évade en octobre 1981, il totalise des peines s'élevant à 100 ans d'emprisonnement...

En préambule, Yilmaz Güney tient à préciser le sens général de son oeuvre, ce qu'elle signifie pour lui, en tant qu'homme et en tant que cinéaste turc :

« Pour comprendre l'essence de l'oeuvre d'un artiste, il faut connaître l'ensemble des conditions matérielles qui

modulent sa vie. Faire des films, c'est l'unique condition de mon existence. Mes films sont la marque, le signe d'une contestation. Les murs des interdits ne peuvent être franchis autrement qu'en les piétinant. Je suis sûr que de nombreux opprimés font et feront ce pas. C'est pour cela aussi que je fais des films. Toute ma vie, j'ai subi de très nombreux interrogatoires. Je suis très impressionné pourtant par toutes ces questions que l'on me pose à Cannes... ».

*« Je pars d'un thème central avec lequel j'arrive à une certaine abstraction et je construis mon histoire autour de cette base de narration qu'est la recherche documentaire que je peux faire à côté. Mais la base documentaire essentielle de mes films, c'est la vie, ma vie et celle de ceux que je connais. Par exemple, s'il faut prendre « l'Espoir » (*Umut*), c'est l'histoire de ma famille, de mon père et de mon frère, « Le Troupeau » (*Suru*), c'est celle de mon grand oncle maternel. « Yol » c'est l'histoire de mes*

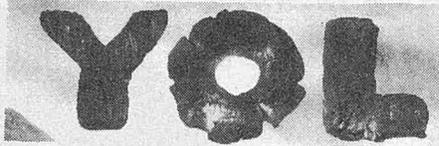
copains de prison, des gens que j'ai touchés de près, avec qui j'ai vécu. Le point de départ est effectivement la vie mais il y a quand-même une part de recherche systématique, une démarche scientifique pour la compléter. Il faut dire également qu'en tant qu'acteur et cinéaste, j'ai côtoyé pas mal de milieux ; d'abord, les gens de la province et qui s'occupaient de cinéma, puis des gens faisant justement partie de ces classes dominantes, du milieu cinématographique mais aussi de la police et de l'administration ».

Après son second emprisonnement en 1972, Yilmaz Güney décide de tourner une série de six films dont chacun devait expliquer ou parler d'une partie de la société, des paysans, des sous-prolétaires, des bourgeois... » Yilmaz Güney ne put en tourner qu'un ; le film « L'Anxiété » ayant dû être interrompu au bout d'une journée de prises de vues. « Arkadas » fut le dernier film dirigé et interprété par Yilmaz Güney lui-même.

« Certains producteurs prirent peur et se concertèrent entre eux. Je n'étais bon qu'à cirer les chaussures ou alors j'étais communiste, ou ceci, ou cela. Le fait est que ces gens n'avaient apporté jusque là que des histoires qui n'étaient pas celles du peuple, de la masse. Et ils n'ont en fait pas compris que, si celle-ci aimait mes films, c'était parce qu'elle se retrouvait en eux ».

« Il faut savoir également que la plus grande majorité des gens qui vont au cinéma en Turquie viennent de la classe moyenne, ce sont des commerçants, des ouvriers, des jeunes entre douze et dix-huit ans, vingt ans peut-être. Les gens de la classe dominante ne vont que rarement au cinéma. D'abord, ils ne vont pas voir les films turcs, mais les films étrangers, puis certains films turcs parfois. Mes films ont suivi un chemin tout à fait défini : d'abord dans les petits villages, puis les villes de province, les quartiers périphériques de ces villes ensuite, et petit à petit, ils sont entrés dans les salles des centres-villes ensuite, et petit à petit, ils sont entrés dans les salles des centres-villes des villes de province, puis dans les grandes villes, mais en périphérie, et enfin dans les cen-

tres-villes de celles-ci. Je m'étais dit qu'un jour, les grands producteurs viendraient s'excuser devant moi, et ce jour-là seulement, je travaillerais pour eux, je ferais quelque chose pour eux. Ils ont effectivement demandé pardon, mais j'étais alors en prison ».



Yol signifie littéralement la voie mais son sens peut être élargi. D'une manière symbolique l'issue ou la solution à la réalité qu'il évoque. Yilmaz Güney lie le choix du titre au thème central présent dans son film :

« Pour ce qui est de la concision des titres de mes films, cela provient de ce processus d'abstraction à auquel j'aboutis à partir du thème principal. Ce mot unique a en général un sens très riche et très large. Si je prends le Troupeau (Suru), cela signifie aussi toutes les règles qui nous régissent, toutes les contraintes, toutes les oppressions. Plus le titre est court, plus le



sens est large ».

Yilmaz Güney a été porté par la solidarité internationale lorsque en 1972 à la suite de la projection de *Umut* (l'Espoir) au festival de Cannes, les articles, les pétitions, les télégrammes en sa faveur se sont exprimés spontanément. Une pression morale sur les autorités turques s'est mise en branle à ce moment là. L'entrée de ses films sur la scène internationale a rendu Yilmaz Güney « beaucoup plus critique, beaucoup plus exigeant sur le plan cinématographique » avec lui-même. Nonobstant cela il a ressenti « *Le Troupeau* » et « *l'Ennemi* » comme des échecs (surtout vis à vis du peuple turc du fait de la quasi impossibilité de les projeter normalement). Quand Yilmaz Güney a conçu *Yol* il a dû tenir compte du fait que son film ne pourrait pas être

vu dans son pays ce qui globalement le situait dans un contexte différent :

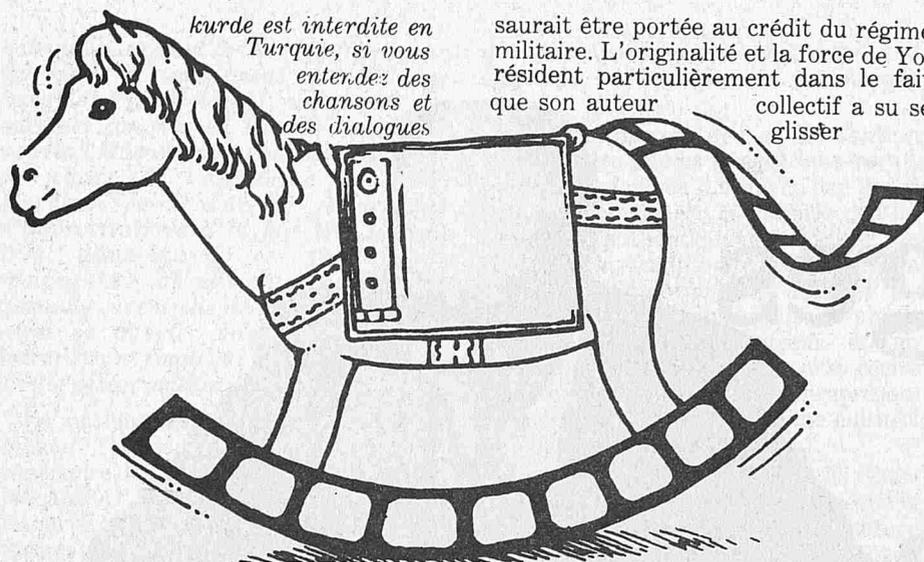
« *Yol* est le fruit d'une mûre réflexion d'une expérience que j'ai passée en prison, expérience vécue avec des gens que j'ai connus de très près. *Yol* part du vécu de ces gens là. A certains j'ai demandé décrire ou de noter tout ce qui leur arrivait durant leur permission, ce qui se passait dans leur famille, les différentes réactions de chacun. Certains m'ont ramené deux pages, d'autres dix. Parfois il fallait lire entre les lignes. Il y avait une grande pudeur en ce qui concerne leurs relations avec les femmes, beaucoup de non-dit. Avec d'autres prisonniers j'ai discuté et pris des notes. Finalement j'ai sélectionné onze histoires. Et dans l'histoire de ces onze personnes qui parlaient en permission j'ai intercalé, j'ai intégré d'autres histoires que les autres détenus avaient écrites également. J'ai fait une synthèse entre 90 % d'histoires vécues réellement et l'apport du poète, le mien. Le scénario devait aboutir, dans sa version initiale, à un film de six heures. C'était une espèce de « saga » des prisonniers. Ce devait être un peu comme un fleuve qui coulait intarissable et faisait le tour de la situation actuelle en Turquie, par

touches relativement discrètes. Les difficultés matérielles et les obstacles auxquels nous nous sommes heurtés ont réduit le film à l'histoire de cinq personnages ».

« La deuxième étape de la réalisation de *Yol* c'est le passage du scénario à l'image et ceci n'a pu être fait qu'après de longues négociations avec les producteurs et les différents collaborateurs du film ».

« Quand j'ai écrit le scénario de *Yol* je savais qu'il n'avait aucune chance d'être projeté en Turquie. De ce fait je n'ai pas envoyé le scénario complet à la commission de censure. Ceci pour répondre à ceux qui se demandent comment ce film a pu passer au travers de la censure. C'est un bref scénario de 24 pages et non le film qu'ils ont toléré. L'ensemble des matériaux qui étaient à ma disposition ont été remodelés au cours de la post-production, tout comme le scénario. Par exemple, la pratique du





en kurde dans les films n'allez pas croire qu'une dérogation spéciale ait été accordée. Celà a été rajouté à postériori. Permettez-moi de rappeler que pour avoir écrit dans une lettre adressée au président du Festival de Valladolid (Espagne) « Vive l'amitié des peuples espagnols, turcs et kurdes, j'ai été condamné à cinq ans de prison ».

« J'écris les scénarios plan après plan, en détaillant tout, y compris les notes de bas de page où je mets les attitudes particulières à avoir, le jeu des acteurs, etc... J'ai même interprété certaines scènes devant les acteurs pour leur montrer comment je les aurais jouées, j'ai eu des entretiens privés avec le réalisateur, pour bien lui expliquer ma conception profonde du film. Mais, c'est eux finalement qui ont fait le film, ce n'est pas moi ».

« J'ai choisi Serif Gören parce que c'était mon assistant et, d'autre part, on avait un langage commun. J'ai donné des indications en ce qui concerne les lieux du tournage, dans les grandes lignes, en disant : « Il faut faire cette séquence dans le garage d'autocars d'Adana, ou ceci là, mais bien sûr, c'est Gören qui a choisi. Les grandes lignes n'étaient que bien tracées. Avant de commencer le tournage, Gören est venu discuter avec moi pendant trois jours. Ensuite, toutes les relations se faisaient par courrier. »

« Il faudrait que les choses soient bien claires en ce qui concerne mon rôle réel dans la réalisation des trois derniers films faits pendant mon séjour en prison. J'ai joué essentiellement un rôle de concepteur, de préparateur, de guide pendant le tournage. Tout le succès cinématographique en revient à ceux qui l'ont effectivement réalisé sur le terrain ».

Yol est un grand film. Son langage cinématographique parfaitement maîtrisé ne peut que soutenir, voire même ne faire qu'un, avec, la démarche profondément humaniste et révolutionnaire de Yilmaz Güney. En tout état de cause la réalisation d'une telle oeuvre ne

saurait être portée au crédit du régime militaire. L'originalité et la force de Yol résident particulièrement dans le fait que son auteur collectif a su se glisser

les mailles de la répression en jouant de ses contradictions.

« En ce qui concerne les contrôles durant le tournage, notre équipe a travaillé avec un maximum de discrétion et nous n'avons pas été sérieusement inquiété. J'expliquerai mon propos par un exemple « dans une salle polluée on ne se rend pas compte de la pollution supplémentaire ». C'est la même chose pour les scènes de contrôle militaire qui se passe dans le film. Les gens ne s'en sont véritablement pas rendu compte. Cela faisait un contrôle de plus et puis c'est tout. Pendant le tournage, rien n'a été fait qui aurait permis une mise en cause légale du film. Tout était dans les normes. S'il y a des choses qui peuvent être reprochées au film par les autorités militaires, elles sont le fait de ma responsabilité et de ce que j'ai pu rajouter au niveau de la post-production. Malgré celà les amis qui sont restés en Turquie et ont participé au film seront probablement inquiétés par les autorités. »



Yol parle peu de la situation actuelle de la Turquie, il insiste par contre davantage sur le poids terrible de l'héritage coercitif de la tradition, du retard des moeurs, du fatalisme apparent des individus. Yilmaz Güney précise le propos politique de Yol et l'appréciation qu'il porte sur sa situation actuelle en tant que créateur vivant désormais en exil :

« Je n'ai pas voulu souligner la situation politique de la Turquie. Ce n'est pas l'objet de Yol. La présence des militaires n'apparaît qu'en toile de fonds... Ils peuvent être débonnaires dans leur contrôle et l'instant d'après tirer sur des innocents. Ce que j'ai voulu montrer dans Yol c'est que ces gens (les prisonniers et tout le peuple Turc par extension - NDLR -) étaient coincés à tous les stades de leur vie. Certains

peuvent encore se demander si avant la junte il y avait la démocratie en Turquie. Non, pour moi ce n'était pas le cas. Il y a des droits qui ont été supprimés avec l'arrivée des militaires, mais il n'y avait pas de démocratie avant. »

« La démocratie bourgeoise n'a jamais été vraiment enracinée car, d'abord, elle n'existe jamais pour tout le monde, dans aucun pays, elle n'existe que pour certains. D'autre part, la démocratie, si elle est bourgeoise, s'obtient par des luttes. Jamais personne ne peut décider si le peuple est prêt ou non à recevoir la démocratie, et la Turquie n'a pas encore créé l'équilibre des forces nécessaire pour arracher la démocratie bourgeoise. »

« En ce qui me concerne depuis l'âge de 17 ans, je suis interdit de toute activité civique. Je ne sais pas quelles seront à long terme les réactions du gouvernement militaire à mon égard. Ils ont dans l'immédiat demandé mon extradition au gouvernement français. Depuis que j'ai quitté la Turquie j'ai été, dans le cadre d'une instruction en cours, condamné à 20 ans de prison supplémentaires ».

« Si j'ai été amené à quitter la Turquie, ce n'est pas pour une question de liberté personnelle. Pour moi individu cela n'a pas tellement d'importance ; ce qui compte c'est d'avoir les conditions matérielles pour pouvoir continuer à parler des luttes de tous les peuples du monde car mon cinéma est un cinéma de lutte. Certains peuvent dire Güney fait ses films en racontant son peuple, mais maintenant qu'il est coupé de ses racines il ne va plus rien avoir à dire. A ceux là je répondrai : il y a tant de peuples qui ressemblent au mien, il y a tant de pays qui ressemblent au mien... et si c'était nécessaire, comme je suis parti de Turquie, je pourrai y retourner pour y faire des films ».

« De toutes façons, l'essentiel ce n'est pas tellement de chercher de sujets nouveaux, de faire du jamais vu, du jamais fait. On peut très bien faire des choses qui ont été travaillées des centaines de fois, et puis trouver une nouvelle perspective, une nouvelle approche, une nouvelle façon de raconter les choses. L'essentiel, c'est d'amener une nouvelle dimension aux histoires déjà racontées. De ce point de vue, les oppressions, les limites que celles-ci nous donnent, facilitent la façon de raconter les choses. On sait où se trouvent les cadres d'évolution ».

« C'est plus difficile d'assumer la liberté quand on l'a et d'apprendre à réfléchir librement, de vivre cette liberté. C'est ma prochaine étape maintenant ».

« L'essentiel c'est de pouvoir détruire les flics que nous avons dans nos têtes. Une fois celà fait les conditions objectives peuvent très bien être vécues ».

Propos recueillis par Mario Murcia

Musique :

Les sortilèges de Hassen El Garbi



Hassen El Garbi est incontestablement un des plus grands solistes du monde Arabe, virtuose du Qanoun, cet instrument trop souvent Confiné dans un rôle subalterne d'accompagnement du chant.

Il lui donne enfin ses lettres de noblesse rivalisant ainsi avec les concertistes occidentaux et démontrant si besoin était que la culture arabe ne brille pas uniquement par sa littérature présente ou passée mais aussi par le maqam et le Taksim expressions originales, ultime raffinement du génie arabe.

On parle volontiers des poètes Omar Khayam et Abou Naouas, de l'historien Ibn Khaldoun, des philosophes Al Farabi ou Ibnou Sina (Avicenne), du mystique Jalal Al Din Roumi.

On glorifie les beaux-arts : l'architecture Indo-Musulmane, la calligraphie ottomane, les miniatures persanes. Mais la musique arabe reste aux yeux de beaucoup un genre mineur et pour cause, point de symphonie, d'opéra ni de concerto...

C'est que l'on cherche à comparer l'incomparable ! L'Occident a bénéficié d'un déferlement créateur qui s'étend de la Renaissance à nos jours et durant lequel l'art musical profane ou sacré a

pu se développer sans contrainte tandis que le monde musulman s'enlisait dans des luttes fratricides qui mettaient en terme au rayonnement intense, au foisonnement industriel qui de Bagdad au Caire, de Cordoue à l'Ifriquia, caractérisait sa période classique. Malgré la pénétration pacifique de l'Islam en Indonésie et en Afrique Noire, malgré l'Empire fugitif du Seigneur de Samarkand, l'hégémonie des Ottomans, conséquence de la migration des peuples d'Asie Centrale, le monde musulman, comme en témoignent de nombreux Mouashahat, vécut dans la nostalgie de cette période grandiose.

Héritière directe des traditions modales remontant à l'antiquité persane, indienne, grecque et peut-être égyptienne dont l'Islam allait réaliser la synthèse, la musique arabe est restée résolument hermétique à toute conception véritablement polyphonique.

En Europe, par contre, la nécessité se fit bientôt sentir de diviser ar-

bitrairement l'échelle musicale en parties rigoureusement égales (le tempérament), « hérésie » qui permit les plus savantes combinaisons mais qui souligne l'antagonisme diamétral entre ces procédés harmoniques et contrapunctique et le subtil sentiment modal propre aux arabes, aux turcs et aux iraniens dont le rejet ne peut correspondre qu'à une perte d'identité.

Ce sentiment modal, le Maqam, s'exprime dans sa forme la plus achevée qui est paradoxalement non pas une structure fixe et invariante mais une improvisation vocale, Maouel, Layali etc... ou instrumentale, le Taksim (Istikbar au Maghreb).

« Du point de vue musical un long Taksim modulé par un virtuose cultivé, sensible et créatif, est une performance de haut niveau au cours de laquelle l'interprète créateur se référant à un Maqam de base partant du sein maternel, le Mabda (point de départ) se lance dans une cascade de dilemmes et d'angoisses maintenant l'auditeur en

haleine, passant d'Iqd en Iqd (tétracorde) par le truchement du Talwin (modulation) déplaçant un degré de quelques commas en vue d'évoquer un nouveau Maqam reprenant son souffle et se jouant de l'assistance lors des Marakiz (point d'arrêt), se grisant d'improvisations à la fois très libres, très audacieuses et sévèrement réglementées, aboutissant à la Quafila (formule cadentielle de résolution) pour enfin se réfugier dans le sécurisant Qarar (point final) qui marque un terme à cette pérégrination mélodique ».

La musique arabo-andalouse tel que le Malouf Tunisien ou Constantinois, le répertoire des Peshrev et Samai Turc, le Maqam Al Iraqi, le Radif Iranien, le Daour Egyptien etc... représentent les formes savantes citadines et raffinées qui constituent avec la multitude des musiques populaires, ethniques et régionales, un réservoir de savoir immense dans lequel le musicien peut puiser à loisir son inspiration.

Mais, ce chemin est bordé d'épines et bien que la musique arabe soit encore vivante, rares sont les chanteurs ou les instrumentistes qui maîtrisent véritablement l'art du Maqam et ses modulations. La variété occidentale devient plus attrayante et tellement plus facile.

Mais le plus tragique c'est bien la disparition des maîtres luthiers, les instruments traditionnels de qualité deviennent très rares, la plupart des artisans sont vieux et personne ne prend la relève. La médiocrité de la facture

des instruments est un frein considérable à l'évolution de la musique arabe.

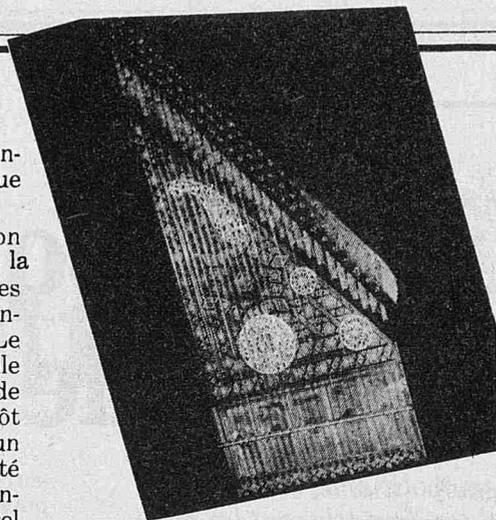
Les fantasmes de modernisation amènent les jeunes générations vers la guitare, le piano ou l'orgue au lieu de susciter à améliorer la lutherie des instruments authentiquement arabes. Le refus de la tradition dans ce qu'elle comporte d'étouffant de figé et de frustrant pour l'individu suscite plutôt un amalgame malencontreux et un doute profond si ce n'est une cécité quant aux virtualités de ce qui représente pourtant le riche patrimoine culturel de leur pays.

Fort heureusement, Hassen El Gharbi est là pour porter en toute modestie le flambeau d'une authentique culture arabe et ceci en donnant la parole à son instrument merveilleux.

A l'universalité du Maqam oriental il apporte par le biais du Malouf une couleur spécifiquement arabo-andalouse, on reconnaît là le phrasé tunisien à la syncope facile.

Hassen El Gharbi était un peu décontenancé devant le public du grand auditorium de Radio France parmi lequel il y avait bien peu d'initiés, aucun n'ayant exclamé son émotion par un « Allah » de circonstance. Toutefois ce public quelque peu ignorant n'en fut pas moins subjugué par la virtuosité du maître.

Hassen El Gharbi est né à Tunis. Son frère était un excellent chanteur de Maouashahat et de Maouel ce qui favorisa son goût pour la musique.



Après 3 ans d'études à la Rachidia, il voulut étudier la cithare, instrument pour lequel il avait une nette prédilection. N'ayant pu trouver de professeur de Qanoun, c'est avec le docteur Ferza Mohamed, virtuose du Rebah, qu'il apprit à accorder son instrument, et ce dernier lui prodigua de nombreux conseils pour l'exécution des pièces maîtresses. Il travailla beaucoup tant et si bien que Salah ElAziz, après les aléas de l'Indépendance une véritable politique culturelle fut instaurée et il fut nommé chef d'orchestre, tâche dont il s'acquitta en même temps que celle d'instrumentiste et ceci jusqu'à nos jours.

Il obtint sa consécration au Festival de Chiraz en Iran en 1976 lorsqu'il gagna le Premier Prix de la virtuosité devant Munir Bachir luthiste irakien éminent qui représentait pourtant un concurrent de taille.

Julien Weiss

1) Discographie : « Le Qanoun enchanté » Club du disque arabe.

Disques Pour sortir de sa moiteur !

Les deux nouveautés parues chez Paco Rabanne désigne : primo, le dernier 33 tours de **M'Bamina**. Il est en progrès par rapport au précédent - il est vrai que le disque n'est pas leur point fort -, ceci dit, celui-ci, plus africain que sur scène, a été particulièrement soigné.

Plus que jamais, je persiste et signe - M'Bamina est le groupe africain de choc dont il faut suivre l'évolution ascensionnelle actuelle.

Il y a enfin, après deux ans de durs silences, le dernier album d'un garçon, bourré de talents, de talents incontestables de poète, s'il vous plaît - avec ce monde en furie, un brin de poésie en pleine poire ne nous ferait pas de mal, vous ne croyez pas ? Ce garçon, venu de sa terre Martiniquaise, a pour nom Gratien Mido Net.

Retenez son nom ! On aura certainement l'occasion d'en reparler. En attendant, sachez qu'il chante avec toute ses tripes « les bruits et les parfums d'enfance, les aphorismes et les dictons populaires ». Deux titres à retenir : « Osanna » et « La Pli Qu'Aba Ton La (si cette chanson ne vous tambourine pas dans votre tête ?) Alors ? Qu'est-ce qu'on attend pour le faire décoller ce grand bonhomme ? J'oubliai ce disque est en fait la musique du 1er film de Benjamin Jules-Rosette. « Théâtre Noir ».

Louis Xavier et son groupe, baptisé « *Ladja* » pour la circonstance viennent de sortir chez Adda Distribution un disque-souvenir, un disque-hommage. Un disque dédié à la mémoire d'un ami indissociable - ami au sens le plus pur du terme - et par

dessus tout un grand génie du saxo et Guinéen, Jo Maka, décédé beaucoup trop tôt à mon avis, l'an dernier. « Migan » est avant tout un disque de copains fait par des copains. La musique est spontanée, enrichie de mille sentiments par où passe un fluide inestimable. C'est ce qu'on appelle « *Jazz with a vest Indian Soul* ». Ce 33 tours a été enregistré en prise directe. Ce jour-là, Jo participait à ce « boeuf ». Une photo. Plus qu'un souvenir, une présence inoubliable.

Une petite révolution silencieuse et agréablement musicale vient de se produire du côté africain. **Francis Bebey** a rattaché sa guitare universelle. Son dernier disque est une audace à la Sanza, instrument traditionnel africain, caisse de résonance faite en bois sur laquelle sont attachées des

lamelles métalliques. Comme pour la guitare, Bebey a fait de la sanza un instrument à part entière en lui adjoignant de nouvelles sonorités, en multipliant ses possibilités par cent.

Bebey réinvente l'instrument. Etonnant. Alors qu'il fit de la guitare d'importation européenne un instrument intégré à l'Afrique, avec « *Africa Sanza* », c'est l'inverse qui se produit. Une fois de plus, Francis Bebey montre que l'Africain qu'il est reste au centre d'un carrefour de culture. C'est une manière raffinée de répondre à ceux qui lui reproche sans cesse de s'être coupé de ses racines. Il y a là comme une espèce de retour aux sources à peine voilé. (« *Africa Sanza* » production Ezileka, distribution Sonodisc).

Bernard K.O. C'est « H »

Une fresque teintée de joie de vivre

Cosmopolitisme, convivialité, joie de vivre, tels sont les mots qui pourraient résumer « Le Bal des Grenouilles », roman que Jean-Claude Derey vient de nous donner aux Editions Flammarion.

L'ouvrage est tout entier bâti sur un heureux parallèle entre société berrichonne et sociétés africaines, où le travail de la terre et l'imaginaire tellurique tiennent une place considérable. L'idée du romancier paraît sans doute d'accrocher son rêve aux réalités du terroir. C'est bien de rêve et de poésie qu'il s'agit, non d'un désir anachronique de faire de la vie campagnarde un système de valeurs. L'auteur est trop engagé dans la truculence de son récit pour songer à déployer une bannière. Face aux gens du Berry, attachés comme ceux d'Afrique à la glèbe, - d'où ils tirent ce qu'ils mangent et pensent - Jean-Claude Derey adopte une attitude d'écoute et de respect. Loin de le détourner de ses préoccupations intellectuelles, cette plongée le ramène par d'autres chemins à un univers qui pourrait être aussi celui de l'écrivain pour peu qu'il ne rejette pas d'emblée le discours de la sorcellerie et des superstitions, en voyant un signe d'arriération mentale - là même où devrait s'établir une certaine correspondance des mises en forme symboliques.

« Blaise roulait à travers la brande, les vitres baissées, malgré le froid qui laissait sur les arbres des traînées de salive givrées. Des déserts se juxtaposaient encore aux forêts tandis que des sourires paludéens flottaient entre ciel et terre... A la sortie de la ville, les flamboyants grésillaient dans l'air brûlant, le fleuve glissait au ralenti comme une masse de mercure incandescente et puis, il n'y avait plus rien... »

Des pancartes, en partie dévorées par les termites, indiquaient les oasis que les vieux racontaient comme des mirages de l'imagination, peuplés de diables et de sorciers... Sous l'impact de l'hiver, l'Afrique se recroquevilla et disparut ».

Ces premières phrases donnent tout le ton d'un livre où se mêlent amour ou plutôt fantasme, solitude, exotisme,

sortcellerie, le tout dans une odeur de pinard, d'eau-de-vie et de rhum. Blaise de retour d'Afrique se réfugie dans le Berry pour écrire un livre mais surtout pour oublier une auto-stoppeuse fantasque. Mais voilà, dans ce coin perdu du Berry, il n'est pas facile de se faire des amis.

Les habitants acceptent mal l'irruption des étrangers. Passe encore ceux qui viennent des départements limitrophes. Ne parlons pas des autres. Pour peu qu'ils aient le teint mât ou les bras velus, ils sont considérés comme des curiosités de foire. Blaise souffrit de cet isolement. Qu'a-t-il de commun, lui, Blaise le Nègre avec Roger son voisin immédiat, tout à ses lubies : ses trois chats qui s'appellent selon l'actualité Begin, Sadate, Salomon, Carter, Reagan, Bokassa ou Idi Amin. Avec ça, Roger voit de petits hommes bleus sur les pommiers et dans la soupe aux poireaux. Il n'a connu qu'une « grenouille » (femme) dans sa vie. Et encore, elle l'a quitté au bout de trois saisons, le temps pour elle de croquer cinquante hectares, tout le bétail et l'hypothèque de la ferme. « Elle est partie avec un dentier tout neuf avaler un autre vieux garçon ».

Tout aussi pittoresque est le personnage de Dahusier. Un éleveur de sangliers plus connu dans le village sous le sobriquet de Landru. On prétend qu'il jette les femmes à manger aux sangliers. Comme Roger il a vécu quarante cinq ans sans connaître l'amour. Sa grenouille qui ne l'embrassait jamais, peut-être la campagne dictait-elle l'économie des gestes », l'a quitté avec ses six enfants. Il vit avec ses fantômes. Et puis, il y a aussi Odile, la cinquantaine passée, la bonne de Dahusier qui tombe amoureuse de son maître, qui la trouve trop paysanne. Enfin comment ne pas revenir à la figure de proue, Blaise le Nègre ? Jeune, grand voyageur, écrivain. Il est le centre de ce petit monde : on le consulte et chacun veut être son ami. Ayant passé un long moment en « Cannibale », comme dit Odile, il doit connaître beaucoup de choses. S'agit-il de trouver quelque artifice pour sublimer ses fantômes, une poudre pour satisfaire une dame ou pour faire perdre les cheveux d'un concurrent, on s'adresse au Nègre. « Z'avez dû apprendre des trucs en cannibale. Par exem-

ple, comment une f'melle... enbobine son glouton ».

Parsemée de coups de sonde dans la vie coutumière du Berry, avec ses rites de sorcellerie, cette fresque berrichonne nous entraîne en Afrique, où l'ordre symbolique des choses est généralement conçu de la même façon. Là-bas, pour avoir les faveurs de l'homme qu'elle convoite, il suffit que la femme lui jette un rat dans le dos. Ou encore lui fasse boire de la soupe faite avec l'eau de ses ablutions. Ainsi l'envoûté se trouve-t-il lié à la vie et à la mort. Tel est donc ce bal coloré et rempli de malices. Un bal où apparaissent des amazones appâtées par les annonces du Tirailleur Français. Mais elles ne participent pas longtemps



Photo Jean-Daniel Saincantin

Jean-Claude Derey ou les réalités du terroir

à la danse. Pas plus que Blaise lui-même qui rêve toujours de Sally, l'Anglaise qu'il attend à la gare d'Argenton ou au milieu du fleuve Chari au Tchad.

Est-ce dire que le Bal des Grenouilles est un roman exotique ? Loin de là ! L'ouvrage est avant tout un voyage au cœur d'une certaine France régionale, qui se meurt à petit feu et qui n'a peut-être plus qu'à léguer son délire et ses rêves. Qui mieux qu'un poète pouvait se sentir concerné par ce chant profond où s'abolit un instant l'altérité des cultures ?

Emile Ologoudou

Le Bal des Grenouilles de Jean-Claude Derey (Flammarion 1982).

Mouloud Mammeri

« Il n'y a pas de littérature chauvine »

Doyen des écrivains maghrébins de langue française, Mouloud Mammeri revient au roman après un silence de plus de dix ans.

*De passage à Paris, à l'occasion de la sortie de son dernier livre *La Traversée* (dont Solo Abdelmajid rend compte dans nos colonnes), il nous a accordé un entretien.*

Sans-Frontière : *Au lendemain de l'indépendance, on a prédit un avenir funeste à la littérature maghrébine d'expression française. On avait, en effet, le sentiment que l'ère de la langue de « l'autre » était révolue. Bien des écrivains, d'ailleurs, se sont arrêtés d'écrire depuis. Que pensez-vous de cela ?*

Mouloud Mammeri : Je pense que la grande confusion dans laquelle on a longtemps discuté de ce problème (et je crois qu'on continue) tient à un défaut d'analyse : on confond deux plans, celui de l'option politique ou idéologique et celui de la réalité sociologique.

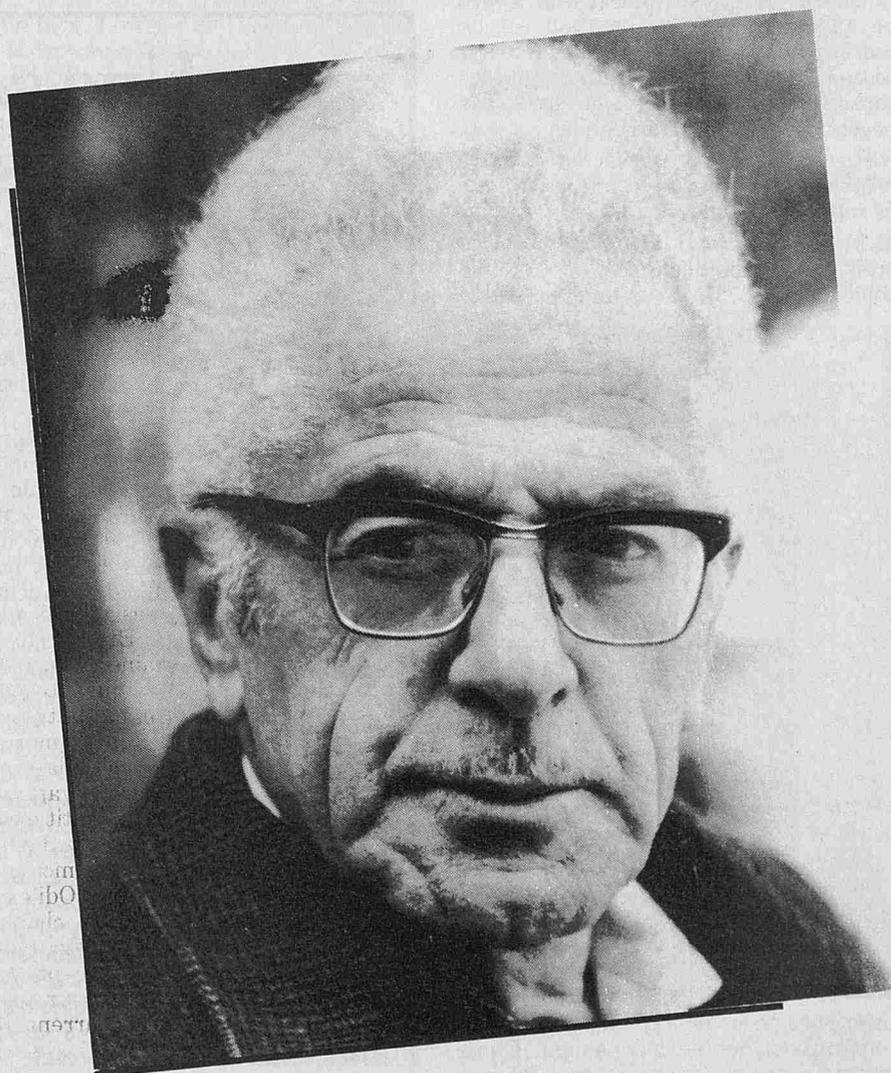
Que l'on opte pour une langue autre que le français comme langue nationale est une chose. Que l'on condamne du même coup toute expression en français, en particulier littéraire, en est une autre. La preuve en est qu'aujourd'hui encore en Algérie, mais, je pense, au Maroc aussi et en Tunisie, les Maghrébins continuent d'écrire en français. On peut même dire que statistiquement il y a à l'heure actuelle plus de gens initiés au français qu'il n'y en avait en 1962 par exemple. À cause notamment de la politique de scolarisation, même si l'apprentissage est sommaire.

Mais c'est ailleurs que se situent les vraies questions. La première est de savoir combien de lecteurs maghrébins - et sans doute aussi quel genre de lecteurs - il y a pour cette littérature. Leur existence même est une preuve du bien fondé de ces oeuvres, si du moins elles

ont besoin d'en avoir une. Mais elles n'en ont pas besoin. Il n'y a pas de littérature chauvine valable. L'essentiel en définitive est ce qu'on fait dire à cet instrument qu'est la langue et en adopter une n'est pas nécessairement trahir une authenticité que l'on prône souvent avec d'autant plus de véhémence qu'on la sent fragile en soi : une identité sûre d'elle-même ne craint pas de s'ouvrir sur les autres.

Il est vrai que beaucoup d'écrivains maghrébins se sont longtemps arrêtés

d'écrire après les indépendances ; c'est le contraire qui eût été étrange. L'accession à l'indépendance ce n'est pas un épisode, c'est une mutation profonde. Les effets s'en font sentir non seulement dans tous les domaines mais surtout à tous les degrés de profondeur - progressivement. L'événement est dominant, il n'est pas encore dominé. De là des solutions différentes selon les individus ; le silence, la reconversion, l'exil réel ou intérieur. Mais des écrivains jeunes ont pris la relève. Ce



sera sans doute pour dire autre chose et autrement.

Sans-Frontière : *Est-ce qu'écrire en français vous pose problème à vous personnellement ?*

M.M. : Pas du tout.

S.F. : *On parle beaucoup de forme chez les Maghrébins. Le roman est perçu comme un genre étranger, importé. Vous satisfait-il comme forme ?*

M.M. : Je pense en effet que le roman est un genre secrété par l'évolution de la société occidentale et donc par certains côtés tient à elle et la traduit. Il est presque toujours basé sur les rapports antagoniques que les personnages entretiennent entre eux - jusque dans l'amour - alors que notre société est plutôt fondée sur la juxtaposition de groupes intégrés, ce qui supprime le principe même sur quoi repose le genre.

Mais la société Maghrébine elle-même évolue et les rapports sociaux eux-mêmes, qu'on s'en félicite ou le déplore, tendent à être ceux qu'une civilisation technicienne rend de plus en plus planétaires. Un écrivain maghrébin (ou d'une façon générale africain ou asiatique) peut se sentir gêné aux entournures par les servitudes d'un genre né ailleurs. Mais une création est de toutes façons toujours une conquête sur un certain nombre de résistance dont les servitudes d'un genre ne sont pas nécessairement les plus grandes.

S.F. : *Comment, après un silence relativement long, s'est opéré en vous ce retour au roman ?*

M.M. : Une création est toujours, je crois, à la conjonction d'une double sollicitation : il y a une nécessité

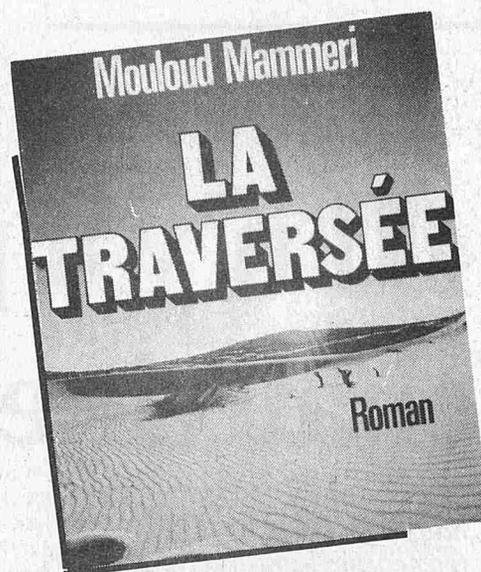


intérieure et les invitations, quelquefois impératives, de l'environnement. En ce qui me concerne, la première a été une

sorte d'incapacité viscérale à accepter tout ce qui contraind la liberté des hommes, quelles que soient les raisons - toujours abondamment argumentées - dont ceux qui les en privent usent depuis des millénaires. L'autre a été évidemment la situation algérienne. Mes trois premiers romans la redisaient telle qu'elle était avant (*la colline oubliée*), à la veille (*le sommeil du juste*), et pendant (*l'opium et le bâton*) la guerre de libération. Après l'indépendance, les conditions ont été naturellement entièrement différentes. Peut-être le genre romanesque n'était-il pas le mieux adapté à la situation nouvelle : j'ai écrit deux pièces de théâtre dans l'intervalle. Ou peut-être y avait-il autre chose à faire pendant ce temps. Ou bien sans doute faut-il d'autre voix.

S.F. : *Comment situer justement cette traversée dans votre oeuvre ?*

M.M. : Je pense que de ce point de vue *La Traversée* continue le même projet dans un contexte évidemment différent. Aucune exigence (la liberté pas plus que les autres) n'est jamais un gain définitivement acquis. Dans la mesure où elle est toujours menacée, il faut



aussi à chaque fois en raviver la nécessité.

S.F. : *Peut-on espérer que ce roman sera lu en Algérie ?*

M.M. : La réponse ne dépend pas de moi.

Propos recueillis par
Mustapha Ammi

Une sensibilité sans tapage

Avec *La Traversée*, le mérite premier de Mouloud Mammeri est de rompre avec une espèce de littérature Jdanovienne remise au goût du socialisme islamique.

Cette traversée qui survient après un long silence ponctué néanmoins de travaux sur la littérature orale, le conte, la grammaire Kabyle... c'est celle de l'Algérie. De l'Algérie des vingt dernières années où les parvenus, sans déontologie d'aucune sorte, se jettent sur les « postes », où les journalistes deviennent P.D.G. de sociétés nationales et siègent dans les fauteuils moelleux, dans de luxueux bureaux avec moquette, vitres fumées... où les intégristes lardent à coups de rasoir les mollets nus des femmes, où la misère tant spirituelle que matérielle plante loin ses racines dans la terre et les hommes. C'est l'histoire de Mourad, journaliste à *Alger-Révolution* qui, refusant de modifier un article peu flatteur pour les autorités, donne sa démission. Pour fuir la grande ville et ses bachanales idéologico-démagogiques, il entreprend un voyage dans le sud. Dans cette étendue de sable où

fleurit la vie dans son essence, Mourad rencontre Ahitigel, un jeune Touareg, symbole de liberté, qui rêve de devenir chauffeur de camion pour échapper à la sédentarisation à laquelle sont contraints les siens et Ba Salem, mi-rêveur, mi-fou, qui fait pousser des tournesols dans son jardin en plein désert.

Le thème de ce roman est certes grave. Mais c'est avec la sensibilité sans tapage et le sens de la dérision d'un homme attaché à sa terre et aux siens que ce portrait lucide et sans complaisance de l'Algérie nous est proposé.

Signalons que de Mammeri on vient de rééditer chez Maspéro les *Isefras de Si Mohand*, cet homme du 19^e siècle entré vivant dans la légende et dont la poésie fut non pas une vocation ou un choix mais un destin.

Solo Abdelmejid

Les Isefras de Si-Mohand, de Mouloud Mammeri, aux éditions François Maspéro, collection « Fondations », 479 pages.

La Traversée, de Mouloud Mammeri, aux éditions Plon, 195 pages.

Livres :

La question de l'autre

Le titre du livre de Todorov laisse présager le pire. L'auteur nous place devant l'éternelle question de l'autre : comment se comporter à son égard ?

Le livre n'est pas un manuel du savoir-vivre à l'usage des rustres, mais une étonnante plongée dans l'homme et sa perception de l'autre. La thèse de Todorov se fonde essentiellement sur la période qui suit le premier voyage de Don Cristobal Colon en Amérique du sud où il nous montre avec une minutie parfaite que c'est, avant tout, la tolérance qui a manqué. Tout commença par la taxinomie et ce besoin fou de nommer. Ainsi les Mayas Yucatan appelèrent « Nunols » (muets) leurs envahisseurs toltèques et donnèrent plus tard le nom de « mangeurs d'anones » - fruit qu'ils abhorraient - aux nouveaux conquérants espagnols. Et si Las Casas s'indignait parce qu'on appelait « barbares » les Indiens, il prenait les Turcs et les Maures pour « le vrai déchet barbare des nations ».

Au fil serré de sa pensée, Todorov nous fait découvrir un Cortès conscient que le langage sert aussi à manipuler autrui. Il exploitera les mythes et se servira des symboles pour asseoir son pouvoir. Ce qui nous frappe dans ces récits, c'est la barbarie des Conquistadores. Alonza de Zorita rapporte ceci : « Je connaissais un Vidor (juge), qui disait en public (...) que si l'on manquait d'eau pour irriguer les fermes des espagnols, on allait le faire avec le sang des indiens » (p.148).

Cette phrase lue, on se sent forcé de revenir à Colon. Le rapport à l'autre chez lui justement, est-ce que Todorov appelle « la différence qui se dégrade en inégalité, l'égalité en identité ». Oviedo va jusqu'à prendre les Indiens pour des « objets inanimés » et ne manquera pas de les confiner dans la plus basse échelle. Il est vrai, comme le souligne Todorov, que « l'altérité humaine est à la fois révélée et refusée ». Et si Las Casas aime à sa façon les Indiens, Cabeza Del Vaca ne veut pas leur faire du tort. Si Sahagun leur enseigne le latin, Géronimo Lopez, lui, voulait les garder dans l'ignorance ; en témoigne

sa lettre à Charles Quint : « Il est bon qu'ils sachent le catéchisme mais savoir lire et écrire est aussi dangereux que d'approcher le diable ».

On n'est pas loin de Boyer de Latour qui dira quelques siècles plus tard : « L'instituteur apprendra aux petits enfants (arabes) qu'ils sont français mais se gardera de leur apprendre trop de choses ».

Il y a manifestement chez Salagun un désir de connaître, doublé du souci de préserver la culture de l'autre. Cela se manifeste dans ses écrits où il se défend d'être l'adepte d'un jugement moral quelconque. Todorov lui-même ne traite ce sujet que du bout des lèvres, comme s'il ne souhaitait y entrer pour sa part à aucun prix. Le récit de Diego de Landa sur le capitaine Alonso de Avila qui livra aux chiens une indienne, illustre parfaitement l'incompréhension et l'intolérance. Ainsi l'indienne se trouve le

territoire d'affrontement de deux hommes : l'un veut disposer de son corps et souiller son âme, l'autre, à qui elle jura fidélité veut la posséder ad vitam aeternam. C'est à partir de ce sujet d'inquiétude que Todorov est parti à la recherche de l'autre afin de le connaître, l'aimer, le débusquer peut-être pour que l'histoire de cette indienne soit inscrite sur le fronton de chaque mémoire. La conquête de l'Amérique, c'est d'abord, une mémoire qui restitue ses malheurs à travers le refus de l'autre, mémoire encore fraîche qui s'adresse à ceux qui n'entendent pas renoncer à leur cupidité et au droit de nommer, qui n'est, selon Louis-Jean Calvet que « le versant linguistique du droit de s'approprier ».

Nourredine Bousfiha

Tzvetan Todorov. La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre. Seuil 82. 279 p. 75 F.

Sous le silence de plomb:

L'érosion des âmes

Un turbulent silence, c'est l'histoire de la deuxième génération des Boers et des esclaves noirs. Elevés ensemble, pris au piège d'un système qui les lie en les opposant, les fils des BOers et des premiers esclaves font les frais d'une société qui les condamne au meurtre ou au suicide.

Une société fondée sur la force du mâle blanc et qui ne peut survivre sans la servitude des femmes et des noirs début du 19ème siècle, dans l'atmosphère étouffante d'une ferme d'Afrique du sud, l'atroce machine esclavagiste broie blancs et noirs. Et mélange leurs sangs - Guerre des générations, guerre des races, guerre des hommes et des femmes. Sous le regard ridé de Mama Rose, une vieille servante, le monde s'incendie. Un monde qu'elle a contribué à enfanter. Des enfants blancs et noirs qu'elle a nourris ensemble. Les seins de Mama Rose, mordus tour à tour par ceux qui s'entretuent, sont ensanglantés.

La conquête de l'humanité passe pourtant par ce bain de sang où se noie,

peu à peu, le mirage de l'enfance. Le mérite d'André Brink est d'avoir montré, à partir des faits réels, l'origine de la société Sud africaine. A travers un dédale de témoignages, c'est tout le déchirement de ce monde, victime de sa logique interne. Le parallèle établi entre la condition de la femme blanche et celle de l'esclave noir, donne la mesure d'une analyse en profondeur et dénuée de manichéisme.

André Brink nous révèle l'intériorité de deux mondes condamnés à vivre ensemble et à se détruire. Il nous mène au plus intime de cette terrible relation, dépassant par là même la seule dénonciation. Il signe là son meilleur livre.

Un livre qu'il était peut-être le seul à pouvoir écrire.

Fabienne Messica

Un turbulent silence : André Brink. Traduit de l'anglais par J. Guiloineau. Editions « Stock ».

Lecture :

Un choix de « poches »

En dehors du fait qu'elles réunissent une pléiade d'auteurs, si nous avons privilégié les collections « Poche » pour ce Spécial-Été c'est pour leur format qui se prête au voyage et pour leur prix abordable. C'est seulement parmi les publications récentes - depuis janvier 82 - que nous avons effectué

notre choix. Les livres qui nous ont paru les plus attachants, les plus à même de procurer un réel divertissement, une partie de plaisir pendant cette période de vacances ceux-là seuls ont retenu notre attention.

M.A. N.B

Lawrence Durrell : *Le quatuor d'Alexandrie* (le livre de Poche).

Le maître livre de Lawrence Durrell. Une plongée en compagnie de Justine, Melissa, Nessim et le narrateur dans une *Alexandrie insolite*. Ville de décadence et de charme. Une peinture somptueuse où la passion explose pleine de poésie sur fond d'événements politiques.

Saul Bellow : *Un homme en suspens* (10/18).

Ni fuite innommable, ni constat de lâcheté. C'est le témoignage d'un homme qui choisit d'être une victime.

Saul Bellow : *Le Don de Humboldt* (le livre de Poche).

L'histoire de Fleisher, poète Hongrois immigré aux U.S.A. prénommé Von Humboldt par pure fantaisie. Après le grand succès, le poète perd la boule et lie connaissance avec la dèche. Avec humour, ce livre où Bellow, prix nobel en 1976, maîtrise tout son art, mêle le picaresque à l'érudition.

Kawabata : *Les belles endormies* (le livre de Poche).

La description sans aucune espèce de culpabilité ni de fausse honte, des plaisirs de vieillards. C'est, au bord de la mort, dans une étrange maison, la quête de la volupté par le vieil Eguchi auprès de belles adolescentes sous narcotique.



Sérigraphie de Larbi

Joseph Kessel : *Les Cavaliers* (Folio).

Une épopée au coeur de l'Afghanistan, un roman d'aventure où les personnages tels *Guedj*, le conteur centenaire, atteignent les dimensions du mythe.

Diderot : *Les indiscrets* (Folio).

« J'ai écrit, disait Diderot, un livre abominable. Je pourrais en partie m'en ex-

cuser. J'avais une maîtresse. Elle me demanda cinquante louis d'or, et je n'avais pas un sou. Elle menaça de me quitter si je ne pouvais pas lui donner cette somme au bout de la quinzaine. Je rédigeai alors le livre conformément au goût du plus grand nombre de nos lecteurs. Je l'apportai chez un libraire, il me compta les cinquante louis d'or, et je les jetai dans la jupe de ma belle ».

Julio Cortazar : *Les gagnants* (Folio)

La croisière sur un bateau sans destination précise des vains heureux gagnants de la loterie organisée par Buenos Aires.

Nabokov : *La transparence des choses* (10/18).

Hugh Person plane entre deux eaux, le rêve et le réel, sur le fil tendu de Nabokov, le magicien à la plume d'or à rendre visible l'invisible.

Italo Calvino : *Le vicomte pourfendu* (le livre de Poche).

Quand vous êtes *Vicomte et chrétien*, que vous faites la guerre aux Turcs, quand un boulet de canon vous coupe en deux, qu'une moitié de vous fait du mal à tout crin et que l'autre expie les fautes de celle-ci en faisant le bien. La malice de Calvino dans ce superbe conte pour enfants de tous âges.

Italo Calvino : *Le sentier des Nids d'araignée* (10/18).

Le premier roman de Calvino. Ecrit à 23 ans. L'occupation allemande vue par un enfant, Pino, une sorte de Gavroche. Toute la malice déjà et l'intelligence de l'auteur du « Baron Perché ».

Olivier Poivre d'Arvor : *Fleches* (Tables ronde).

De Mishima à Pasolini en passant par les peintres florentins, l'itinéraire du Martyr de Saint-Sébastien.

Margaret Walker : Jubilee (Points-Seuil).

Le Sud esclavagiste vu par une romancière noire américaine. Flétriature, émancipation, liberté, amour.

Henrich Böll : Portrait de groupe avec dame (Points-Seuil).

Outre le témoignage d'une bourgeoise demeurée propre de toute souillure ; rarement il fut donné de lire une analyse limpide sur la société allemande de l'ère Wilhelminienne.

Philippe Rothe : Vie d'homme (Folio).

Variations sur une vie d'homme au coeur hanté par le destin.

Jack London : Profession : écrivain (10/18).

Un autoportrait et quelques divines recettes sur le métier d'écrivain.

Bougainville : Voyage autour du monde (Folio).

Il faut lire ou relire ce livre pour redécouvrir les îles Malouines. C'est un voyage à caractère ethnographique auquel vous êtes conviés d'abord.

Gary Jennings : Asteca (le livre de Poche).

Un splendide voyage dans le Mexique de Moctezuma à travers le récit de Mixtli, dit Nuage sombre, qui met en lumière la gloire et la chute de toute une civilisation. D'une irresistible magie.

Kafka : Journal (le livre de Poche).

Un errement circulaire par l'auteur de la Métamorphose en lutte permanente avec les démons qui l'habitent : l'écriture, la maladie, la religion.

Ahmadou Kourouma : Les soleils des indépendances (Seuil).

Etrange destin de Fama, prince Malinké que

l'indépendance a réduit à cotoyer le petit peuple. Un très beau roman qui renoue avec la tradition orale africaine.

Scott Fitzgerald : Histoire de Pat Hobby. Postface de Dos Passos. (10/18).

Ces nouvelles, liées entre elles par Hobby, le personnage central, peuvent se lire comme un roman. Par l'auteur de *Gatsby le magnifique* que Dos Passos tenait envers et contre tous pour un écrivain de premier ordre. Fitzgerald a mis beaucoup de lui-même dans ces textes.

Poésie arts plastiques

Une bouffée d'air frais

De si belles insultes. C'est le titre d'une plaquette qui nous vient d'Algérie. Les auteurs : cinq peintres algériens (A. Boubouche, H. Hammadouche, A. Larbi, D. Martinez et O. Mohand) groupés autour d'un poème d'Abdelhamid Laghouati. Résultat : un petit livre d'une haute tenue, entièrement tiré en sérigraphie artisanale, par les auteurs eux-mêmes, à la force des bras ! Voilà qui mérite une attention toute particulière, surtout quand on sait le fossé qui sépare les peintres algériens du public.

Pensez-donc : vingt ans après l'indépendance, il n'existe en Algérie aucune revue littéraire et artistique sérieuse, et l'on ne trouve à Alger que deux galeries de peinture dont l'une - la galerie officielle « Omar Racim » - n'est accessible qu'aux membres de l'U.N.A.P. (Union Nationale des Artistes Peintres) et n'expose, par ailleurs, le plus souvent, que des travaux de facture classique plutôt médiocres et démagogiques, donc sans grand intérêt. Comment une peinture de qualité (et elle existe bel et bien !) peut-elle s'affirmer dans de pareilles conditions ? Question qui reste posée, et à laquelle aucun des nombreux colloques et séminaires sur les Arts plastiques, qui se sont tenus en Algérie depuis l'indépendance, n'a encore trouvé de solution(s) !

Tout porte à croire qu'une telle situation est voulue et entretenue par une poignée d'officiels de la culture, authentiques produits de la colonisation, pour qui toute vie artistique s'est arrêtée en 1962, et dont le travail a consisté depuis à freiner la production artistique, au lieu de la libéraliser et de la diversifier.

C'est ainsi que bon nombre de peintres algériens piétinent, ressortent à peu près les mêmes travaux au hasard des rares expositions.

D'autres peintres cependant (et c'est le cas du petit groupe dont il est question ici aujourd'hui, et plus particulièrement de Denis Martinez dont l'oeuvre, nombreuse, occupe, selon nous, une place de choix dans la Peinture Algérienne), progressent doucement mais sûrement, sortant des chemins battus, tentant chaque fois de se renouveler - non sans grandes difficultés, vu le climat ambiant - et n'hésitant pas à sortir dans la rue, chaque fois que cela leur est permis, pour réaliser des fresques spontanées et n'obéissant à aucun slogan politique ou autre. Ils ne dédaignent pas non plus montrer leurs travaux dans les usines ou les lycées, lieux qu'ils privilégient entre tous, parce que plus ouverts, plus réceptifs, et moins corrom-

pus en tout cas que les rendez-vous d'artistes et d'initiés Snobinards qui ne sont, souvent que sécheresse et pédantisme

Les auteurs du recueil « *De si belles insultes* » nous rappellent encore une fois qu'il n'y a rien à attendre des ministères et autres organismes officiels. Et surtout qu'il ne faut pas craindre de retrousser ses manches et même de bourse délier, quand on a bien sûr quelque chose à dire. Et d'oser enfin ! Car, n'est-ce pas, il n'y a pas de création artistique sans une certaine audace.

Une véritable bouffée d'air frais que ces *belles insultes* sérigraphiées (Dommage qu'elles ne le soient qu'à soixante exemplaires !). Un grand coup de chapeau à ces jeunes algériens qui, nous espérons, ne s'arrêteront pas là. Souhaitons leur bonne route et bon courage.

Hamid Targui



Sérigraphie de Martinez

Tennessee Williams : Le boxeur Manchot (10/18).

Par l'auteur d'« un Tramway nommé désir », des nouvelles qui vous conduisent dans le dédale de la vie ordinaire. Absurdité, violence et complicité quand même.

J.M.G. Le Clézio : Mondo et autres histoires (Folio)

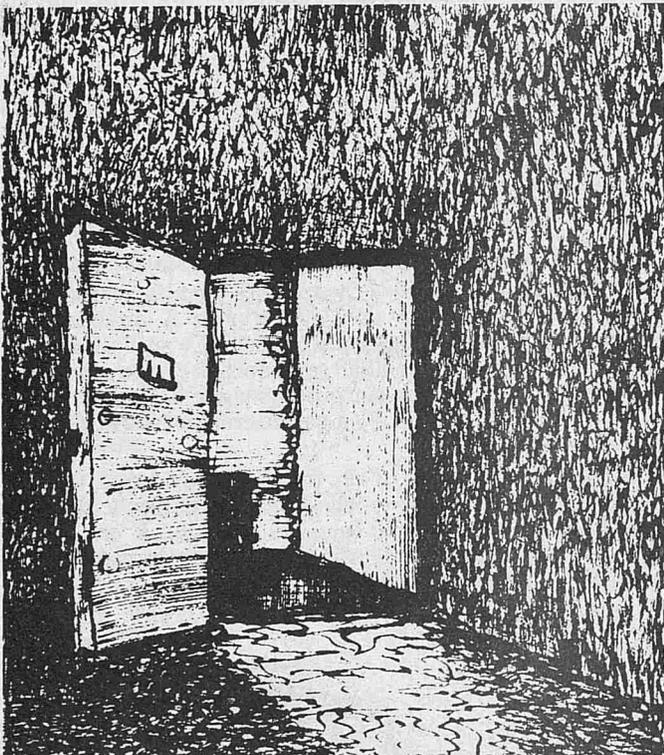
Malgré leur sens aigu de la réalité quotidienne, ces con-

Un passionnant portrait reconstituant d'une manière musclée le Mexique des révolutions et de la dictature politique.

Ismaël Kadaré : Le grand hiver (Point-Seuil).

Le vertige de l'Albanie à travers les destins individuels.

Naipaul : Guerrilleros (le livre de Poche).



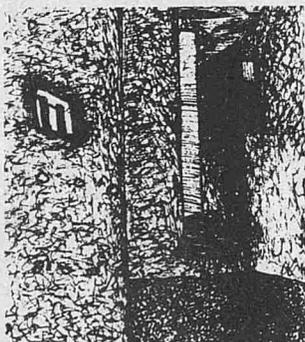
(dessin d'Abdellatif Derkaoui)

tes laissent encore place au rêve.

Robert Musil : L'homme sans qualités (Points Seuil).

Après vingt ans de dur labeur, Musil nous fait pénétrer dans les entrailles des aristocrates, des bourgeois et des intellectuels Autrichiens. Beaucoup plus qu'un roman, ce livre s'avère une étude minutieuse.

Carlos Fuentes : La plus limpide région (Folio).



(dessin d'Abdellatif Derkaoui)

Une vision sur le néo-colonialisme restituée par un auteur qui en connaît l'essence. Qui dit exploitation, dit misère. L'alternative est simple : la révolte. C'est aussi la désillusion et l'impuissance des guerrilleros devant une machine bien huilée.

André Brink : Une Saison blanche et sèche (le livre de Poche).

On entre de plein pied dans l'apparteid. Honte, peur, contestation afrikaner jalonnent l'itinéraire bouleversant de ce livre. Une Afrique du Sud où il est interdit de s'interroger. Ben Du Toit l'apprendra à ses dépens.

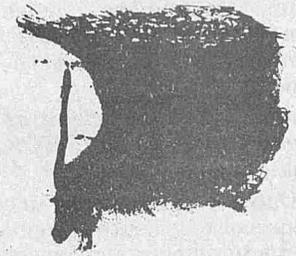
Tennessee Williams : Le printemps romain de Mrs. Stone (10/18).

Une femme attachante, la cinquantaine, partagée entre la dignité et le démon de l'amour, va refluer jusqu'aux limites de la dérive.

Des prisonniers
poètes
et
témoins

Le cauchemar cellulaire

ACTUELS



المغرب

20

REVUE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES.

Il faudra bien un jour que quelqu'un s'attache à écrire l'histoire de cette prison marocaine de Kénitra ; non pas l'histoire de l'édifice lui-même, qui, semblable aux autres prisons politiques de par le monde, n'a rien de « particulier ». L'histoire à écrire est celle de ces générations de prisonniers qui se sont succédées, l'une après l'autre, avant et après l'indépendance du Maroc, entre ces quatre murs. Il faudra faire la somme de leurs souffrances et de leur résistance, l'inventaire de toutes les agressions ourdies contre leur espoir, et surtout lire et relire leurs témoignages dont l'ampleur et la diversité ne finissent pas d'étonner, comme en témoignent deux publications récentes.

« Plus de 1001 nuits » présente dans une édition bilingue, en français et en allemand, un choix de poèmes de dix prisonniers marocains, dont Saïda Menebhi, décédée le 11 décembre 1977 à la suite d'une grève de la faim, faute de soins, et Mohammed El Kotbi, récemment libéré après avoir purgé une peine de dix ans. Les huit autres, Mohammed Bachir Znagui, Nourredine Saoudi, Brahim Mouatta, Ahmed Habchi et Salah El Ouadie, condamnés à vingt ans d'emprisonnement, Mustapha Kamal, condamné à dix ans, Abdelaziz Tribak et Chichah Mimoun, condamnés à trente ans ont été jugés lors du fameux procès de Casablanca de janvier 1977. Adoptés depuis par Amnesty International comme prisonniers d'opinion, ils sont incarcérés à la prison de Kénitra.

Et c'est dans les cellules de cette « citadelle d'exil » que leurs poèmes se sont épanouïs, « tentative, dans un centre de silence, de ne pas être réduit soi-même au silence ».

Le livre contient d'ailleurs d'autres exemples de cette véritable création carcérale dont Kénitra est devenu le centre. Des caricatures d'Abdelaziz Mouride, des dessins d'Abdelaziz Chaoui et des tableaux d'Abdellatif Derkaoui et Brahim Mouïss, quatre autres « pensionnaires » de Kénitra, illustrent le livre.

On retrouvera d'autres dessins de Derkaoui ainsi que de multiples voix de Kénitra dans le numéro édité en commun par les revues « actuels » et « libertés Maroc » Kénitra. Des extraits de lettres d'Abdellatif Derkaoui « illustrés » par treize de ses dessins à l'encre de chine ouvrent cette brochure, l'introduisent en quelque sorte ; puis viennent alors des dizaines de témoignages, généralement succincts qui couvrent cette « décennie de l'horreur » : 1972-1982. Avocats, prisonniers, journalistes, familles des prisonniers, commissions d'enquête, les auteurs de ces témoignages accusent tout au long des années et des pages de la brochure. Les années défilent, les témoignages se succèdent, nous communiquant une part de ce « cauchemar cellulaire » dont parle Derkaoui.

K.B.

« Plus de 1001 nuits » - 25 F - diffusés par les CLCRM - 14, rue de Nanteuil - 75015 Paris.

3 « Actuels » - 25 F - Henri Poncet - Les Hauts de Jersaigne - 74270 Frangy.

Cette année, nous vous offrons, un voyage en musique qui est un véritable rallye.

Une course en sol mineure qui finira dans un éclat de musiques en tout genres.

MUSIQUE



Jazz

GRANDE PARADE DU JAZZ A NICE : Du 10 au 20 Juillet.

Chaque jour de 17 heures à minuit (des concerts pour retraités, après minuit les grands enfants et bien ils vont faire un gros dodo) cette année, ils pourront écouter, Lionel Hampton, B.B. King, Jimmy Cliff, Dizzy Gillespie, Johnny Griffin, Von et Chico Freeman, Gerry Mulligan, Art Farmer... et bien sûr il y aura aussi du Jazz français branché sur la news orléans.

RENS : Simone Ginebre Entreprises, 10 rue Traversière - 92100 - Boulogne - Tél : (1) 621.08.37.

TROIS SOIREES DE JAZZ A SAINT-JEAN DE LUZ. Du 17 au 19 Juillet :

Saint-Jean de Luz n'est pas une ville où l'on entendait jusqu'ici beaucoup de jazz. Les choses changeront peut être après les trois soirées des 17, 18 et 19 juillet où la cité basque accueillera trois plateaux prestigieux. Les soeurs Labecque et John

Mc Laughin, la grande Ella Fitzgerald, et Charlelie la Couture.

RENS : Babette Ourcade (59) 03 65 39.

MUSIQUE A BREST DU 15 AU 24 JUILLET : Un raz de marée musical avec la belle Ella Fitzgerald, Charles Lloyd, Art Blackey, Sarah Vaughan, Lavelle, Eric Toccanne, Johnny Griffin, La Couture et Carla Bley.

RENS/(98) 44 54 04.

FESTIVAL DE SALLANCHES Du 9 au 30 Juillet :

Un programme pour tous les goûts, de la musique classique au Jazz. En ce qui concerne le jazz, quatres soirées en salle : Négro Spirituals et Gospels avec Marion Williams, Jazz funk avec Lavelle, une soirée guitare avec Jimmy Gourley, Marcel Dadi et Philip, Catherine quarter, jazz encore avec Steckar Tubapack et Art Blakey et ses jazz Messengers, Blues enfin avec Patrick Verbebe et Koko Taylor.

RENS/Comité d'organisation du festival, groupe scolaire Jules Ferry - 74700 Sallanches.

FESTIVAL DE MUSIQUE A UZESTE Du 26 au 29 Août :

Uzeste, une nouvelle fois fera la fête sous l'impulsion magique de Bernard Lubat.



Koko Taylor, 48 ans, chante le chicagoblues, une véritable reine du blues, est native de Memphis, de son vrai nom Cora Walton débute dans une chorale, puis entre en contact avec quelques grands : Howlin Wolf, Muddy Waters, B.B. King. Son premier succès avec « Wang

Dang Doodle » de Willie Dixon et « Instant Everything ». Koko est fastueuse. Et celà vaut aussi pour les « Blues machine » avec lesquels elle galère depuis dix ans.

Au cours de ce festival musical, on y retrouvera pêle mèle « chansons blues », « apero swing », « lachers de molécules », « bal swing », des spectacles pour enfants du théâtre avec André Benedetto, une rencontre de foot et l'inévitable boeuf internationale de clôture. En marge des concerts, des stages seront organisés, études du saxophone, de la contrebasse et de percussions, des ateliers de masque et de marionnettes auront lieu.

UZESTE musical. Tél : (56) 25.38.10 ou 91 92 21.

JAZZ A SAINT REMY Du 23 au 27 Juillet :

On pourra écouter J.L. Chautemps, J.P. Drouet, D.Humaire, J.Di Donato, A.Jaume, Archie Cheep, J.Leandre, Henri Guédon, B. Philipps, J.Réda, L. Bowie et avis aux amateurs il y aura des stages.

RENS : Tél : (90) 90 03 80 à partir du 15 Juillet.

FESTIVAL DE JAZZ DE SALON DE PROVENCE
Du 27 au 28 juillet :

Ce 13^e festival se déroulera chaque jour de 21h à minuit au Château de l'Emperi à Salon avec Milton Nascimento, Charlelie la Couture, Dollard Brand, Carla Bley ou Didier Lockwood, John Mc Laughing, Katia et Marielle Labèque, Lionel Hampton, Jimmy Cliff et le Modern Jazz quartet.

RENS (90) 56 27 60.

FESTIVAL DE JAZZ D'ANTIBES ET DE JUAN LES PINS Du 17 Juillet au 24 juillet :

Claude Nougaro, encore et toujours Charlelie la Couture, Nina Simone, John Mc Laughin, Stéphane Grappelli, Elvin Jones, Mac Coy Tyner et Pharaoh Sanders, Ray Charles, Sun Ra, Charles Llyoyd...

FESTIVAL D'AVIGNON - 9^{ème} RENCONTRES INTERNATIONALES D'ETE Du 15 Juillet au 7 août :

Le festival d'Avignon reste fidèle au théâtre musical, cette année, des amis du journal seront présent en particulier le groupe les « Black movement » et notre amie, une grande poète d'avant garde, Angeline Neveu...

Il y aura de la musique, un cycle de musiques anciennes, des musiques islamiques, des musiques contemporaines, le jazz fera aussi partie de la fête avec Brenda Wooton, David Kykes, le groupe Ephémère et l'ensemble Bekummernis.

RENS : (90) 86 24 43.

FESTIVAL AU THEATRE ANTIQUE D'ORANGE DU 19 AU 21 JUILLET :

Depuis que les concerts de rock sont interdits, et que les autochtones ont peur des rockys et des babas cool, ils se sont mis à crôuter le jazz, alors ils pourront entendre Art Blackey, Dizzy Gillespie, Johnny Griffin et Sarah Vaughan, Grappelli et Benny Goodman. Bon pour le 3^e âge et assimilés...

RENS(90) 34 71 65.

FESTIVAL DE CARPENTRAS DU 5 JUILLET AU 2 AOUT : Henri Texier, Michel Portal, Marion

Williams.
RENS(90) 63 46 35.

FESTIVAL MEDITERRANEEN Du 3 juillet au 27 août :

Musique classique pour les mélomanes, du jazz et bien sûr du folklore, plus de 38 concerts. Des noms prestigieux mais qui n'ont rien avoir avec la culture du bassin méditerranéen, allez comprendre, Isaac Stern, Ruggero Raimondi, Miguel Angel Estrella, l'orchestre de Lyon (ceux là ils vont flamber). L'Amérique Latine sera représentée par Baden Powell, Valeria Nazaré Pereira ; le Jazz avec Didier Lockwood à Narbonne le 15, à Port Camargue le 16 ; Christian Escoudé (le 7 août à Port Barcares-Coudalère), Randy Weston, Idriess Sulieman (le 20 à Gruissan), Marion Williams (le 16 à Port Barcares-Boudalère).

RENS : Festival méditerranéen BP 4, 13129 Salon de Giraud - Tél : (42) 88 82 14.

JAZZ A PARIS DU 16 JUILLET AU 15 AOUT :

Pour ceux qui restent à Paris ou pour les touristes, ils pourront assister à un festival de jazz à l'Espace Gaîté avec Sonny Grey, Roger Guérin, Michel Roques, Michel Devilliers, Loriau quartet...

Rens(1) 327 95 94.

FESTIVAL VALLEE DE LA DROME Du 13 au 27 juillet.

Ce sont toujours les mêmes qui font un rallye jazz à travers l'Europe au menu il y aura Yochk'o Seffer et François Cahen et le quartet Archie Cheep ; Robin Keyatta quartet ; le grand orchestre de jazz de la Drôme, du jazz en herbe, du blues avec Koko Taylor and her blues machine.

RENS : A.D.D.I.M. - Tél : 42 00 07 (Valence).

FESTIVAL DE LA COTE D'OPALE Du 2 Juillet au 8 août :

La région du Nord et du Pas de Calais s'offre un petit festival et de plus c'est une chouette région j'y ai grandi certes dans un coron, ce qui fait que je suis un beur scthimi... bref ce festival se déroulera à Berk, Boulogne, Calais... Avec l'orchestre philharmonique de Lille ; Urban sax, du jazz avec J.P. Debarbat, Martial Solal et du 8 juillet au 8 août : Paco Ibanez, Catherine Ribeiro, Yvan Dauthin, Alexandre Lagoya, les Gramacks. De plus des expos et des animations réservés aux enfants.

Pour tous contact : Centre d'animation culturelle de la Côte d'Opale, 37 - rue des Pipots (tu m'étonnes) - 62 000 Boulogne/Mer - Tél : (21) 30 40 33.

VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON : 9^{ème} rencontre internationale d'été.

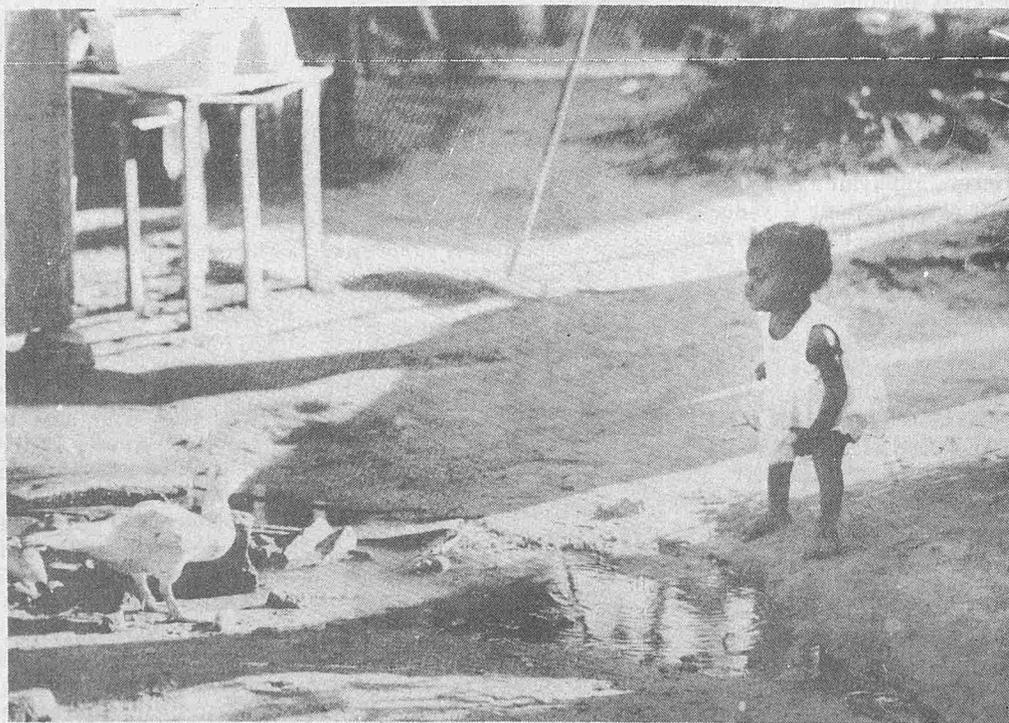
Quel cadre plus idéal pour écouter des musiques des temps et des pays lointains que la chartreuse de Villeneuve Lez Avignon, musiques anciennes de l'Islam seront cette année confrontées aux musiques occidentales. A la tradition judéo-espagnole de l'ensemble Hesperiou, musiques andalouses, chants liturgiques tunisiens de Beja, les tziganes de Turquie, les instrumentalistes turcs Kudsi Erguner, Talip Ozkan et le mélodiste égyptien Faxzi Saeb. Exposition « Les jardins de l'Islam », lieux de délices et d'émanations terrestres du paradis (du 10 juillet au 31 août)..

FESTIVAL DE JAZZ DANS LES ARENES DE NIMES DU 10 AU 17 JUILLET :

Tenez vous bien ils pourront écouter David Murray, le roi des congas men Ray Barreto, Madingot Griot Society, Cedar Walton, Von et Chico Freeman, Max Roach, Anthony Braxton et Vienna Art Orchestra.

RENS/Jazz club, 45 rue Flamande - 30 000 NIMES.

SAINT VIDAL/FESTIVAL NON STOP DE MUSIQUE LATINO-AMERICAINE : Le 10 et le 12 Juillet.



«La folie douce de la salsa»



Orchestre Aragon, Abelardo Barosso, l'homme de «*El Gantanemo*» à la flûte enchantée. Eddy Palmieri, Alsifonso Rodriguez, Johny Pacheco. Voici plus de vingt ans de Santiago de Cuba à Dakar, de San Juan de Puerto Rico à New-York, les rythmes mélodieux ont bercé une génération de «*Pachangeros*».

Quelle est donc cette musique à la fois lancinante et trépidante qui remue les foules dans un rythme endiablé, qui traduit si bien la magie des îles, les profondeurs de la forêt africaine et les quartiers des chicanos et portoricains de New-York : la salsa, celà signifie sauce. Mais une sauce extrêmement piquante. C'est un méli-mélo de rythmes africains et latins, mélodies espagnoles et de percussions que l'on trouvait aux caraïbes.*

Mais la nouvelle impulsion fut donnée il y a de celà vingt ans, quand des immigrés portoricains furent à la recherche de la base authentique de leur musique. Cette base se situe dans les élégies des esclaves noirs sur les plantations de canne à sucre.

L'un des représentant type de la salsa fut incontestablement Johny Pacheco. Qui se souvient de «*Très de Café*» *Dos Y Azucar* qui fit le bonheur de milliers de mélomanes. Au cours de ces festivals, deux «*salseros*» nous feront découvrir «*la folie douce de la salsa*». Azuquita, d'origine panaméen, vit à New-York, entrecoupé de séjour en France, nous avons pu le voir à la Chapelle des Lombards avec sa formation «*Azuquita y su Melao*». Nous avons pu découvrir un chanteur de talent, mais Azuquita est aussi un chef d'orchestre, un percussionniste, il excelle brillamment aux guiros, aux maracas, et même aux timbales. Il n'aura aucun mal à vous faire danser et à vous faire découvrir son univers musical... Ray Barreto, un «*Conga man*» qui au festival de «*Tropical Rythm*» de la Courneuve a remis au goût du jour le cha-cha aux sons de sections de cuivres hyperchauffés. Ses percussions crépitent, la fièvre monte, l'orchestre se démène avec rage et aux sons de ces battements colorés on pénètre dans l'univers magique de Barreto..

Mohamed. N.



Tous azimuts

CARRIERE DU CHATEAU DE LACOSTE
: Le 15 Juillet : **Musique créole afro-cubaine avec Edwina Lee Tyler et les femmes de l'Ensemble Danse et Percussions africaines.**

Edwina Lee Tyler est née à Harlem. Danseuse et percussionniste, il lui a fallu une belle audace pour transgresser l'interdit de la tradition africaine, qui réservait les tam-tams aux hommes et la danse aux femmes. Ella a accompagné Myriam Makeba, avant de fonder sa propre troupe, avec des femmes, à Harlem.

Elle vient de participer à un festival à Copenhague, et un autre à Berlin. C'est la première fois qu'elle vient en France, une soirée magnifique en perspective...

FESTIVAL DE LA CITE DE CARCASSONNE DU 1er AU 29 JUILLET :

Musique, danse, théâtre. Des récitals de Marielle et Katia Labèque avec John Mc Laughlin (de Gershwin au jazz rock). Barbara et Verdi ; chansons blues avec Charlélie la Couture et un hommage à Charles Trénet. Musique classique... Danses avec les étoiles et le ballet de l'opéra de Paris et un hommage à Stavinsky...

Rens/Festival de la cité BP 236. Théâtre municipal 11 000 CARCASSONNE - Tél : (68) 25 33 13 ou 47 58 06.

Si vous préférez bronzer en écoutant du rock du côté de la Bretagne à *St-Pabu* à 20 bornes de Brest, le 17 et 18 juillet ; vous pourrez entendre Randy California, Moon Martin ; Joe Jackson, Roger Chapman Steve Hackett, Blues Band, du reggae avec le grand Jimmy Cliff.

Rens/(98) 84 67 86 Gérard Pont et Jacques Abolin.

2ème FESTIVAL INTERNATIONAL DE DANSE A MONTPELLIER DU 1er AU 18 JUILLET 1982 :

Un itinéraire chorégraphique qui mènera les spectateurs de l'Asie au Bassin Méditerranéen, en passant par la plus pure tradition de l'académisme occidental, pour aboutir aux créations de compagnies de danses contemporaines internationales... Du ballet d'Antonio Gadès, la Cie Kamine, Saprata en passant par Sankai Juku au ballet de l'Opéra de Bucarest... Vous verrez aussi des films documentaires sur la danse...

Rens/Hall du théâtre municipal. Tél : (67) 66 31 11 Ou 66 21 55 ou encore 60 34 72.

GUITARE TOUS AZIMUTS AUX 10èmes RENCONTRES INTERNATIONALES DE CASTRES Du 15 au 25 juillet :

Le premier soliste invité sera le guitariste classique Manuel Barrueco originaire de Santiago de Cuba, ce citoyen des States possède un goût raffiné qui s'appuie sur une technique élaborée. Le 17 juillet sera consacré au

flamenco avec un récital de Paco de Lucia qui s'affirme au fil des ans comme un des plus grands interprètes de cet art. Deux brésiliens Sergio et Odair Assad et l'Argentin Eduardo Falu représenteront l'Amérique du Sud.

Le 20 juillet transportera l'auditoire plein continent indien avec Arvind Parikh un spécialiste du sitar. Le trio Creat jazz guitar fera vibrer les murs de l'hôtel de ville au son d'un jazz moderne de bon aloi.*

Parallèlement stages et séminaires seront organisés.

Pour tous renseignements : festival de Castres tél : (63) 59 62 63.

UNE NUIT DE ROCK LE 24 ET 25 JUILLET :

Dans *La Baie du Mont St-Michel*, avec Alika, Metal Bander, Soon, Grafity, Drucilia et les Nus de Rennes.

Rens/« Chez Anthare » - Tél : (33) 58 01 59.



Ailleurs

BELGIQUE - ANVERS : SFINKS 82/INTERNATIONAL FESTIVAL SAMEDI 31 JUILLET ET LE 1er AOUT :

Un festival placé sous le signe du Palmier.

Un cocktail de roots Africain - Afro-pop-jazz-blues-samba-reggae et salsa au programme Super Combo créole (Haïti), Big Bamboo Calypso Band, Lazare Kenmegue (Cameroun), Sacy Perere (Brésil) Bovick et les Partners (Zaïre), Koko Taylor Blues machine (USA), Makam est Kolinda (Hongrie), Toto Guillaume (Cameroun), Francis Bebey (Cameroun), Manu Dibango (Cameroun), Azuquita y su Melao (Panama).

Sfinkspark, Heuvelstratt - 25 Boechout - Tél 031 55 69 44.



SUISSE

**NYON FOLK FESTIVAL
DU 22 AU 25 JUILLET :**

Une programmation riche, en passant par le rock du blues et de salsa et tout cela sur les bords du lac Léman Gilbert La Faille, le Salsa Man Ray Barretto, Murray Head, Joan Baez, Zaka percussions, Paco De Lucia, Luther Allison, Cayenne, OK Give.

Rens/Tél : (41) 61 01 01.

GRANDE BRETAGNE :

**CAMBRIDGE 30/31
JUILLET ET 1er AOUT :**

Rassemblement folk international avec David Lindley, Taj Mahal, Joan Baez, David Bromberg, Chas and Dave, Lindsifarn et Pierre Ben Susan...

Rens/Central Library box office, Lion Yard, Cambridge, (223) 35 78 51.

PAYS DE GALLES :

**WOMAD FESTIVAL
BATH :**

Le festival le plus étrange dans le mélange des sons : Attention aux oreilles, on pourra entendre : « The Beat, the drummers of Burundi, Don Cherry, The Chieftains, John Hassel, Imrat Khan (l'Inde), prince Nico Mbarga, les musiciens du Nil, Pig Bag, Rico, Rig and Panic, Sasono, Mulyo (gamelan indonésien), Chankar, et Tian Gyn (ballet et danses de Chine).

Rens/023 726/219.

PAYS BAS :

**LA HAYE DU 16 AU 18
JUILLET :**

3 Jours de concerts simultanés, bon courage à ceux qui assisteront et qui entendront Benny Goodman, Gerry Mulligan, Stan Getz, Dizzie Gillespie, Art Farmer, Marcus Belgrave, Ron Carter, Jane Ira Bloom, Joe Enderson, Abbey Lincoln, Cécil Taylor, Carla Bley, Georges Russel, Ray Barretto, Machito, King, Joachim Khn Whynton Marsalis, Rosa King, Kave Brubeck, Modern Jazz Quartet, Dutch SWING College Band, Lounge Lizzard, Defunkt, Erik gale, Screamin, Jay Hawkins, Koko Taylor, Doc Cheatham, Sonny Rhodes.

Paris

**NEW MORNING - 7/9, rue
des Petites Ecuries - 75009**

Vous pourrez danser la salsa avec les deux maîtres, Machito et Ray Barreto jusqu'au 16 juillet. Du jazz avec Art Blackey le 19 juillet à 19h et à 22 h. Max Roach le 20, Cecyl Taylor, Tal Farloy et Red Norvo le 27.

LE PALACE :

Le 21 et 22 juillet n'hésitez pas d'aller écouter Milton Nascimento.

Nascimento : est l'un des compositeurs les plus créatifs du Brésil. Il exprime dans ses chansons, la vie et les frémissements du quotidien. Sa voix chaude nonchalante, et raffinée s'élève, module, développe de superbes et quelque fois de déchirantes mélodies. Ne ratez pas son passage au Palace, sa musique et sa voix vous transportera dans son univers, il vous fera partager les vibrations de son pays : *Le Brésil*.

BLACK STYLE, tous les mercredi et dimanche à **Opéra Night**, 3 rue Gramont - 75002 Paris, tél : 296 62 56, soirée afro-antillaises avec de nombreux artistes africains et antillais.

FESTIVAL DES TROPIQUES : Du 18 au 31 juillet, tous les soirs à partir de 21 heures. Prix des Places : 50f.

18 et 19 : **Rachel**, (Cameroun).

20 et 21 : **Agbavia**, (Bénin).

22 et 23 : **Ipomen**, (Guadeloupe).

Le 24 : **Patato Valdez et Latin Jazz Group** (Cuba).

25 et 26 : **Rachel**, (Cameroun)

27 et 28 : **M'BAMINA**, (Congo).

29 : **Los Salseros**, (Cuba - Antilles).

30 et 31 : **Roots of exile one** (Dominique).

Salsa à Paris : *La Chapelle des Lombards - 19 rue de Lappe - 75011 Paris. Tél : 357 24 24 - M° Bastille.*

**CASINO DE PARIS - 16,
rue de Clichy - 75009.**

Le 23 Juillet : Concert de soutien à « *Tropica Rythm* » avec Zaka percussions, Cabo Verdo Show et M'Bmina... 60F pour les trois concerts... billet à la FNAC: Et le 24 juillet, soirée **Africa Fête** avec le groupe Sénégalais XALAM.

Cet été, les tropiques remonteront jusqu'aux Bains Douches, cela risque de suer à grosse gouttes, cette boîte parisienne réputée pour ses soirées rock désormais, elle ouvre ses portes les mardi et mercredi aux « *Temps tropicaux* », salsa, funk, folklore amazonien, samba, rumba, flamenco, cocktails épicés, andalouses aux seins brunis, bégétation luxuriante... etc...

Les Bains Douches - 7, rue du Bourg l'Abbé - 75003 - Paris, tél : 887 34 40.

DIMANCHE 25 JUILLET : Récital de guitare par Benoît Schlosberg autour du *Choro Brésilien à 16h à l'église St-Merri, Paris.*

MERCREDI 28 JUILLET :

Musique de l'Inde avec A. Parikh (sitar), S.Khan (sarangi), et M. Khan (tabla) et P. Parikh (tampura), à 20h30 au Musée de Cluny.

En juillet, Paris se vide ; les critiques musicaux sont tous mobilisés autour des festivals. Aussi, le *Théâtre de l'Escalier d'Or* tente-t-il d'intégrer dans son « **Juillet Musical** » des musiques antillaises, brésiliennes, africaines, sans prendre le moindre risque financier, Jean Paul Shintu, l'un des administrateurs de ce théâtre tout neuf, affirme qu'il a eu le mérite « de dépasser le cadre musical du festival » (composé en grande partie de musiques classiques, et baroques), en invitant Louis Xavier, Gratien Midonet, et le groupe Transition, du pianiste Luther Perea, à conclure le « **Juillet Musical** »

Ce dernier exemple montre bien à quel point la musique Antillaise n'évolue pas sur le marché artistique de la Musique, car on la considère en France comme un folklore, pouvant éventuellement devenir « à la mode », mais qui n'a pas d'avenir sur le plan artistique. Et tout le drame de la promotion des artistes qui viennent vivre de leur musique en France vient de l'ignorance, quelquefois teintée de bonne volonté, des journalistes, et du Public qu'ils informent...



LES « SALSEROS », orchestre de huit musiciens qui s'est constitué en formation indépendante en septembre 79 après avoir accompagné le chanteur Azuquita. Les habitués de la Chapelle des Lombard connaissent bien ces musiciens originaires de Martinique, de Guadeloupe, de Cuba, de Colombie... et de France puisqu'ils se sont produits dans ce haut lieu de la salsa jusqu'en septembre

80. Ils ont nom, Ernesto « Tito » Puentes, Guillermo Fellove (Trompette), Glenn Ferris (trombone), Jean-Louis Bocquet (saxophone), Roland Malmin (piano), Max Cornelié (basse), Jimmy Candela (timbales) et Rodolfo Pacheco (congas et chant).

Vous les écouterez durant le mois de juillet au *Cloître des Lombard - 62, rue des Lombard - Paris.*

Bronzez sous la pellicule avec un choix de films aux quatre coins de l'hexagone et ailleurs...

CINEMA

CINEMA DIFFERENT ET CINEMA D'AUJOURD'HUI AU FESTIVAL INTERNATIONAL D'HYERES :
Du 29 août au 19 septembre.

Pour sa 18ème édition, ce festival se déroulera en deux sessions distinctes du 29 août au 5 septembre : Cinéma différent.

Du 11 septembre au 19 septembre : Cinéma d'aujourd'hui.

Le cinéma différent sera consacré particulièrement aux recherches qui se poursuivent dans le domaine cinématographique et audiovisuel international. Un hommage à Joris Ivens, en sa présence, un hommage sera rendu à Zanzibar films, « Carte blanche » à Marguerite Duras ; la présentation, en présence des réalisateurs, des films de la new wave américaine (notamment les derniers films de Paul Sharits et 6 films inédits d'Andy Warhol)...

Cinéma d'aujourd'hui comportera deux prix de 20 000 F chacun décernés l'un par le jury international et l'autre par le public. Dans la compétition comportera quatorze titres, Pierre Henri Deleau, responsable de la sélection a déjà retenu « Le Poirier » d'Ernest J. Laucher (Autriche), « Menuet » de Lili Kamdemakers (Belgique), le « Lit » de Marion Hansel,

« La maison flottante du n° 70 » de Kairy Beshara (Egypte).

A ces quatorze films s'ajouteront avec un programme de courts métrages doté de deux prix et un challenge art et essai.

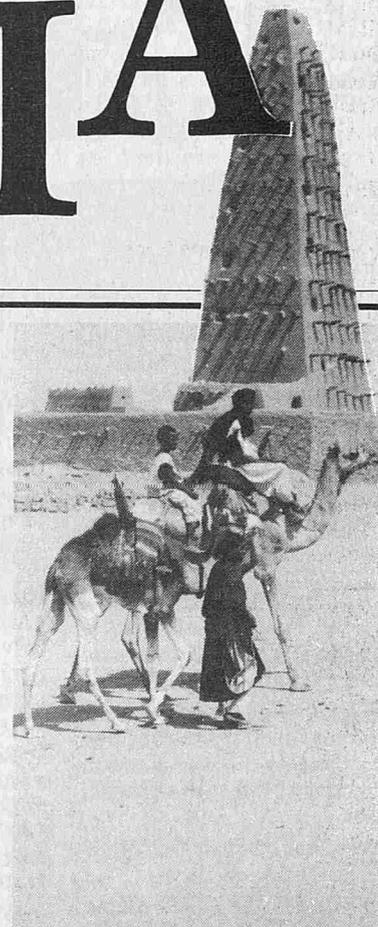
DOUARNENEZ : FESTIVAL DES MINORITES NATIONALES
Du 30 août au 5 septembre. Une trentaine de films des trois républiques soviétiques : L'Arménie, la Géorgie et la Kighizie.

Seront projetés donc des oeuvres inédites telles « Quikor, le chant des vieux jours », mais également des films de Pardjanov, Otar Iosseliani, Tensuiz Abouladze... Les cinéastes Maljan, Okeev, Goborize, Abuladze, Losseliani et l'acteur Tchokmprov seront présents. La journée du 3 sera consacrée au cinéma breton avec notamment du denier de Jean Louis le Tacon et une sélection de nouveaux films celtiques.

DEAUVILLE : FESTIVAL DU CINEMA AMERICAIN
Du 4 au 12 septembre, la tendance de ce festival science fiction et fantastique.

Blade Runner de Ridley Scott, « The Thing » de John Carpenter, « Star Trek II, the wrath of Khan » de Nichola Meyer, « Poltergeist » de Tobe Hooper etc... Des hommages et des rétrospectives dont Cyd Charisse, Charlton Heston, JOHN

Ciné
Cava...
au
soleil!



Comme vous avez pu le constater, depuis trois ou quatre numéros, j'avais laissé le soin à mon intérim - qui d'ailleurs, je dois le reconnaître s'en est fort bien sorti, quoiqu'un léger parfum Peira-Cavien s'exhalât de ses phrases - d'assurer ma chronique. Et vous avez pu en conclure que j'étais parti en vacances. Et bien non, vous n'y êtes pas. Par 52° à l'ombre, tel un bagnard, je crapahutais en Haute-Egypte où je fis d'ailleurs naufrage entre Assouan et Edfou. Mais cela est un autre cinéma qui n'a rien à voir avec celui qui nous occupe. Je suis revenu spécialement pour vous dire au revoir, puisque ce coup là, c'est vrai, nous partons en vacances.

Et comme durant tout ce temps là vous ne m'avez pas, pour vous dire impérativement quels sont les films que vous devrez voir, ou ne pas voir, je vous conseille de vous abstenir d'aller au cinéma, de vous installer sur une plage et de ne penser à rien.

Vous pourrez, au besoin, de temps à autre, ouvrir paresseusement un oeil, ce qui vous permettra de constater que, dans la vie comme à l'écran, le spectacle est fort mauvais et que les acteurs y son piêtres et ridicules. Vous refermerez alors votre paupière et cela ne vous aura rien coûté.

Parce qu'entre nous soit dit, les films de cette année, c'était pas du gâteau. Qu'est-ce qui vous en reste, à vous ? Moi, pas grand chose. A part « Le facteur sonne toujours deux fois », « Conte de la folie ordinaire », « Le bateau », « Missing », je n'ai vu que des merdes. Donc, ce que je peux vous souhaiter de mieux, en attendant une rentrée cinématographique fracassante, ce sont de bonnes vacances, avec un maximum de farniente et un maximum de soleil (si du moins vous aimez-ça).

Peira Cava

Frankenheimer et Mervin le Roy bénéficieront. Pour faire plaisir à Jack Lang qui avait boycotté ce festival, ils ont créé un marché du film français.

Rens : 755 71 40.

MARTIGUES : 7^{ème} FESTIVAL POPULAIRE Du 24 juillet au 8 août, les films présentés à ce festival « *mettent en mouvement des femmes et des enfants qui vivent l'oppression* ».

On pourra voir : « *Vers le sud* » de Johan Van Der Keuken, « *Enquête sur la sexualité* » de P.P. Pasolini, « *Trop tôt, trop tard* » de Jean-Marie Straub et Danielle Huillet., « *Rempart d'Argile* » de Jean Louis Bertucelli, « *Prends 10 000 balles et casse toi* » de Zemmouri, « *Les noces de Shirin* » de Helma Sanders, « *Stromboli* » de Roberto Rossellini, « *Mamma Roma* » de P.P. Pasolini, « *Manille* » de Lino Brocca, « *Pixote* » de Hector Babenco, et « *Qui chante là-bas ?* » de S. Sijan.

Les projections auront lieu au *Cinéma Jean Renoir. Quartier Paradis-Saint-Roch.*

Rens : (42) 80 36 52/(42) 80 26 46.

MYST FEST : LE 3^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DU MYSTERE (cinéma, télévision, littérature) se déroulera à Cattolica du 12 au 20 Juillet sur la très belle cote adriatique de l'Italie. Ce festival du film policier et du mystère se taille la part du lion. **Mystfest 82** présentera au concours et hors concours quinze films-inédits en Italie - appartenant à la production 81/82 et provenant de dix pays. Quelques titres : *An unsuitable job for a woman* de Chris Petit (Grande Bretagne), « *Misterio* » de Marcela Fernandez Violante (Mexique), « *Meurtres à Domicile* » de Marc Lobet (Belgique), « *Les fantômes du chapelier* » de Claude Chabrol (France), « *Eaux profondes* » de Michel Deville (France), « *Espion lève toi* » d'Yves Boisset (France), « *Vabank* » de Jan Machulski (Pologne), « *Cat people* » de Paul Schrader (Etats-Unis), « *Duel* » de Serge Nicolaescu (Roumanie)...

PREMIER FESTIVAL FAJR, A TEHERAN : « LE VISAGE HUMAIN DU CINEMA » se déroulera du 1^{er} au 11 février 83 pour commémorer le quatrième anniversaire de la révolution Islamique. Son objectif est la découverte et la présentation de films de tous pays mettant en valeur l'aspect humain du cinéma.

Aujourd'hui, bien des cinéastes iraniens de renom international travaillent en Occident : Dariush Mehrdjoui, réalisateur du « *Cycle* » déjà distribué en France, vient de déposer à Paris, devant la commission d'avances sur recettes, son scénario « *Les démons* », inspiré des possédés de Dostoïevski ; Bahman Farmanara, au Canada vient de terminer un scénario ambitieux inspiré de la nouvelle du célèbre écrivain iranien Hushang Goshiri, « *Le loup* » ; Ali Erfan et Parviz Klimiavi travaillent à Paris. Seuls Ami Naderi, dont on a pu voir en France le film « *Recherche* » et Bahman Beyzai qui vient de terminer « *la mort de Yazdegerd* » et s'appête à entamer la production du « *Miroir en face* », travaillent encore en Iran.

Pour la télé, notamment se continuent les tournages de deux super-séries télévisées : *Sab-e-Daran* de Wajafi, qui

se passe au moment de l'introduction de l'Islam en Iran, « *La route dorée de Samark* » d'Ali Hatami, dont l'histoire se situe à l'époque de la révolte contre le calife de Baghdad, Hatami vient également de terminer un long métrage tourné dans les studios italiens, « *Hadj Washington* », qui a reçu la mention « *exportation* » de la part de la commission de censure iranienne...

Pour le festival « *Fajr* », les réalisateurs intéressés sont invités à contacter le département de la recherche cinématographique et des relations au ministère Ershad-e-Eslami, avrnud Kamal-ol-Molk à Téhéran.*

FESTIVAL DU CINEMA MEDITERRANEEN : Quitte Vittel pour s'installer du 27 septembre au 6 Octobre à **Camarina** (en Sicile).

De nombreux films inédits cette année la rétrospective sera sur le cinéma colonial.

CINEMA ET CULTURE AFRICAINE : Une manifestation pluridisciplinaire à Milan du 27 septembre au 3 Octobre.

AUX ART PLASTIQUES AFRICAINS exposés dans plusieurs galeries de Milan, à diverses expressions de l'artisanat, s'ajouteront plusieurs représentations musicales avec **Bonga, Fala**

Kuti (Niger), Linton Kwesi Johnson (Jamaïque), Myriam Makeba et le Grand théâtre Noir de Cisse Tidjani, des expositions photographiques et un marché du livre sur l'Afrique



Pour le cinéma, les films *Ceddo* de Sembane Ousmane, *Soleil des Hyènes* de Rida Behi, *L'ombre de la terre* de Taleb Louhichi (Tunisie), *Djeli* de Fadika Kramo-Lanciné (Côte d'Ivoire) et *Samba le Grand* de Mustapha Allassan (Niger) ont été déjà sélectionnés.

Rens : (COSV - Gianfilippo Pedote - 20124, Via C. Cristoforo, 13 - Milano. Tél : 02-6573016/654177 - Correspondance à Paris : C. McMullin - Tél : 272 71 25).



THEATRE

Une enfance coloniale à Bab-El-Oued

Vingt ans après, une urgence, tout à coup : inscrire dans la mémoire écrite et orale, des enfances coloniales. On a peur de perdre la trace, et l'accent s'efface vite à vivre ailleurs. (1).

Le titre de la pièce dit déjà, par la sonorité sabir, pataouète de la langue métissée des Européens d'Algérie, qu'il va s'agir d'une histoire d'avant le grand départ.

Attica Guedj et Betty Ber occupent seules la scène dramatique et la scène quotidienne coloniale des « petits blancs » d'Afrique du Nord, en particulier Bab-El-Oued où se mêlent Espagnols, Juifs, Italiens, Maltais... Les Arabes sont absents de leur réalité bien que la Casbah soit si proche ; absents de l'histoire, de la parole des femmes au foyer, des filles, de l'école, des surprises partie où on entend Paul Anka et les Platters. Ils n'existent pas. Attica Guedj a signalé par le silence, cette absence, cette exclusion où des mots d'arabe trahissent parfois la langue étrangère, la langue indigène... La grand-mère juive ne peut s'empêcher de prononcer des mots d'une langue qui ressemble à celle de ses ancêtres, langue sémitique.

Josépha et Lilou, nées en Algérie, l'une fille de Bab-El-Oued, l'autre fille de Colons, vivent ensemble une enfance coloniale sans le savoir. L'une est juive, l'autre pas, mais dans leur bavardage d'écolières, cela ne compte presque pas. Les différences sociales et culturelles ne sont perceptibles qu'à travers des signes tenus sur lesquels Attica Guedj n'insiste pas. Vingt ans après, Josépha et Lilou se rencontrent, se rappellent. C'est alors qu'elles deviennent émouvantes, à travers les gestes, la langue, l'accent qu'elles retrouvent et miment aussitôt avec la vivacité des petites filles qu'elles ont été. Dans le quartier, dans l'immeuble, la rue, l'école, on suit Josépha et Lilou au milieu d'un peuple de femmes car ce sont les femmes qui parlent, bavardent, crient, insultent, se plaignent, invoquent Dieu, chassent les mauvais esprits... Dans la pièce, les hommes ne sont pas plus présents que les Arabes. C'est que l'évocation des deux amies, presque des sœurs, est centrée sur la vie familiale, domestique, scolaire, sentimentale, du côté des femmes, avec toutes les sonorités qui soulignent ce quotidien, depuis la chanson-berceuse à consonances orientales, jusqu'aux cris maternels outranciers, méditerranéens.

Il faut aller voir *Tchoufa*, cette pièce où l'humour, la tendresse, la subtilité de jeu des comédiennes, le texte d'Attica Guedj, restituent les fragments précieux d'une histoire refoulée jusqu'ici, et à qui la scène dramatique et littéraire donne enfin droit de cité.

Leïla Sebbar

Tchoufa : Une pièce de Attica Guedj, avec Attica Guedj et Betty Ber.

Lucernaire. Tous les soirs à 20h30 sauf le dimanche jusqu'au 4 septembre.



AJACCIO : FESTIVAL INTERNATIONAL DES MILELLI, ITINERANT en Corse (Du 3 au 31 juillet). 3 troupes théâtrales d'expression corse et production de « Don Pasquale », opéra de Donisetti, par la Maison de la Culture de la Corse.

ANGERS : « 4ème FESTIVAL DE THEATRE DES PAYS DE LOIRE » Du 15 juillet au 19 août avec le CDN des pays de Loire, direction C. Guichard.

Loc. : (41) 88 54 90.

AVIGNON : FESTIVAL D'AVIGNON Du 10 juillet au 7 août : « Richard II », « La nuit des rois » par le théâtre du Soleil - « Les possédés » (Dostoïevsky) par D. Llorca - « Gassman aux enchères » One man show de V. Gassaman - « L'éléphant d'or » (de L. Denis) par B. Sobel - « Le labyrinthe », création d'Armand Gatti - « Sganarelle » et « Lulu » par l'American Repertory Théâtre USA - « La mort en ce théâtre » par Ch. Benedetti - « Fragments d'un discours amoureux » (de R. Barthes) par Gervais Robin - « Ecritures contemporaines » - « Le lien de sang » de B.M. Koltès, mise en scène Yataka Wada - « Noël au Front » de Jérôme Savary - « Le mariage » happening, du théâtre de rue

par J. Livchine - Nuit de l'AIDA en faveur de Vaclav Havel « Vaneck à la recherche de son auteur » - « Commedia dell Arte » Ateliers dirigés par Carlo Boso, etc.

Loc. : (90) 86 24 43.

CALVI : « Sveglia Calvese », **THEATRE, DANSES TRADITIONNELLES DE BALI** (juillet-Août).

MARTHA : FESTIVAL MONDIAL DES TRADITION ENFANTINES (du 9 au 19 juillet). Théâtre, musique, chants, danses, cabaret, invités tchèques et irlandais.

Loc. : (53) 59 27 67.

VALENÇAY : (Château) **FESTIVAL REGIONAL DE THEATRE** (Du 24 juillet au 8 août), organisé parle théâtre du Nain Jaune.

Loc. : (54) 00 10 66.

VINCENNES, CAR-TOUCHERIE : Théâtre de l'Epée de Bois, du 18 juin au 15 juillet, le Linging Théâtre revient à Paris : « L'homme masse » d'Ernst Toller, mise en scène J. Malina, scénographie J. Beck : autour de la révolution bavaroise de 1918-1919, le conflit entre la violence et l'idéal pacifiste, et « Antigone » de B. Brecht, mise en scène J. Malina et J. Beck : le refus de la violence et de l'oppression.

Wanted

Jeune Portugais - 22 ans - 1,75 m - Yeux verts - cheveux noirs courts - caractère calme. *Cherche un emploi* (urgent, à *lier connaissance avec fille ou femme* (- 35 ans), au caractère jeune, compréhensive, pour construire l'avenir en heureux complices. Je parle et écris assez bien le français. Me joindre en téléphonant au (1) 797 55 78. (Je loge chez un ami), demander Leonel José.

Jeune Algérien (22 ans), d'origine Kabyle - physique méridional « européen » - moustache et cheveux noirs - teint clair - de nature gaie - diplômé, prof d'éducation physique en Algérie - *Cherche emploi* (lié au sport éventuellement) et *toute aide* en vue de me permettre de m'établir en France régulièrement en région parisienne de préférence. Ecrire à Ouchikh Chérif chez M. Chérif chez M. Randolet Michel, 82 - rue de Villiers. 54 500 Vandœuvre.

Jeune homme cherche studio urgent : pour le mois de septembre sur St-Brieuc ou Benouville, studio pas trop cher, je touche le chômage, s'adresse : 3 - rue de Pise appart. 243. 13200 Arles.

Pour le tournage de son prochain film, Maurice Pialat *cherche une jeune Kabyle* environ 18ans. Envoyez photo et lettre manuscrite à *Gaumont-Livradois*, 10, rue Louis Philippe. 92000 Neuilly. Tél : 745 45 50.

Revue

La Fonda consacre sa *lettre d'information n°9-10* à sa journée d'étude sur la promotion de la vie associative. On y trouvera ses propositions, notamment cinq mesures fiscales immédiates pour la loi de finances 1983, le statut de l'élu social, le financement des associations, les mesures de soutien à la presse associative, etc... (8F), *Fondation pour la vie associative*, 18, rue de Varenne - 75007 - Paris. Tél : 549 06 58.



Le CLAP consacre pour la première fois l'ensemble de son dernier bulletin « **Alphabétisation et Promotion** » à la pédagogie. Ils s'adressent directement aux moniteurs d'Alpha, en leur proposant des pistes pédagogiques. « *Alphabétisation et Promotion* » n° spécial mai juin 1982 (Prix 5 F) CLAP 25 - rue Gaudon, 75013 - Paris.

La revue Algérienne « **les deux écrans** » ne paraît plus. Au delà des problèmes d'imprimerie, des retards fréquents de publication qui Annonçaient déjà le manque de soutien des « autorités » culturelles ; c'est bien un arrêt qui révèle les tentatives des « uns et des autres » de s'approprier à défaut de saboter une des rares revues culturelles, la seule de cinéma. Malgré la volonté de se poser comme centre de réflexion du cinéma Algérien et du tiers-monde en général ; force est de constater l'échec. Cette

faiblesse n'est sans doute pas étrangère à l'élimination de la revue...

El Menfi

Tu peux m'aider à rompre la solitude de mes journées sans fin, j'ai 25 ans, et j'attends avec impatience ta première lettre qui m'apportera de nouveau l'espoir, et une amitié qui j'espère sera durable. Une photo de toi me sera d'un grand réconfort. Une réponse sera assurée, un ami sincère Hassaine Nordine 114 422 Bloc D1 Cell. G-2 29. **Fleury** - 7, *avenue des Peupliers, Ste-Geneviève des Bois*.

Jeune Marocain confronté pour la première fois au système pénitentiaire pour une faute que je n'ai pas commise et pour laquelle on m'a enlevé, ce que je souhaite aujourd'hui, retrouver le plus vite ma liberté. Une grande solitude

a emplie ma vie, alors toi qui me lit, peux tu combler ce grand vide ? D'avance merci. **Yacoubi Fathi** 11 4573 D35 Bt D4. *Fleury*.

Jeune homme 25 ans, lierai amitié avec jeune fille de 18 à 25 ans, j'ai légère ressemblance avec Dustin Hoffman ; j'aime beaucoup la musique. Surtout la new-wave anglo-saxonne et française et j'apprécie la lecture d'Artaud, Verlaine et nos contemporains. Physique très agréable et un peu timide. Homo s'abstenir, réponse assurée, **Kemchane Salah** 114 120 Bloc D2 G2 39. *Fleury*.

Jeune gars sympa de 19 ans, cheveux brun. Yeux verts, 1m78, cherche correspondant(es) tous âges pour briser solitude et lier amitié sincère. Je vous remercie d'avance. **Bensalah Benamar**. 107 702 D4 *Fleury*.

A tous les voyageurs de par le monde, envoyez des cartes postales à la prison des beaumettes à Marseille :

- *Slama Azzedine* n° 14, 407 Bt B 046 les Beaumettes. Marseille.

- *Lehu Joël* n° 22 705 Bt B 145.

- *Tledjia Allaoua* - E. 17 338 Les Beaumettes. 13404 Marseille cédex. 09.

- *Mahmoud Boussaoud* n° 21 303 Bt A 1 104.

- *Hochart René-Néné* n° 168 70 Bt B 175.

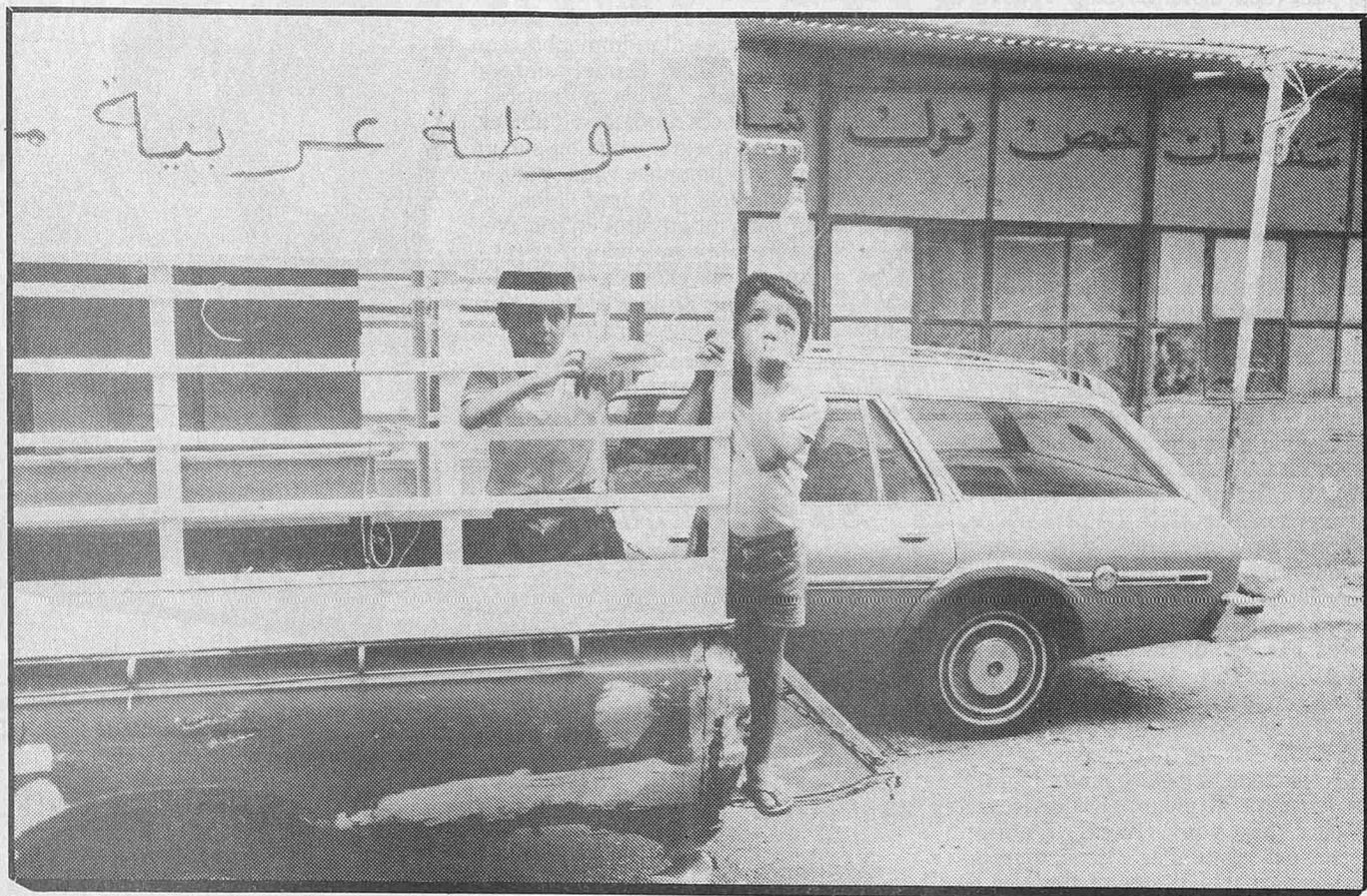
- *M. Patrick Amignac* n° 20224 Bt B 2 13.

- *Kaoudja Azzou* : Bt A. Cellule 4.76.

- *Adjemout Saïd* - Cellule 2 100 Bt B.

RADIO GAZELLE : Créée par des jeunes immigrés, *radio multiculturelle*, ouverte à toutes les minorités ethniques existantes, y compris française, reprend ses émissions le **samedi 10 Juillet à 12 heures jusqu'à 24 heures, le dimanche de 12h à 24h et du lundi au vendredi de 14h à 24h.**

Vous pourrez appeler tous les **samedi après-midi, au numéro suivant : (91) 91 66 60.**



Kamel en Palestine

Tout les jours, il prennent le bus, le train RER jusqu'à la gare du Nord, puis le métro, Montmartre, Barbès, Belleville ou République, les Halles, Saint-Michel, ça dépend. Kamel ne lâche pas la main de son père.

Au début, ils faisaient la queue pour du travail toujours au même endroit, une agence. Kamel entendait des femmes qui disaient en le regardant « pourquoi il est pas à l'école ce gosse, il doit bien avoir sept ans, c'est obligatoire l'école, le père le sait non ? Il faudrait le lui dire, si on les arrête dans la rue »... Elles continuaient à parler de lui, des chômeurs, des Arabes... Il n'écouait plus, il se serrait contre la jambe de son père. Il n'avait pas sept ans, même pas six, alors qu'est-ce qu'elles racontaient ces folles. Son père l'avait mis un mois à la maternelle, après il avait déménagé et Kamel le suivait partout.

A un moment, le père avait laissé son fils chez une soeur à lui, en banlieue ; il devait quitter Paris pour quelques semaines. Kamel s'était accroché à son père, il avait pleuré, mais il était resté. La tante était gentille avec lui ; elle avait deux enfants petits, elle était jeune

comme sa mère, mais quand elle voulait le prendre dans ses bras, Kamel se débattait et se sauvait. Il attendait son père, collé à la vitre de la fenêtre du pavillon qui donnait sur la rue. Il ne



jouait pas avec ses cousins, il ne regardait pas la télé, il ne courait pas dans le jardin ni dans la cour devant. La tante n'avait pas à se plaindre de lui. Il était calme, il ne parlait pas. Même la nuit, lorsqu'il se réveillait, il passait la tête sous le rideau de la fenêtre sans volets et il regardait dehors. Parfois la rue était encore éclairée, parfois non, il regardait quand même.

L'attente du père

Au bout d'un mois et demi, son père est revenu chez sa soeur pour chercher Kamel. Debout devant la porte, Kamel l'a vu arriver du bout de la rue. Il a couru à toute vitesse, très très vite et il s'est lancé sur lui qui s'était baissé juste au moment où Kamel sautait dans ses bras. Il a mis ses mains autour du cou de son père et il a serré fort avant de lui toucher le visage « tu t'es pas rasé, ça pique ». Son père l'a embrassé et jusqu'au pavillon il l'a porté dans ses bras. La tante leur a donné à manger dans un petit couffin et ils sont partis.

Kamel parlait tout le temps. Le père racontait des histoires sans répondre aux questions de Kamel.

Une autre fois, le père qui ne pouvait emmener Kamel avec lui l'a confié à un ami hôtelier. Il serait bien, il aurait une chambre à partager avec le fils de Kader, son père lui téléphonerait à l'hôtel tous les jours. Kamel n'a pas pleuré, il a dit au-revoir à son père comme s'il devait revenir le soir même. Dans la salle du café, Kamel restait assis près du téléphone, au milieu des hommes qui parlaient fort, criaient, jouaient aux cartes et buvaient. Il n'a pas réclamé son père. Il mange ce que Kader lui prépare, à la même table que le fils de l'hôtelier, il remercie quand on le sert, il ne refuse rien, mais il ne parle pas et lorsqu'il va devant l'hôtel avec l'enfant, c'est pour attendre son père, accroupi sur le trottoir. Le père n'a pas téléphoné mais un matin, Kader a donné à Kamel une carte postale du port de Marseille : son père lui écrivait qu'il arrivait dans quelques jours et qu'il n'avait pas pu lui téléphoner. Il l'embrassait bien fort.

Kamel, assis dans le café, les coudes sur la toile cirée rouge et blanche un peu collante, regarde vers la porte. Il pleure. Kader le voit pleurer, les yeux fixes. L'enfant n'essuie pas ses larmes « tiens, un coca-cola, ton père m'a dit que tu aimes ça, je t'en donne deux, si tu veux ». Kamel a bu les deux cocos ; il s'endort presque, il ne veut pas monter se coucher. Il est tard.

La Palestine surgit.

La porte s'ouvre, c'est son père. Kamel renverse sa chaise, se précipite sur son père et sanglote « tu partiras plus, je veux pas que tu partes, j'irai avec toi, partout, tu me laisseras plus ».

Kamel ne lâche pas la main de son père. Il le suit partout. Lorsque le père va dans une chambre avec une femme, Kamel reste là, il se cache comme s'il n'existait pas ! on ne le voit pas et lui, il ne voit rien, il n'entend rien. Même dans les maisons où son père passe, ici ou là, Kamel trouve toujours un endroit pour qu'on l'oublie, et quand son père s'en va, Kamel prend sa main et part avec lui.

Ils sont debout tous les deux, le père et le fils, le petit tient la main du grand, toujours collé à sa cuisse. Ils regardent sur la place de Beaubourg les musiciens, les diseurs, les cracheurs de feu... Kamel les connaît tous. Depuis des semaines, son père pour le divertir, l'emmène à Beaubourg.

Soudain, ils entendent des cris. Des voix de femmes qui brandissent des pancartes, des panneaux, des banderoles. Kamel s'approche avec son père. Il voit des photos

de guerre. Des hommes avec des enfants dans les bras qui courent sous les bombes, une petites fille qui marche dans les décombres d'un immeuble, son frère sur le dos. Kamel entend Palestine... Liban... Vivra... Vaincra... Il a déjà entendu ces mots-là et d'autres, quand son père parle au café ou sur un banc avec des hommes. Son père a même dit une fois qu'il irait là-bas se battre - Kamel a dit aussitôt « j'irai avec toi ». Son père a mis sa main sur sa tête, il lui a caressé les cheveux « tu as les cheveux sales mais j'irai avec toi »... ses copains ont ri et Kamel a cru son père.

Kamel et son père parlent avec les femmes. Kamel aussi parle. Exalté comme son père, comme les femmes qui manifestent.

Sa découverte...

Kamel regarde son père. Il ne lâche pas sa main. Il est avec lui en Palestine. Ils sont arrivés par Damas jusqu'à Beyrouth. Ils marchent dans les quartiers bombardés un papier à la main, un nom, une adresse... Le père de Kamel plonge à plat ventre, Kamel tombe sur lui comme pour le protéger des bombes. Ils se relèvent.



Des Palestiniens du camp donnent des armes et des munitions au père de Kamel. L'un d'eux désigne l'enfant. Il reste avec moi, dit le père.

Leïla Sebbar





Quatrième rencontre folklorique internationale de St-Quentin en Yvelines :

Les photos primées

DEUXIEME PRIX :
GERARD PAVIC

Malgré un temps maussade, la quatrième rencontre folklorique internationale organisée par l'APASC a rencontré cette année un grand succès ; A noter une remarquable prestation portugaise et une piètre participation maghrébine.

Le concours photo patronné par notre journal a vu la participation de plusieurs clubs photo de la ville nouvelle ainsi que celle de nombreux photographes indépendants.



PREMIER PRIX :
MICHEL APAS - DEPARDIEU



TROISIEME PRIX :
ALAIN MILHAU